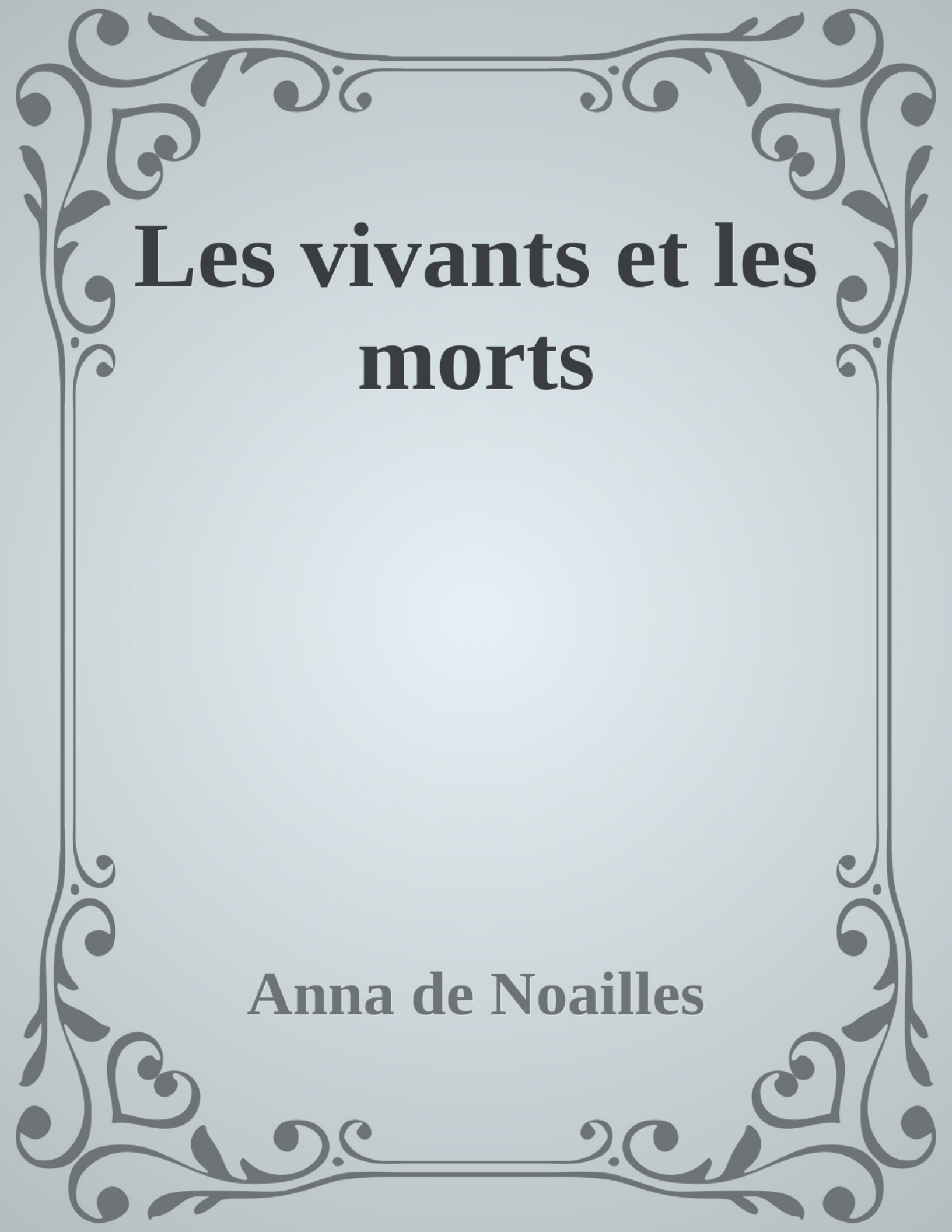


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Les vivants et les morts

Anna de Noailles

the Online Distributed Proofreading Team at
<https://www.pgdp.net> (This file was produced from images
generously made available by the Bibliothèque nationale de
France (BnF/Gallica))

COMTESSE DE NOAILLES

LES VIVANTS ET LES MORTS

«L'âme des poètes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire.»

Platon.

PARIS

DU MÊME AUTEUR

POESIES

LE COEUR INNOMBRABLE (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol.

L'OMBRE DES JOURS 1 vol.

LES EBLOUISSEMENTS 1 Vol.

ROMANS

LA NOUVELLE ESPERANCE 1 vol.

LE VISAGE EMERVEILLE 1 vol.

LA DOMINATION 1 vol.

COMTESSE DE NOAILLES

LES VIVANTS ET LES MORTS

«L'âme des poètes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire.»

PLATON.

PARIS

ARTHÈME FAYARD & Cie, EDITEURS 18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20

A MA MÈRE

I

LES PASSIONS

EUPHORION.—Je ne veux pas plus longtemps tenir à terre; laissez mes mains, laissez mes boucles, laissez donc mes vêtements, ils sont à moi...

HELÈNE ET FAUST.—O pétulance! ô délire! On dirait un cor qui sonne sur la vallée et sur le bois. A peine un jour serein donné tu tends à t'élancer, du point où le vertige t'a pris, dans un espace plein de douleurs...

Goethe.

TU VIS, JE BOIS L'AZUR...

Tu vis, je bois l'azur qu'épanche ton visage, Ton rire me nourrit comme d'un blé plus fin, Je ne sais pas le jour, où, moins sûr et moins sage, Tu me feras mourir de faim.

Solitaire, nomade et toujours étonnée, Je n'ai pas d'avenir et je n'ai pas de toit, J'ai peur de la maison, de l'heure et de l'année Où je devrai souffrir de toi.

Même quand je te vois dans l'air qui m'environne, Quand tu sembles meilleur que mon coeur ne rêva, Quelque chose de toi sans cesse m'abandonne, Car rien qu'en vivant tu t'en vas.

Tu t'en vas, et je suis comme ces chiens farouches Qui, le front sur le sable où luit un soleil blanc, Cherchent à retenir dans leur errante bouche L'ombre d'un papillon volant.

Tu t'en vas, cher navire, et la mer qui te berce Te vante de lointains et plus brûlants transports. Pourtant, la cargaison du monde se déverse Dans mon vaste et tranquille port.

Ne bouge plus, ton souffle impatient, tes gestes Ressemblent à la source écartant les roseaux. Tout est aride et nu hors de mon âme, reste Dans l'ouragan de mon repos!

Quel voyage vaudrait ce que mes yeux t'apprennent, Quand mes regards joyeux font jaillir dans les tiens Les soirs de Galata, les forêts des Ardennes, Les lotus des fleuves indiens?

Hélas! quand ton élan, quand ton départ m'opprime, Quand je ne peux t'avoir dans l'espace où tu cours, Je songe à la terrible et funèbre paresse Qui viendra t'engourdir un jour.

Toi si gai, si content, si rapide et si brave, Qui règnes sur l'espoir ainsi qu'un conquérant, Tu rejoindras aussi ce grand peuple d'esclaves Qui gît, muet et tolérant.

Je le vois comme un point délicat et solide Par delà les instants, les horizons, les eaux, Isolé, fascinant comme les Pyramides, Ton étroit et fixe tombeau;

Et je regarde avec une affreuse tristesse, Au bout d'un avenir que je ne verrai pas, Ce mur qui te résiste et ce lieu où tu cesses, Ce lit où s'arrêtent tes pas!

Tu seras mort, ainsi que David, qu'Alexandre, Mort comme le Thébain lançant ses javelots, Comme ce danseur grec dont j'ai pesé la cendre Dans un musée, au bord des flots.

—J'ai vu sous le soleil d'un antique rivage Qui subit la chaleur comme un céleste affront, Des squelettes légers au fond des sarcophages, Et j'ai touché leurs faibles fronts.

Et je savais que moi, qui contemplais ces restes, J'étais déjà ce mort, mais encor palpitant, Car de ces ossements à mon corps tendre et preste Il faut le cours d'un peu de temps...

Je l'accepte pour moi ce sort si noir, si rude, Je veux être ces yeux que l'infini creusait; Mais, palmier de ma joie et de ma solitude, Vous avec qui je me taisais,

Vous à qui j'ai donné, sans même vous le dire, Comme un prince remet son épée au vainqueur, La grâce de régner sur le mystique empire Où, comme un Nil, s'épand mon coeur,

Vous en qui, flot mouvant, j'ai brisé tout ensemble, Mes rêves, mes défauts, ma peine et ma gaîté, Comme un palais debout qui se défait et tremble Au miroir d'un lac agité,

Faut-il que vous aussi, le Destin vous enrôle Dans cette armée en proie aux livides torpeurs, Et que, réduit, le cou rentré dans les épaules, Vous ayez l'aspect de la peur?

Que plus froid que le froid, sans regard, sans oreille, Germe qui se rendort dans l'oeuf universel, Vous soyez cette cire âcre, dont les abeilles Ecartent leur vol fraternel!

N'est-il pas suffisant que déjà moi je parte, Que j'aie me mêler aux fantômes hagards, Moi qui, plus qu'Andromaque et qu'Hélène de Sparte, Ai vu guerroyer des regards?

Mon enfant, je me hais, je méprise mon âme, Ce détestable orgueil qu'ont les filles des rois, Puisque je ne peux pas être un rempart de flamme Entre la triste mort et toi!

Mais puisque tout survit, que rien de nous ne passe, Je songe, sous les cieux où la nuit va venir, A cette éternité du temps et de l'espace Dont tu ne pourras pas sortir.

—O beauté des printemps, alacrité des neiges, Rassurantes
parois du vase immense et clos OÙ, comme de joyeux et
fidèles arpèges, Tout monte et chante sans repos!...

J'AI TANT RÊVE PAR VOUS...

J'ai tant rêvé par vous, et d'un cœur si prodigue, Qu'il m'a
fallu vous vaincre ainsi qu'en un combat; J'ai construit ma
raison comme on fait une digue, Pour que l'eau de la mer ne
m'envahisse pas.

J'avais tant confondu votre aspect et le monde, Les senteurs
que l'espace échangeait avec vous, Que, dans ma solitude
éparse et vagabonde, J'ai partout retrouvé vos mains et vos
genoux.

Je vous voyais pareil à la neuve campagne, Réticente et
gonflée au mois de mars; pareil Au lis, dans le sermon divin
sur la montagne; Pareil à ces soirs clairs qui tombent du
soleil;

Pareil au groupe étroit de l'agneau et du pâtre, Et vos yeux,
où le temps flâne et semble en retard, M'enveloppaient ainsi
que ces vapeurs bleuâtres Qui s'échappent des bois comme
un plus long regard.

Si j'avais, chaque fois que la douleur s'exhale, Ajouté
quelque pierre à quelque monument, Mon amour monterait
comme une cathédrale Compacte, transparente, où Dieu luit
par moment.

Aussi, quand vous viendrez, je serai triste et sage, Je me
tairai, je veux, les yeux larges ouverts, Regarder quel éclat a
votre vrai visage, Et si vous ressemblez à ce que j'ai
souffert...

L'AMITIE

«Je t'apporte le prix de ton bienfait...»

Mon ami, vous mourrez, votre pensive tête Dispersera son feu, Mais vous serez encor vivant comme vous êtes Si je survis un peu.

Un autre coeur au vôtre a pris tant de lumière Et de si beaux contours, Que si ce n'est pas moi qui m'en vais la première, Je prolonge vos jours.

Le souffle de la vie entre deux coeurs peut être Si dûment mélangé, Que l'un peut demeurer et l'autre disparaître Sans que rien soit changé;

Le jour où l'un se lève et devant l'autre passe Dans le noir paradis, Vous ne serez plus jeune, et moi je serai lasse D'avoir beaucoup senti;

Je ne chercherai pas à retarder encore L'instant de n'être plus; Ayant tout honoré, les couchants et l'aurore, La mort aussi m'a plu.

Bien des fronts sont glacés qui doivent nous attendre, Nous serons bien reçus, La terre sera moins pesante à mon corps tendre Que quand j'étais dessus.

Sans remuer la lèvre et sans troubler personne, L'on poursuit ses débats; Il règne un calme immense où le rêve résonne, Au royaume d'en-bas.

Le temps n'existe point, il n'est plus de distance Sous le sol noir et brun; Un long couloir, uni, parcourt toute la France, Le monde ne fait qu'un;

C'est là, dans cette paix immuable et divine Où tout est éternel, Que nous partagerons, âmes toujours voisines, Le froment et le sel.

Vous me direz: «Voyez, le printemps clair, immense, C'est ici qu'il naissait; La vie est dans la mort, tout est, rien ne commence.» Je répondrai: «Je sais.»

Et puis, nous nous taisons; par habitude ancienne Vous direz: «A demain.» Vous me tendrez votre âme et j'y mettrai la mienne, Puis, tenant votre main

Je verrai, déchirant les limbes et leurs portes, S'élançant de mes os, Un rosier diriger sa marche sûre et forte Vers le soleil si beau...

TU T'ELOIGNES, CHER ÊTRE...

Tu t'éloignes, cher être, et mon coeur assidu Surveille ta présence, au lointain scintillante; Te souviens-tu du temps où, les regards tendus Vers l'espace, ma main entre tes mains gisante, J'exigeai de régner sur la mer de Lépante, Dans quelque baie heureuse, aux parfums suspendus, Où l'orgueil et l'amour haletent confondus?

A présent, épuisée, immobile ou errante, J'abdique sans effort le destin qui m'est dû. Quel faste comblerait une âme indifférente?

Je n'ai besoin de rien, puisque je t'ai perdu...

J'ESPÈRE DE MOURIR...

J'espère de mourir d'une mort lente et forte, Que mon esprit
verra doucement approcher Comme on voit une soeur
entrebâiller la porte, Qui sourit simplement et qui vient vous
chercher.

Je lui dirai: Venez, chère mort, je vous aime, Après mes
longs travaux, voici vos nobles jeux. J'ai longtemps refusé
votre secours suprême, Car si le corps est las, l'esprit est
courageux.

Mais venez, délivrez un courage qui s'use, Abrégez le
combat, rendez à l'univers L'immense poésie embuée et
confuse Dont mon âme et mon corps ont si longtemps
souffert!

Les torrents des rochers, le sable blond des rives, Les
vaisseaux balancés, l'Automne dans les bois, Les bêtes des
forêts, surprises et captives, Méditaient dans mon coeur et
gémissaient en moi!

O mort, laissez-les fuir vers la forêt puissante, Ces fauves
compagnons de mon silence ardent! Que leur native ardeur,
féroce et caressante, Peuple la chaude nuit d'un murmure
obsédant.

Ce n'était pas mon droit de garder dans mon être Un aspect
plus divin de la création; De savoir tout aimer, de pouvoir
tout connaître Par les secrets chemins de l'inspiration!

Ce n'était pas mon droit, aussi la destinée, Comme un
guerrier sournois, chaque jour, chaque nuit, Attaquait de sa
main habile et forcenée Le sublime butin qui me comble et
me nuit.

Mais venez, chère mort; mon âme vous appelle, Asseyez-
vous ici et donnez-moi la main. Que votre bras soutienne un

front longtemps rebelle, Et recueille la voix du plus las des humains:

—Prenez ces yeux, emplis de vastes paysages, Qui n'ont jamais bien vu l'exact et le réel, Et qui, toujours troublés par de changeants visages, Ont versé plus de pleurs que la mer n'a de sel.

Prenez ce coeur puissant qu'un faible corps opprime, Et qui, heurtant sans fin ses étroites parois, Eut l'attrait du divin et le pouvoir des cimes, Et s'élevait aux cieux comme la pierre choit.

Ah! vraiment le tombeau qui dévore et qui ronge, Le sol, tout composé d'étranges corrosifs, L'ombre fade et mouillée où les racines plongent, Le nid de la corneille au noir sommet des ifs,

Pourront-ils m'accorder cette paix sans seconde, Sommeil que mon labeur tenace a mérité, Et saurai-je, en mourant, restituer au monde Ce grand abus d'amour, de rêve et de clarté?

Hélas! je voudrais bien ne plus être orgueilleuse, Mais ce que j'ai souffert m'arrache un cri vainqueur. Pour élancer encor ma voix tempétueuse Il faudrait une foule, et qui n'aurait qu'un coeur!

QUE M'IMPORTE AUJOURD'HUI...

Que m'importe aujourd'hui qu'un monde disparaisse!
Puisque tu vis, le temps peut glacer les étés, Rien ne peut me frustrer de la sainte allégresse Que ton corps ait été!

Même lorsque la mort finira mon extase, Quand toi-même
seras dans l'ombre disparu, Je bénirai le sol qui fut le flanc
du vase Où tes pieds ont couru!

—Tu viens, l'air retentit, ta main ouvre la porte, Je vois que
tout l'espace est orné de tes yeux, Tu te tais avec moi, que
veux-tu qu'on m'apporte, A moi qui suis le feu?

La nuit, je me réveille, et comme une blessure, Mon rêve
déchiré te cherche aux alentours, Et je suis cet avare
éperdu, qui s'assure Que son or luit toujours.

Je constate ta vie en respirant, mon souffle N'est que la
certitude et le reflet du tien, Déjà je m'enfuyais de ce
monde où je souffre, C'est toi qui me retiens.

Parfois je t'aime avec un silence de tombe, Avec un vaste
esprit, calme, tiède, terni, Et mon coeur pend sur toi comme
une pierre tombe Dans le vide infini!

J'habite un lieu secret, ardent, mystique et vague Où tout
agit pour toi, où mon être est néant; Mais le vaisseau alerte
est porté par la vague, Je suis ton Océan!

Autrefois, étendue au bord joyeux des mondes, Déployée et
chantant ainsi que les forêts, J'écoutais la Nature,
insondable et féconde, Me livrer des secrets.

Je me sentais le coeur qu'un Dieu puissant préfère,
L'anneau toujours intact et toujours traversé Qui joint le cri
terrestre aux musiques des sphères, L'avenir au passé.

A présent je ne vois, ne sens que ta venue, Je suis le
matelot par l'orage assailli Qui ne regarde plus que le point
de la nue Où la foudre a jailli!

—Je te donne un amour qu'aucun amour n'imité, Des jardins pleins du vent et des oiseaux des bois, Et tout l'azur qui luit dans mon coeur sans limites, Mais resserré sur toi.

Je compte l'âge immense et pesant de la terre Par l'escalier des nuits qui monte à tes aïeux, Et par le temps sans fin où ton corps solitaire Dormira sous les cieux.

C'est toi l'ordre, la loi, la clarté, le symbole, Le signe exact et bref par qui tout est certain, Qui dans mon triste esprit tinte comme une obole, Au retour du matin.

—J'ai longtemps repoussé l'approche de l'ivresse, L'encens, la myrrhe et l'or que portaient les trois rois; Je disais: «Ce bonheur, s'il se peut, ô Sagesse, Qu'il passe loin de moi!

Qu'il passe loin de moi cet odorant calice; Même en mourant de soif, je peux le refuser, Si la consommation, les orgueils, le cilice Protègent du baiser.»

—Mais le Destin, pensif, alourdi, plein de songes, M'indiquait en riant mon martyre ébloui. L'avenir aimanté déjà vers nous s'allonge, Tout ce qui vit dit oui.

Tout ce qui vit dit: Prends, goûte, possède, espère, Ta conscience aussi trouvera bien son lot, Car l'amour, radieux comme un verger prospère, Est gonflé de sanglots:

De sanglots, de soupirs, de regrets et de rage Dont il faut tout subir. Quelque chose se meurt Dans l'empire implacable et sacré du courage, Quand on fuit le bonheur!

Et je disais: «Seigneur, ce bien, ce mal suprême, Ma chaste volonté ne veut pas le saisir, Mais mon être infini est autour de moi-même Un cercle de désir;

Des générations, des siècles, des mémoires Ont mis leur
espérance et leur attente en moi; Je suis le lieu choisi où
leur mystique histoire Veut périr sur la croix.»

Une âpre, une divine, une ineffable étreinte, Un baiser que
le temps n'a pas encor donné Attendait, pour jaillir hors de
la vaste enceinte, Que mon désir fût né.

Dans les puissants matins des émeutes d'Athènes Ainsi
courait un peuple ivre, agile, enflammé, Que la Minerve
d'or, debout sur les fontaines, Ne pouvait pas calmer...

—J'accepte le bonheur comme une austère joie, Comme un
danger robuste, actif et surhumain; J'obéis en soldat que la
Victoire emploie A mourir en chemin:

Le bonheur, si criblé de balles et d'entailles, Que ceux qui
l'ont connu dans leur chair et leurs os Viennent rêver le soir
sur les champs de bataille Où gisent les héros...

JE DORMAIS, JE M'EVEILLE...

Je dormais, je m'éveille, et je sens mon malheur. —Comme
un coup de canon qu'on tire dans le coeur, Vous éclatez en
moi, douleur retentissante!

Un instant de sommeil est un faible rempart Contre la
Destinée, assurée et puissante.

Ne verrai-je jamais vos fraternels regards, N'entendrai-je
jamais votre voix rassurante? Quoi! Même avant la mort, il
est de tels départs? Qui parle en moi? Mon corps, mes
pensers sont épars. Je ne distingue plus ma chambre
familiale; Peut-être ma raison a perdu sa lumière? Un aussi

grand chagrin n'est pas net aussitôt; J'essaierai, mais
pourrai-je accepter ce fardeau?

Que seront mes repos, que seront mes voyages Si je ne vois
jamais l'air de votre visage? Mon esprit, comme une âpre et
morne éternité, Embrasse un monde mort, des astres
dévastés. Je ne peux plus savoir, tant ma vie est exsangue,
Si c'est vous, ou si c'est l'univers qui me manque. Et même
en songe, dans la pensive clarté, Je me débats encor pour
ne pas vous quitter...

ON NE PEUT RIEN VOULOIR...

On ne peut rien vouloir, mais toute chose arrive, Je ne vous
aime pas aujourd'hui tant qu'hier, Mon coeur n'est plus une
eau courant vers votre rive, Mes pensers sont en moi moins
divins, mais plus fiers.

Je sais que l'air est beau, que c'est le temps qui brille, Que
la clarté du jour ne me vient pas de vous, Et j'entends mon
orgueil qui me dit: «Chère fille, Je suis votre refuge éternel
et jaloux.

«Quoi, vous vouliez trahir le désir et l'attente? Vous vouliez
étancher votre soif d'infini? Vous, reine du désert, qui
dormez sous la tente, Et dont le coeur vorace est toujours
impuni?

«Vous qui rêviez la nuit comme un palmier d'Afrique A qui le
vaste ciel arrache des parfums, Vous avez souhaité cet
humble amour unique Où les pleurs consolés tarissent un à
un!

«Vous avez souhaité la tendresse peureuse, L'élan et la
stupeur de l'antique animal; On n'est pas à la fois enivrée et

heureuse, L'univers dans vos bras n'aura pas de rival;

«Comme le Sahara suffoqué par le sable Vous brûlerez en vain, sans qu'un limpide amour Verse à votre chaleur son torrent respirable, Et vous donne la paix que vous fuiriez toujours...»

—Et, tandis que j'entends cette voix forte et brève, Je regarde vos mains, en qui j'ai fait tenir Le flambeau, la moisson, l'évangile et le glaive, Tout ce qui peut tuer, tout ce qui peut bénir.

Je regarde votre humble et délicat visage Par qui j'ai voyagé, vogué, chanté, souffert, Car tous les continents et tous les paysages Faisaient de votre front mon sensible univers.

—Vous n'êtes plus pour moi ces jardins de Vérone Où le verdâtre ciel, gisant dans les cyprès, Semble un pan du manteau que la Vierge abandonne A quelque ange éperdu qui le baise en secret.

Vous n'êtes plus la France et le doux soir d'Hendaye, La cloche, les passants, le vent salé, le sol, Toute cette vigueur d'un rocher qui tressaille Au son du fifre basque et du luth espagnol;

Vous n'êtes plus l'Espagne, où, comme un couteau courbe Le croissant de la lune est planté dans le ciel, Où tout a la fureur prompte, funèbre et fourbe Du désir satanique et providentiel.

Vous n'êtes plus ces bois sacrés des bords de l'Oise, Ce silence épuré, studieux, musical, Ce sublime préau monastique, où l'on croise Le songe d'Héloïse et les yeux de Pascal.

Vous n'êtes plus pour moi les faubourgs du Bosphore Où le
veilleur de nuit, compagnon des voleurs, Annonce que le
temps coule de son amphore Pesant comme le sang et
chaud comme les pleurs.

—Ces soleils exaltés, ces oeillets, ces cantiques, Ces
accablants bonheurs, ces éclairs dans la nuit, Désormais
dormiront dans mon coeur léthargique Qui veut se repentir
autant qu'il vous a nui;

Allez vers votre simple et calme destinée; Et comme la lueur
d'un phare diligent Suit longtemps sur la mer les barques
étonnées, Je verserai sur vous ma lumière d'argent...

UN JOUR, ON AVAIT TANT SOUFFERT...

Un jour, on avait tant souffert, que le coeur même, Qui
toujours rebondit comme un bouclier d'or, Avait dit: «Je
consens, pauvre âme et pauvre corps, A ce que vous viviez
désormais comme on dort, A l'abri de l'angoisse et de
l'ardeur suprême...»

Et l'on vivait; les yeux ne reconnaissaient pas Les matins, la
cité, l'azur natal, le fleuve; Toute chose semblait à la fois
vieille et neuve; Sans que le pain nourrisse et sans que l'eau
abreuve On respirait pourtant, comme un feu mince et bas.
Et l'on songeait: du moins, si rien n'a plus sa grâce, Si ma
vie arrachée a rejoint dans l'espace Le morne labyrinthe où
sont les Pharaons; Si je suis étrangère à ma voix, à mon
nom; Si je suis, au milieu des raisins de l'automne, Un arbre
foudroyé que la récolte étonne, Je ne connaîtrai plus ces
supplices charnels Qui sont, de l'homme au sort, un
reproche éternel. Calme, lasse, le coeur rompu comme une
cible, J'entrerais dans la mort comme un hôte insensible...

—Mais les fureurs, les pleurs, les cris, le sang versé, Les sublimes amours qui nous ont harassés, Les fauves bondissants, témoins de nos délires, Ont suivi lentement le doux chant de la lyre Jusque sur la montagne où nous nous consolions; Les voici remuants, les chacals, les lions Dont la soif et la faim nous font un long cortège... —J'avais cru, mon enfant, que le passé protège, Que l'esprit est plus sage et le coeur plus étroit, Que la main garde un peu de cette altièr neige Que l'on a recueillie aux sommets purs et froids Où plane un calme oiseau plus léger que le liège. Mais hélas! quel orage étincelant m'assiège? Lourde comme l'Asie et ses palais de rois, Je suis pleine de force et de douleur pour toi!

JE ME DEFENDS DE TOI...

Je me défends de toi chaque fois que je veille, J'interdis à mon vif regard, à mon oreille, De visiter avec leur tumulte empressé Ce coeur désordonné où tes yeux sont fixés. J'erre hors de moi-même en négligeant la place Où ton clair souvenir m'exalte et me terrasse. Je refuse à ma vie un baume essentiel. Je peux, pendant le jour, ne pas goûter au miel Que ton rire et ta voix ont laissé dans mon âme, Où la plaintive faim brusquement me réclame... —Mais la nuit je n'ai pas de force contre toi, Mon sommeil est ouvert, sans portes et sans toit. Tu m'envahis ainsi que le vent prend la plaine. Tu viens par mon regard, ma bouche, mon haleine Par tout l'intérieur et par tout le dehors. Tu entres sans débats dans mon esprit qui dort. Comme Ulysse, pieds nus, débarquait sur la grève; Et nous sommes tout seuls, enfermés dans mon rêve. Nous avançons furtifs, confiants, hasardeux, Dans un monde infini où l'on ne tient que deux. Un mur prudent et fort nous sépare des hommes, Rien d'humain ne pénètre aux doux lieux où nous sommes. Les

bonheurs, les malheurs n'ont plus de sens pour nous; Je
recherche la mort en pressant tes genoux, Tant mon amour
a hâte et soif d'un sort extrême, Et tu n'existes plus pour
mon coeur, tant je t'aime! Mon vertige est scellé sur nous
comme un tombeau. —Ce terrible moment est si brûlant, si
beau, Que lorsque lentement l'aube teint ma fenêtre, C'est
en me réveillant que je crois cesser d'être...

LA DOULEUR

«Lion, supporte avec courage ton sort intolérable!»
HERODOTE.

Quand la douleur est vaste, ardente, sans mélange, Quand elle aveugle ainsi qu'un ténébreux soleil, Elle est dans l'eau qu'on boit et dans le pain qu'on mange, Et dans les rideaux du sommeil!

Comme l'odeur du sel sur les routes marines, Comme les chauds parfums de Corse ou d'Orient, Elle emplit le poumon, étourdit la narine, Et griffe ainsi qu'un diamant!

Les arceaux de l'azur, le fier tranchant des cimes, La longueur des cités et leurs hauts monuments, Ne sont qu'une eau rampante et qu'un grisâtre abîme Auprès de son envollement!

—Douleur qui me comblez, chantez, voix infinie! Attachez à mon cou vos froids colliers de fer; Qu'importent l'esclavage et la dure agonie, Je vois les mondes entr'ouverts!

J'ai vu l'immensité moins vaste que mon être; L'espace est un noyau que mon coeur contenait; Je sais ce qu'est avoir, je sais ce qu'est connaître, J'englobe ce qui meurt et naît!

L'ange qui fit rêver Jésus sur la montagne, Qui lui montra le monde et tenta son esprit, M'a, dans les calmes soirs des verdâtres campagnes, Tout soupiré et tout appris!

Serai-je désormais l'ermite magnanime Qui vit de son secret, par-delà les humains? Pourrai-je conserver, dédaigneuse victime, La solitude de mes mains?

Pourrai-je, quand résonne, ô Printemps, ta cadence, Ivre du seul orgueil et des seules pitiés, Ecouter la secrète et chaste confidence Qui va des soleils à mes pieds?

O Douleur! je comprends, arrêtez vos batailles: Au travers de mes pleurs j'entrevois vos projets; Un chaud pressentiment m'éblouit et m'assaille; C'est dans ce feu que je plongeais!

Je sais,—moi qui vous tiens, vous respire, vous touche, Moi qui vis contre vous et qui bois votre vin Dans un dur gobelet collé contre ma bouche,— Quel est votre dessein divin;

Vous préparez la vie avec vos sombres armes, Le corps que vous brisez rêve d'éternité, Hélas! les purs sanglots, les tremblements, les larmes Aspirant à la volupté!

SEIGNEUR, POURQUOI L'AMOUR...

Seigneur, pourquoi l'amour et son divin supplice Sont-ils, entre deux coeurs noblement rapprochés, Comme un glaive qui rend une inique justice, Et qui toujours châtie un mystique péché?

Tour à tour l'un des deux est votre humble victime, Il doute, il est brûlant, bondissant, abattu; Les regards hébétés il mesure l'abîme Où le buisson ardent parlait, et puis s'est tu...

—Mon Dieu, dans ces amours, la douleur est si forte Que, malgré le courage, on ne peut pas vouloir Être celui des deux qui chancelle, et qui porte Tout le poids d'un si lourd et cuisant désespoir;

Faut-il que l'un des deux seulement reste libre, Que tour à tour l'on ait le calme ou le désir, Et que l'amour ne soit que l'instable équilibre D'être celui des deux qui ne va pas mourir?

Faut-il que l'un des deux brusquement se repose Dans le bonheur amer et puissant d'aimer moins, Et d'être, à la faveur de cette froide pause, Non plus le combattant vaincu, mais le témoin;

D'être celui des deux qui n'est pas l'humble esclave Dont on voit panteler la muette terreur, Et dont les yeux, pareils à des torrents de lave, Font un don infini de soupirs et de pleurs.

—On a besoin parfois de la douleur de l'autre, De ses bras suppliants, de son front inquiet Penché comme celui du plus doux des apôtres Sur son céleste ami, qui songe et qui se tait.

On a besoin de voir sourdre au bord de la vie Cet ineffable sang des larmes de cristal, Offrande qui toujours répond à notre envie D'épier la douleur et son puissant signal;

—Et moi, qui me revêts de vos grâces précoces, Comme un brûlant frelon dans un lis engouffré, Cher être par qui j'ai, plus qu'à mon tour, pleuré, Pourrai-je pardonner à mon âme féroce La paix qui m'envahit quand c'est vous qui souffrez?

LE CHANT DU PRINTEMPS

«O Moires infinies, déesses aériennes, dispensatrices universelles, nécessairement infligées aux mortels!»
(_Hymnes Orphiques._)

Le silence et les bruits, soudain, dans l'air humide Ont ce soir un accent plus vaste et plus ardent; Sur le vent aminci
Février fuit, rapide, Quelqu'un revient, je sens qu'il vient, c'est le Printemps!

Hôte mystérieux, il est là sous la terre, Il est près du branchage éploré des forêts, Il monte, il s'est risqué, il ne peut pas se taire, Et son premier frisson répand tous ses secrets!

—Il passe, mais personne encore sur la route Ne peut le soupçonner, je regarde, j'écoute:

—Oui, je t'ai reconnu, sublime Dépouillé! Sordide vagabond sans fleurs et sans feuillage, Qui rampes, et répands sur les chemins mouillés Cette clarté pensive et ces poignants présages!

Oui, je t'ai reconnu, ton souffle est devant toi Comme un tiède horizon où flotteront les graines; Le silence attentif et fourmillant des bois S'emplit furtivement de ta languide haleine.

Oui, je t'ai reconnu à ce trouble du coeur Qui arrête ma vie et la rend palpitante, Je suis la chasseresse ayant surpris l'odeur De la jeune antilope étourdie et courante!

—Ah! qui me tromperait, Printemps terrible et doux, Sur ton subtil arôme et sur ta ressemblance, Je sais ton nom secret

que les lis et les loups Proclameront la nuit dans le puissant silence!

Je sais ton nom profond, chuchoté, recouvert, Mystérieux, surnois, débordant, formidable, Qui fait tressaillir l'eau, les écorces, les airs, Et germer jusqu'aux cieux la cendre impérissable!

C'est toi l'Eros des Grecs, au rire frémissant, Le jeune homme à qui Pan, sonore et frénétique, Enseigne un chant par qui le flot phosphorescent Répond au long appel des astres pathétiques!

C'est toi le renouveau, toi par qui l'aujourd'hui Est différent d'hier comme le jour de l'ombre; Toi qui, d'un autre bord où ton royaume luit, Fais retentir vers nous des fanfares sans nombre.

Un ordre plus formel que la soif, que la faim, Commande par ta voix rapide, active, urgente, Et du fond des taillis et des gouffres marins Monte le chaud soupir des bêtes émergeantes!

—Je te suivrai, Printemps, malgré les maux constants, Je te suivrai, j'irai sans défense et sans armes Vers ce vague bonheur qui brille au fond du temps Comme un fixe regard irrité par les larmes!

Je te suivrai, malgré le souvenir des morts, Malgré tous les vivants engloutis dans mon âme, Malgré mon coeur qui n'est qu'un gémissant effort, Malgré mon fier esprit qui résiste et me blâme.

—Mais quoi! ce n'est donc pas le neuf et frais bonheur Qui ce soir me tentait par son doux sortilège? Ces espoirs, ces souhaits, ces regrets, ces langueurs, Hélas! c'est le passé, beau comme un long arpège;

Hélas! c'est le passé, ce courage ingénu, Ce sublime désir
de mourir et de vivre Que ma jeunesse avait quand je vous
ai connu, Vous, qui fûtes la page insigne dans le livre!

Hélas! c'est le passé, ce parfum dans le vent, Cet émoi dans
les airs, ces grelots des voitures, Cet orgueilleux besoin
d'être encor plus vivant, Et de recommencer, puisqu'hélas!
rien ne dure!

Ainsi je me croyais mêlée au renouveau, Je ne suis que
l'ardente et grave prisonnière Qui sur ses poignets las sent
le poids des anneaux, Qui pleure sur la route et regarde en
arrière!

Hélas! c'est le passé que je cherche toujours, C'est vers lui
que j'allais! Comme s'il est possible De retrouver le sacre
unique de l'amour, Et d'aborder encore à cette île sensible
Qui, désormais, n'a plus de barques alentour, Et luit sur
l'onde comme un roc inaccessible Où des archers courants
nous ont choisis pour cible...

JE VOUS AVAIS DONNE...

Je vous avais donné tous les rayons du temps, Les senteurs
que l'azur épanche, Et la lueur que fait, dans le Sud
éclatant, Le soleil sur les maisons blanches!

Je n'ai jamais repris ce que je vous donnais, Si bien que
dans ces jours funestes Je suis un étranger que nul ne
reconnaît, A qui rien du monde ne reste.

Je vous avais donné les Chevaux du Matin Qu'un dieu fait
boire aux eaux d'Athènes, Et le sanglot qui naît, sur le mont
Palatin, Du bruit des plaintives fontaines.

Parfois, quand j'apportais entre mes faibles doigts Le
printemps qui luit et frissonne, Vous me disiez: «Je n'ai de
désir que de toi, Coupe tes mains et me les donne.»

Mais ces dons exaltés n'étaient pas suffisants, La rose
manque à la guirlande, Je conservais encor la pourpre de
mon sang, Ce soir je vous en fais l'offrande.

—O mon ami, prenez ce sang si gai, si beau, Si fier, si rapide
et si sage, Qui, dans ses bonds légers, reflétait les coteaux,
Et la nuée à son passage!

Que de mon coeur fervent à vos timides mains Il coule,
abondant et sans lie, Afin que vous ayez, dans le désert
humain, Une coupe toujours emplie.

Déjà mon front plaintif est moins brillant qu'hier, Mais la
douleur ne rend pas laide, Le visage est sacré quand il est
âpre et fier Comme les sables de Tolède;

Un visage est sacré quand il s'épuise et meurt Comme un
sol que l'été dévaste, Sur qui les lourds pigeons et les
ombres des fleurs Font des taches sombres et vastes.

Un destin est sacré quand il a contre lui Toute une foule qui
s'élance, Et que, sous cet affront, il s'enivre, et qu'il luit
Comme l'olivier et la lance!

Un destin est sacré quand il est ce soldat Qu'un guerrier
somme de se rendre, Et qui, pressant toujours son fer entre
ses bras, S'écrie en riant: «Viens le prendre!»

—Je ne rendrai qu'à vous les armes de mon coeur. Mes
dieux qui sont en Crète et dans l'île d'Egine, Permettent que
l'extrême et fidèle langueur A cet excès de grâce et de
douceur s'incline, Mais nul autre que vous, sur les plus durs
chemins, Ne me verra pliant sous l'angoisse divine, Laissant

tomber mon front, laissant pendre mes mains, Emmêlant
mes genoux, telle qu'on imagine Cléopâtre enchaînée au
triomphe romain...

O MON AMI, SOUFFREZ...

O mon ami, souffrez, je saurai par vos larmes, Par vos
regards éteints, par votre anxiété, Par mes yeux plus
puissants contre vous que des armes, Par mon souffle, qui
fait bouger vos volontés,

Par votre ardente voix qui s'élève et retombe, Par votre
égarement, par votre air démuni, Que ma vie a sur vous cet
empire infini Qui vous attache à moi comme un mort à sa
tombe!

O mon ami, souffrons, puisque jamais le coeur Ne convainc
qu'en ouvrant plus large sa blessure; Puisque l'âme est
féroce, et puisqu'on ne s'assure De l'amour que par la
douleur!

NOUS N'AVIONS PLUS BESOIN DE PARLER

Nous n'avions plus besoin de parler, j'écoutais Le rêve
sillonner votre pensif visage; Vous étiez mon départ, mes
haltes, mes voyages, Et tout ce que l'esprit conçoit quand il
se tait.

L'emmêlement des blés courbés, des ronciers même,
N'était pas plus serré ni plus inextricable Que notre coeur
uni, qui, comme le doux sable Joignant le grain au grain, ne
semble que lui-même.

—Je me souviens surtout de ces soirs de Savoie Où nos regards, pareils à ces vases poreux, A ces alcarazas qu'un halo d'onde noie, Scintillaient de plaisir, et se livraient entre eux L'ineffable secret du rêve et de la joie.

Soirs d'Aix! Soirs d'Annecy, ô villes renommées, Qui mêlez aux senteurs des îles Borromées Je ne sais quel plus franc et plus candide espoir, Que j'aimais vos toits bleus, d'où montait la fumée, Les cloches des couvents, qui tissaient dans le soir De longs hamacs d'argent où l'âme inanimée S'abandonnait, tandis que flottait, chaud, précis, Le subjuguant parfum du café qu'on roussit.

Je revois les soirs d'Aix, l'auberge et ses tonnelles, La montagne si proche, accostant le ciel pur, Les frais pétunias entassés sur le mur, Le char rustique, avec le cheval qu'on dételle.

Et les lacs! Soif des coeurs vous buvez à cette eau Où passe comme un ange une barque à deux voiles! Nous répétons tous deux, sans proférer de mots, L'hymne éternel que dit le silence aux étoiles.

Mon ami, votre esprit et ses nobles soupirs Semblait plus que le mien altéré de sublime; Mais déjà vos pensers recherchaient leurs loisirs; Et la paix, mollement, a comblé vos abîmes...

—C'est en moi seulement que rien ne peut finir.

J'AI VU A TA CONFUSE...

J'ai vu à ta confuse et lente rêverie, A ton front détourné, douloureux et prudent, Que mon visage en pleurs, qui s'irrite et qui prie, Te semble un masque ardent.

En vain ta voix m'enchante et ton regard m'abreuve, Et mon
coeur éclatant se brise dans ta main; Tu cherches vers le
ciel quelque invisible preuve De mon désir humain.

Tu cherches quel étroit, quel oppressant symbole, Mêlé de
calme espoir, de silence et de Dieu, Joindrait mieux que ne
font les pleurs ou la parole, Ton esprit et mes yeux.

Et tandis que ton coeur, craintif et solitaire, A mon immense
amour n'est pas habitué, Moi je suis devant toi comme du
sang par terre Quand un homme est tué...

JE MARCHAIS PRÈS DE VOUS...

Je marchais près de vous, dans mon jardin d'enfance. Le soir
uni luisait; une calme innocence Emanait des chemins,
dépliés sous les cieux Ainsi qu'un long secret franc et
silencieux... On entendait le lac, sur l'escalier de pierre,
Murmurer sa liquide et rêveuse prière Qui, mollement, se
heurte au languissant refus Qu'oppose au coeur actif la nuit
qui se repose... Nous marchions lentement dans le verger
touffu, Où fraîchissait l'odeur des poiriers et des roses.
J'écoutais votre voix aux sons plaisants et doux. Hélas! je
vous aimais déjà pour quelque chose De vague, d'infini,
d'antérieur à vous... Un peuple de silence environnait ma
vie. Les fleurs au front baissé, par la nuit asservies,
Exhalaient je ne sais quel confiant repos Entre la calme nue
et les miroirs de l'eau. J'étais bonne pour vous, soigneuse,
maternelle, Je souffrais de sentir votre voix comme une aile
Battre votre gosier et haleter vers moi; Ma main aux doigts
muets s'irritait dans vos doigts; L'aspect fidèle et sûr de la
nuit renaissante Me rendait ma jeunesse, attentive et
pensante. Quelle limpidité dans l'éther blanc et noir!
J'entendais s'échapper, des roses amollies, L'éloge de

l'altière et mystique folie Qui brise le réel pour augmenter l'espoir...

—O sublime vaisseau de la mélancolie, Nul amour ne s'égale aux promesses du soir!

Le lac, les secs soupirs des grillons dans les plaines, Les pleurs minutieux de l'étroite fontaine, L'espace recueilli et cependant pâmé, Libéraient tout à coup, de ses rêveuses chaines, Le désir éternel en mon coeur enfermé; Je songeais, par delà les présences humaines; Votre voix me devint inutile et lointaine:

Je n'avais plus besoin de vous pour vous aimer...

TEL L'ARBRE DE CORAIL...

Tel l'arbre de corail dans les mers pacifiques, Le rose crépuscule, en l'azur transparent Jette un feu vaporeux, et mes regards errants Boivent ce vin rêveur des soirs mélancoliques!

Un oiseau printanier, comme un fifre enchanté Gaspille de gais cris, acides, brefs, suaves. L'univers vit en lui, son ardeur sans entrave Hèle, et semble attirer le vaisseau de l'été!

—Qui veux-tu fasciner, oiseau de douce augure? Les morts restent des morts, et les vivants sont las D'avoir tant de fois vu, sur de froides figures, Le destin qui les guette et qui les accabla!

Je sens bien que le ciel est tiède; l'étendue Balance sur son lac la promesse et l'espoir. Une étoile, incitant l'hirondelle éperdue, Fait briller son céleste et liquide abreuvoir.

Et tout est orageux, furtif, païen, mystique; Les rêves des humains, aussi vieux que le temps, Groupent leur frénésie, hésitante ou panique, Dans la vasque odorante et moite du printemps!

Les nuages pourprés traînent comme un orage Dont on a dispersé la foudre et le chaos; Tout se dilue et luit. Ciel au calme visage, Tu viens séduire l'homme et les yeux des oiseaux!

—Pauvre oiseau, est-ce donc ces trompeuses coutumes, Renaissant chaque fois que s'étend la tiédeur, Qui te font oublier l'incessante amertume D'un monde qui transmet la ciguë et les pleurs?

Ton délire est le mien; je sais qu'on recommence A rêver, à vouloir, d'un cœur naïf et plein, Chaque fois qu'apparaît le ciel d'un bleu de lin; Et que le courage est une longue espérance...

Oui, l'espace est joyeux, le vent, dans l'arbrisseau, D'un doigt aérien creuse une flûte antique. L'univers est plus vif qu'un bondissant cantique; Les fleuves, mollement, gonflent sous les vaisseaux; Les torrents, les brebis viennent d'un même saut Ecumer dans la plaine, où l'hiver léthargique Fond, et suspend sa brume aux hampes des roseaux.

L'eau s'arrache du gel, le lait emplit la cruche, Les abeilles, ainsi que des fuseaux pansus, Vont composer le miel au liquide tissu, Blond soleil familial de l'écorce et des ruches!

C'est cet allègre éveil que tes yeux ont perçu: Oiseau plein de grelots, ô hochet des Ménades, Héros bardé d'azur, calice rugissant, Je t'entends divaguer! Tes montantes roulades Ont l'invincible élan des jets d'eau bondissants.

Matelot enivré dans la vergue des arbres, Tu mens en désignant de tes cris éblouis Des terres de délice et des golfes de marbre, Et tout ce que l'espoir a de plus inouï;

Mais c'est par ce sublime et candide mensonge, Par ce goût de vanter ce qu'on ne peut saisir, Que l'esclavage humain peut tirer sur sa longe, Et que parfois nos jours ressemblent au désir!

T'AIMER. ET QUAND LE JOUR TIMIDE...

T'aimer. Et quand le jour timide va renaître, Entendre, en s'éveillant, derrière les fenêtres, Les doux cris jaillissants, dispersés, des oiseaux, Eclater et glisser sur la brise champêtre Comme des grains légers de grenades sur l'eau... —T'espérer! Et sentir que le golfe halette En bleuâtres soupirs vers le ciel libre et clair; Et voir l'eucalyptus, dans la liqueur de l'air, Agiter son feuillage ainsi que des ablettes! —Voir la fête éblouie et profonde des cieux Recommencer, et luire ainsi qu'au temps d'Homère, Et, bondissant d'amour dans la sainte lumière, La montagne acérée incisant le ciel bleu! —Et t'attendre! Goûter cette impudique ivresse De songer, sans encor les avoir bien connus, A ton regard voilé d'amour, à tes bras nus, Au doux vol hésitant de ta jeune caresse Qui semble un chaud frelon par des fleurs retenu! —Et puis te voir enfin venir entre les palmes, Innocent, assuré, sans crainte, les yeux calmes, Vers mes bras enivrés où le destin fatal Te pliera durement et te fera du mal; Alors saisir tes mains, comme la brusque chèvre Mord la fleur de cassie et rompt le myrte étroit; Et, les yeux clos, avoir, pour la première fois, Bu l'humide tiédeur qui dort entre tes lèvres... —O cher pâtre, inquiet et désormais terni. J'ai vécu pour cela, qui est déjà fini!

CANTIQUE

«Amphore de Cécrops, verse ta rosée bachique!»
(Anthologie grecque.)

Mon amour, je ne puis t'aimer: le jour éclate Comme un blanc incendie, au mont des aromates! Le gazon, telle une eau, fraîchit au fond des bois: Un délire sacré m'entraîne loin de toi. — Cette odeur de soleil étreignant la prairie, Ce doux hameau, cuisant comme une poterie, Avec ses toits de brique, ardents, pourpres, poreux, Et le calme palmier de Bethléem près d'eux, Cette abeille qui danse, ivre, imprudente et brave, Dans les bleus diamants de la chaleur suave, Me font un corps céleste, aux dieux appareillé! — L'aigu soleil extrait des fentes du laurier, Des étangs sommeillants où le serpent vient boire, Une opaque senteur qui semble verte et noire. L'été, de tous côtés sur le temps refermé, Noie de lueurs l'azur, étale et parfumé; La montagne bleuâtre a l'aspect héroïque Du bouclier d'Achille et des guerriers puniques, Et je me sens pareille à quelque aigle hardi Dont le vol palpitant touche des paradis! Mais je ne puis t'aimer! — Etincelants atomes, Jardins voluptueux, confitures d'aromes, Baisers dissous, coulant dans les airs qui défont, Chaude ivresse en suspens, lumière qui tressaille, Navires au lointain se détachant du port, Promettant plus d'espoir que la gloire et que l'or, Dont le pont clair est comme un pays sans rivage, Ressemblant au désir, ressemblant au nuage, Et dont les sifflements et la sourde vapeur Dispensent un diffus et sensuel bonheur!... — O sifflets des vaisseaux, mugissements languides, Nostalgiques appels vers les îles torrides, Sourde voix du taureau, plein d'ardeur et d'ennui, A qui Pasiphaé répondait dans la nuit!... — Non, je ne puis t'aimer, tu le sens; les dieux mêmes Sont venus vers mon cœur afin que je les

aime; Laisse-moi diriger mes pas dansants et sûrs Vers mes frères divins qui règnent dans l'azur! —Mais toi, lorsque le soir répandra de son urne L'ardeur mélancolique et les cendres nocturnes, Lorsqu'on verra languir l'air et l'arbre étonnés, Lorsque tout l'Univers viendra se confiner Au cercle étroit du cœur; quand, dans l'ombre qui mouille, On entendra le chant acharné des grenouilles Quand tout sera furtif, secret, mystérieux, O mon ami, rends-moi le soleil de tes yeux! Plus beaux que la clarté, plus sûrs, plus saisissables, Nous goûterons ensemble un bonheur misérable. Tes deux bras s'ouvriront comme des routes d'or Où mes rêves courent sans halte et sans effort; La douce ombre que fait ton menton sur ta gorge Sera comme un pigeon traversant un champ d'orge; Je verrai dans tes yeux profonds et fortunés Tout ce que l'Univers n'a pas pu me donner: O grain d'encens par qui l'on goûte l'Arabie! Etroit sachet humain où je touche et déplie Des parfums, des pays, des temps, des avenirs, Plus que mon vaste cœur ne peut en contenir!...

—Ainsi, qu'avais-je fait pendant cette journée? J'étais ivre, j'étais éblouie! Etonnée, Je parlais à travers les siècles transparents Aux bergers grecs, chantant sur le bord des torrents. La jeunesse, l'immense, aveuglante jeunesse Me leurrait de sa longue, expectante paresse, Et je ne pensais pas qu'il faut, pour être heureux, Être comme un troupeau attendri et peureux Qui, lorsque naît la nuit provocante et bleuâtre, Se range sous la main et sous la voix du pâtre. — Mais le jour chancelant a quitté l'horizon. Un doux soupir entr'ouvre et creuse les maisons, Voici la nuit: l'air fuit, pressé, glissant, agile, Esclave libéré qui rejoint son asile. Deux ormeaux délicats, sous les brises penchants, Sont deux syrinx feuillues d'où s'élancent des chants. La lune plie au poids des nuages de jade, Comme un rocher poli sent bondir les dorades. Nous sommes seuls; le soir semble nous engloutir. J'ai besoin d'un vivant, d'un constant avenir!

Retiens par ta multiple et claire exubérance Mon âme
qu'attiraient l'espace et le silence; J'ai besoin de ton souffle
humain, qui dit: «Je suis Le compagnon sensible et mortel
qui te suit Sur la route incertaine, et, plus tard, dans la terre
Où tu seras poussière, oubli, ombre et poussière. Je suis ton
âme ailée, et ce qui restera De toi, lorsque tes yeux, tes
lèvres et tes bras, Dont tu fis une aurore, une lyre, une
épée, Seront aussi oisifs que des branches coupées...»

Ainsi me parlera la voix de cet ami. Alors, malgré l'élan de
mon coeur insoumis, Portant dans mon esprit plus d'éclairs,
de vertige Que la fougère n'a de pollen sur sa tige, Que
dans sa profondeur et sa nappe la mer N'a de scintillements
argentés et amers, Je fermerai sur toi, créé à mon image, Le
cercle de mon rêve, où l'étoile des Mages Vers quelque
nouveau dieu me conduisait toujours. J'étais comme un
prophète éveillé sur les tours, Et qui, s'émerveillant d'avoir
compris les causes Que l'obscur Univers à son esprit
propose, Appelle avec une ivre et sacrilège ardeur Plus
d'astres, de secrets, d'orage et de douleur! —Mais ces
ambitions d'une âme insatiable, Sont un désert, gonflé de
tempête et de sable. Je préfère à ce faste, à ces âpres
transports, La douceur de ton âme alliée à ton corps, Ces
moments infinis, concentrés, chauds et tristes Où mon
coeur, par le tien, reconnaît qu'il existe, Où, lorsque le désir
avide et violent Se dilue en un rêve harassé, grave et lent
Par qui l'âme est soudain comblée et raffermie, Je sens,—ô
mon ami ailé, suave, humain,— Ton visage pensif enfoncer
dans ma main Son odeur de nuée et de rose endormie...

AVOIR TOUT ACCUEILLI...

Avoir tout accueilli et cesser de connaître! J'avais le poids du
temps, la chaleur de l'été, Quoi donc? Je fus la vie, et je vais

cesser d'être Pendant toute l'éternité!

J'ai voulu vivre afin d'épuiser mon courage, Afin d'avoir pitié, afin d'aimer toujours, Afin de secourir les humains d'âge en âge, Puisque l'ambition n'est qu'un plus long amour...

—Un bondissant désir comme un torrent me gagne, Ah! que je hante encor le sommet des montagnes, Que je livre mes bras aux vents de l'Occident; Le vert genévrier de ses senteurs me grise, Un frein couvert d'écume éclate entre mes dents, Se pourrait-il vraiment que l'univers détruise Ce qu'il a fait de plus ardent!

LA MUSIQUE DE CHOPIN

Tandis que ma mère jouait un prélude de Chopin.

Le vent d'automne, usant sa rude passion, Elague le jardin et disperse les fleurs, Et les arbres, emplis de force et de fureur, Avec des mouvements de dénégation Refusent d'écouter ce sombre séducteur...

Une humidité terne, éplorée, abattue, Enveloppe l'étang, se suspend aux statues, Rôde ainsi qu'une lente et romanesque amante. La nue est alourdie et pourtant plus distante. Le vent, comme un torrent déversé dans l'allée, Roule avec une voix cristalline et fêlée Des graviers reluisants et des pommes de pin... Et, dans la maison froide où je rentre soudain, Un prélude houleux et grave de Chopin, Profond comme la mer immense et remuée, Pousse jusqu'en mon coeur ses sonores nuées! —O sanglots de Chopin, ô brisements du coeur, Pathétiques sommets saignant au crépuscule, Cris humains des oiseaux traqués par les chasseurs Dans les roseaux altiers de la froide Vistule! Soupirs! Gémissements! Paysages du pôle Qu'entr'ouvre le boulet d'un soleil rouge et rond, Noir cachet de la foudre au coeur chenu des saules, Tristesse de la plaine et des cris du héron! O Chopin, votre voix, qui reproche et réclame, Comme un peuple affamé se répand dans nos âmes; Vous êtes le martyr sur le gibet divin; Votre bouche a goûté le fiel au lieu du vin; Toute offense a meurtri votre coeur adorable; La mer se plaint en vous et arrache les sables, Chopin! Et nous pleurons les bonheurs refusés, Tandis que votre sombre et musicale rage S'étend, sur

l'horizon chargé de lourds nuages, Comme un grand crucifix
de cris entre-croisés!

TU RESSEMBLES A LA MUSIQUE...

Tu ressembles à la musique Par la détresse du regard, Par
l'égarement nostalgique De ton sourire humble et hagard;

Les plus avides mélodies Qui me boivent le sang du coeur,
N'ont pas de forces plus hardies Que ta faiblesse et ta
pâleur.

Les lumières dans les églises Ont le même rayonnement
Que ton visage, où je me grise Du goût d'un nouveau
sacrement.

—Tu n'es qu'un enfant qui défaille, Mais, par les rêves de
mon coeur, Tu ressembles à la bataille, A Jésus parmi les
docteurs, Aux héros morts sous les murailles, A tout ce qui
lutte et tressaille, Au Cid sur un cheval dansant, Au martyr
dans le Colisée. Sur qui la bête, harassée, Passe, comme un
linge apaisant Tout trempé d'amour et de sang, Sa langue
calme et reposée...

JE T'AIME ET CEPENDANT...

Si vous m'aimez, dites combien vous m'aimez...
SHAKESPEARE (Antoine et Cléopâtre).

Je t'aime, et cependant, jamais tes ennemis Contre ton doux
esprit ne se seraient permis La lucide, subtile et lâche
violence Que mon amour pour toi exerçait en silence. Je
t'aime et, dans mon coeur, je t'ai fait tant de tort Que tu fus

un instant devant moi comme un mort, Comme un supplicié
que la foule abandonne, A qui sa mère, enfin, ne veut pas
qu'on pardonne... J'ai méprisé ta joie, ta peine, ton labeur,
Ta tristesse, ta paix, ton courage et ta peur, Et jusqu'au
sang charmant dont je vis par tes veines. Mes yeux ne
voyaient pas où finirait ma haine; Mais j'ai fait tout ce mal
pour ne pas défaillir Du seul enchantement de ton clair
souvenir; Pour pouvoir vivre encor, sans gémir dans l'extase
Que tu sois ce parfum et que tu sois ce vase; Pour respirer
un peu, sans que le jour et l'air M'assaillent de tes yeux plus
brisants que la mer; J'ai fait ce mal pour mieux pouvoir,
dans mon refuge, Scruter le fond soumis de mon coeur qui
te juge, Car moi qui te voulais enchaîné dans les rangs,
Courbé comme un captif sous les yeux du tyran, Je presse
dans mes mains, si hautaines, si graves, Tes pieds humbles
et doux qui sont tes deux esclaves...

EN ECOUTANT SCHUMANN

Quand l'automne attristé, qui suspend dans les airs Des cris d'oiseaux transis et des parfums amers, Et penche un blanc visage aux branches décharnées, Reviendra, mon amour, dans la prochaine année, Quels seront tes souhaits, quels seront mes espoirs? Rêverons-nous encor tous deux comme ce soir, Dans la calme maison qu'assaille la rafale, Où l'humble cheminée, en rougeoyant, exhale Une humide senteur de fumée et de bois? Entendrons-nous, mes mains se reposant sur toi, Ces grands chants de Schumann, exaltés, héroïques, Où le désir est fier comme un sublime exploit, Où passe tout à coup la chasse romantique Précipitant ses bonds, ses rires, ses secrets Dans le gouffre accueillant des puissantes forêts?

—O Schumann, ciel d'octobre où volent des cigognes! Beffroi dont les appels ont des sanglots d'airain: Jeunes gens enivrés, dans les nuits de Cologne, Qui contemplez la lune éparse sur le Rhin! Carnaval en hiver, quand la froide bourrasque Jette au détour des ponts les bouquets et les masques, —Minuit sonne à la sombre horloge d'un couvent, — Un falot qui brillait est éteint par le vent... —Et puis, douleur profonde, inépuisable, avide, Qui monte tout à coup comme une pyramide, Comme un reproche ardent que ne peut arrêter La trompeuse, chétive, amère volupté! —O musique, par qui les coeurs, les corps gémissent, Musique! intuition du plaisir, des supplices, Ange qui contenez dans vos chants oppressés La somme des regards de tous les angoissés, Vous êtes le vaisseau dansant dans la tempête! Avec la voix des morts, des héros, des prophètes, Dans les plus mornes jours vous faites pressentir Qu'il existe un bonheur qui ressemble au désir! —Pourtant je vois, là-bas, dans l'ombre dépouillée Du jardin où le vent d'automne

vient gémir, Les trahisons, les pleurs, les âmes tenaillées, La
vieillesse, la mort, la terre entre-baillée...

QU'AI-JE A FAIRE DE VOUS...

Qu'ai-je à faire de vous qui êtes éphémère, Trop douce
matinée, éther bleuâtre et chaud, O jubilation insensée et
légère D'un moment que le temps engloutira si tôt?

Je vois que le lac tiède est comme une corbeille, Immobile
et rêvant, et si chargé d'azur Qu'il cherche à déverser son
poids luisant et pur, Et que le vert feuillage a des bouquets
d'abeilles!

Je vois de blancs oiseaux, comme des nénuphars Se poser
sur les flots que l'air croise et décroise, Et les parfums
monter, tranchants comme des dards, Dans l'azur frais,
couleur de gel et de turquoise!

Les jardins ont l'aspect calme des paradis, Partout c'est le
repos, le bourdonnant silence; Un matinal parfum de joie et
d'abondance Exhale tendrement l'attente de midi.

Qu'est-ce donc qui m'empêche, ô terre complaisante, Doux
éther caressant, sourire bleu des flots, Nature sans mémoire
et toujours renaissante, De rentrer dans votre ample et
sinueux complot?

Ma jeunesse est en vous, les arbres, le rivage, Le temps qui
se balance et ne s'écoule pas, Les matins toujours gais, les
soirs pensants et sages Ont gardé mes regards, mes rêves
et mes pas;

Mais moi j'ai poursuivi la route, je dépasse Votre extase
alanguie et votre enchantement, J'habite un continent

dispersé dans l'espace, Où l'âme a son domaine et son déchaînement.

Pays sans arbre, et plus dévasté que la lune, Où sont les souvenirs, les morts, les passions, Et, brûlante douleur parmi les infortunes, Les tragiques matins de nos déceptions.

Mais aujourd'hui, ayant goûté toute amertume, Je suis sans volonté; les mouvements du sort, Amenant à mes pieds la vague et son écume, Font un long bercement qui me lasse et m'endort.

Les brouillards ont glacé la Sibylle de Cumes!

—O désir! J'ai connu votre soif, votre faim, Vos passions de l'âme et vos brûlants théâtres; Mais l'incendie altier et mortel s'est éteint; Nous sommes à présent, mon coeur et le destin, Comme deux ennemis qui, s'estimant enfin, Cessent de se combattre...

BENISSEZ CETTE NUIT...

Bénissez cette nuit alanguie et biblique, Prêtresse du coteau, palme mélancolique! Car voici le berger dont mon rêve est hanté...

—Cher pâtre, accepte enfin la douce volupté. Quelle frayeur déjà te pâlit et t'opprime? Mon amour, montre-toi doux envers la caresse. Si tu veux, sois absent, étranger, endormi; Ferme tes calmes yeux, davantage, à demi; Ferme tes yeux, afin que cette neuve aurore, Que les tendres baisers dans l'esprit font éclore, Se lève lentement sous tes cils abaissés, Sans que ton innocent orgueil en soit blessé! Qu'aimais-tu dans ta vie adolescente et fraîche? La course

dans les prés, le mol parfum des pêches, Le transparent
sommeil à l'ombre du bouleau, Le rire des flots bleus dans
les vives calanques? Mais l'amour est un fruit plus vivant et
plus beau, Tout composé de pulpe et d'âme, où rien ne
manque...

Quitte cet air craintif, ce regard dédaigneux, C'est
l'immortel plaisir qui rira dans tes yeux, Ainsi que l'aloès
brise sa sombre écorce, Quand tu seras pareil, perdant ta
faible force, A ces jeunes guerriers, orgueilleux et mourants,
Qui gagnaient la bataille ardente en succombant... Hélas! ta
douce main dans mes mains se débat; Ecoute, rien ne peut
s'expliquer ici-bas. Pourquoi ce ciel d'été, ces calmes
rêveries Du peuplier, debout sur la fraîche prairie, Qui
semble étudier, mage silencieux, Les nuages qui sont le
mouvement des cieux? Pourquoi cet abondant murmure des
fontaines, Ces bureaux engourdis par leur suave haleine,
Ces carillons légers, s'envolant des couvents, Comme un
pommier mystique effeuillé par le vent?...

Ah! ces nobles langueurs que jamais rien n'exprime, Ces
silences, comblés de promesses sublimes, Le soir, cette
fumée aux toits bleus des hameaux, Ces rêves des bergers,
jouant du chalumeau Tandis que les brebis, dans la vallée
herbeuse, Ont le robuste éclat d'une plante laineuse, Ces
bonheurs du matin juvénile, où le corps Rejoint l'éternité en
dépassant la mort, Ces besoins éperdus de pitié ou de rage,
Ces soleils, embrasant de muets paysages, Tu les
posséderas comme un raisin qu'on mord, Dans le bonheur
gisant qui ressemble à la mort! Ainsi sois bienveillant, doux
envers la caresse; Console, et, si tu peux, abolis ma
tendresse. Je meurs d'une suave et vaste vision: J'aime en
toi l'infini avec précision; Pour cacher mon ardeur aux
regards des étoiles, Cher pâtre, étends sur moi tes deux
mains comme un voile. Vois, je serai, mes bras pressés à tes
côtés, Comme un fleuve immortel enserrant la cité. Mais ton

front est sévère et ta voix est confuse; Va-t'en, déjà le jour élance ses clartés. J'entends dans les taillis tourner le vol des buses; Les marchands, au lointain, jettent leurs cris flûtés. Voici l'âne, porteur de fruits; craignons la ruse Du maître qui le suit. Va-t'en de ce côté...

Ah! faut-il que mon coeur en vain s'élance et s'use, Et que ce bonheur soit en toi, qui le refuses!

Je t'aime et je voulais en t'aimant m'appauvrir. Ah! comme le désir souhaite de mourir!...

TOUT SEMBLE LIBERE...

Je regarde la nuit. Tout semble libéré, L'esclavage du jour a détendu ses chaines. Au bas d'un noir coteau, par la lune nacrée, Un train lance des jets de sanglots effarés; Les parfums, emmêlés l'un à l'autre, s'entraînent. Malgré l'infinité des temps incorporés, Chaque nuit est intacte, hospitalière et neuve. J'entends le sifflement d'un bateau sur le fleuve. L'horloge d'un couvent, dans l'espace attentif, Fait tinter douze coups insistants et plaintifs; Les parfums, dilatés, sur les brises tressaillent; D'un exaltant départ l'air est soudain empli. De secrètes rumeurs circulent et m'assaillent...

—Hélas! tendres appels, où voulez-vous que j'aie? Où mène le désir? Quel rêve s'accomplit? Cessez de me héler, voix des divins minuits! Je reste; j'ai tout vu défaillir: je n'espère Que la paix de ne plus rien vouloir sur la terre. Je suis un compagnon harassé par le sort, Et qui descend, courbé, la pente de la mort...

LES SOLDATS SUR LA ROUTE...

Les soldats sur la route avaient passé: les cuivres
Résonnaient, semblait-il, contre l'or du soleil. C'était l'heure
où le jour est à l'adieu pareil, Et quitte un monde en pleurs
qui ne peut pas le suivre.

Nous écoutions le chant emporté des clairons, Cet appel à la
mort exaltait mieux que vivre; Et nous étions tous deux
demi-las, demi-ivres Du bruit d'ailes que fait la guerre sur
les fronts!

Que voulais-tu? Quel mont, quel sommet, quelle tombe
T'attirait? Quel souhait de mourir avais-tu? Je vis bien ton
effort douloureux et têtu Pour fuir l'amour humain où toute
âme retombe.

Et je sentis alors les forces de mon coeur Te rejoindre en un
lieu plus grave que la joie, Plein de vent, de fumée et
d'éclairs, où s'éploie L'archange des combats, sans fatigue
et sans peur.

Mon amour transformé délaissait ton visage Par qui tout est
pour moi raison, paix, vérité; Et comme un fin rayon mêlé à
ma clarté Je t'emportais dans un mystique paysage...

—Mais la tiédeur du soir, les doux champs inclinés, La
splendide et rêveuse impuissance des âmes Dans mon
coeur exalté faisaient plier les flammes, Comme un feu
champêtre est par le vent réfréné.

Un pâle étang dormait au cercle étroit des saules, Les
collines versaient le blé mûr comme un lait: Tes yeux où le
désir naissait et se voilait Avaient l'azur aigu et condensé
des pôles.

Nous écoutions bruire, au bord des bois sans fond, Les cris
épars, confus des geais, des pies-grièches, Le murmure
inquiet et suspendu que font Les pas ronds des chevreuils
froissant des feuilles sèches.

La tristesse d'aimer sous les cieux s'étalait, Non faible, mais
robuste, apaisée, acceptante; Et je posais sur toi, chère âme
humble et tentante, Mes yeux où le pouvoir humain
s'accumulait.

Et lentement je vis dans tes yeux apparaître Le poison de
mon rêve, en ton âme injecté. Les clairs s'éloignaient
dans la brume champêtre, De tout l'or du soir, seul mon
cœur t'était resté. Je consolais en toi ton destin, irrité De
n'être pas la cible où tout frappe et pénètre Pour quelque
vague, immense, âpre immortalité...

—Mais que peut-on, hélas! un être pour l'autre être, En
dehors de la volupté?

LA TEMPÊTE

«La passion n'est que le pressentiment de la volupté.»
LUCRÈCE.

A qui m'adresserai-je en ces jours misérables Où, le cœur
submergé par un puissant dégoût, J'entends autour de moi
l'hallucinant remous D'une énergique voix qu'on sent
infatigable?

Elle dit, cette voix: «Je suis la volupté; Comme fit le passé,
l'avenir me consulte; Aux heures de repos pensif ou de
tumulte C'est par moi que le cœur croit à l'éternité!

«Un homme est orgueilleux quand il a du courage, Mais on ne peut pas être héroïque avec moi. Les vaisseaux, les chemins, les rêves, les voyages Amènent l'univers suppliant sous ma loi.

«Je règne sur l'active et chancelante vie Comme un tigre onduleux, aux prunelles ravies; L'Orient dilaté, engourdi, haletant, Tressaille dans mes bras, cadavre palpitant!

«Parfois, sous le climat brumeux des cathédrales, Je semble m'assoupir pendant vos longs hivers, Mais je jaillis soudain, éparse et triomphale, Du cri d'un maigre oiseau sur un églantier vert!

«En vain les repentants, les rêveurs, les ascètes S'enferment au désert comme des emmurés, Je m'attache à leur plaie ardente et satisfaite, Car je suis la douleur, plaisir transfiguré!

«Lorsque devant l'autel flamboyant, les mystiques Essayent d'écarter mon fantôme jaloux, Je fais pleuvoir sur eux l'orage des musiques Qui trompe leur prudence, et dit: «Je vous absous.»

«Je mens quand je me tais, je mens quand je protège, Partout où sont des corps, partout où sont des cœurs J'élance hardiment mon fourmillant cortège, Et le monde est empli de ma suave odeur.

«Quand les adolescents ou les amants austères Espèrent me bannir de leurs sublimes vœux, J'attaque lentement leur citadelle altière, Et comme un chaud venin je me répands en eux;

«Ceux qui me sont voués ont de vagues prunelles Où le danger projette un invincible attrait. Comme un ciel

enfiévré, sillonné par des ailes, Ces vacillants regards ont de mouvants secrets...»

Alors, moi qui sais bien que cette voix funeste Proclame la puissante et triste vérité, Je demande, mon Dieu, quel combat et quel geste Eloignent des humains l'âpre fatalité.

—Seigneur, si la pitié, la charité, l'extase, Si le stoïque effort, si l'entrain à mourir, Si la Nature, enfin, n'est jamais que ce vase D'où toujours le désir ténébreux peut jaillir,

Si c'est toujours l'amour anxieux qui s'exhale Des actives cités, des mers et de l'azur, Si les astres ne sont, délirantes vestales, Que des lampes d'amour au bord d'un temple impur,

Si vous n'avez toujours, invincible Nature, Que le cruel souhait de vous perpétuer, Si vous n'aimez en nous que la race future Qui fait naître sans fin les vivants des tués,

Si la guerre, la paix, le grand élan des foules, La ronde agreste avec les chansons du hautbois, Les arbres et leurs nids, l'océan et ses houles, Et la tranquille odeur de l'hiver dans les bois,

Ne sont toujours que vous, ténébreuse tempête, Solitaire torture ou frisson propagé, Obstacle que rencontre une âme qui halette Vers l'amour absolu, innocent et léger,

Si l'héroïsme même, et son ardeur secrète, Ne sont pour les humains pudiques et hardis Que l'espoir d'être exclus de votre impure fête, Et l'honneur d'échapper à votre joug maudit,

Laissez-moi m'en aller vers les froides ténèbres Où l'accueillante mort nous laisse reposer, Et qu'enfin je me

mêle à ces restes funèbres Qu'une sublime horreur préserve
du baiser!

LA NUE EST RADIEUSE...

La nue est radieuse, et sa splendeur inerte Etale un mol
azur plein de fraîche langueur. On voit glisser sur l'eau une
péniche verte Où traîne un filet de pêcheur.

La lumière d'argent assaille le feuillage Avec une fureur de
foudre et de frelons; Et puis midi s'enfuit, et le doux
paysage Médite dans la paix d'un soir limpide et long.

De blancs oiseaux, posés comme une ronde écume,
Dévalent mollement sur le lac aplani. Septembre est un
volcan qui flamboie et qui fume Dans un ondolement infini!

Les abeilles, tournant parmi d'épais aromes, Font un remous
de chants et de suavité. On voit, sur les chemins, s'éloigner
le fantôme De l'été lourd de volupté...

Et pourtant, ô mon coeur, cette paix onctueuse Qui
t'environne et veut tendrement t'envahir, S'étend comme
un désert aux vagues sablonneuses, Autour de ton triste
désir!

Tu te sens étranger parmi cette indolence, Tu ne reconnais
rien dans ce calme sommeil; Et ton sort fait un poids obscur
dans la balance Où monte un placide soleil...

Les feuillages, les flots, la rive romanesque, La barque qui
descend comme un bouquet sur l'eau, Les montagnes, au
loin peintes comme des fresques, La fumée aux toits des
hameaux,

Ne te captivent plus, car la vie irritée A, depuis ton enfance,
arraché tes abris, Et ton passé tragique est une eau
démontée Où des navires ont péri.

—Hélas, ô triste coeur, ô marin des rafales, Vous si brave
parmi la nuit et l'océan, Comment goûteriez-vous la douceur
qui s'exhale De ce soir sans douleur, qui ressemble au
néant?

LA PASSION

Lorsque, semblable au vent qui flagelle les monts, Notre esprit plein d'ardeur indomptable et sublime, Bondit soudain plus haut que d'invisibles cimes, Et descend jusqu'aux pieds de ceux que nous aimons;

Quand un front nous paraît si chaud dans les ténèbres, Qu'enivrés des rayons qui nous viennent de lui, Nous pourrions à jamais, loin du jour qui reluit, Vivre contents parmi des tentures funèbres,

Nous ne pouvons pas croire à ces calmes moments, A ces froids lendemains, monotones, paisibles, Qui reviennent toujours, d'une marche insensible, Recouvrir la douleur et les emportements.

Non, nous ne voulons pas, ayant été la flamme Dont le sommet s'arrache et vole vers le ciel, Cesser d'être le lieu du sacre essentiel Qui, d'un corps foudroyé, fait une plus grande âme.

Nous voulons demeurer ce Dieu crucifié, A qui, sous un ciel bas, les avenirs répondent, Et qui, les pieds saignants et pendants sur les mondes, A quelque immense espoir s'est pourtant confié!

Non, nous ne voulons pas renoncer à ces heures Où, chargés de transmettre et goûter l'infini, Nous sommes l'inconnu, transfiguré, béni, Par qui la race éparse et future demeure...

—Que tout vous soit soumis, divine passion, Prenez les dieux, les morts, les vertus, les victoires, Les instants

radieux ou blessés de l'histoire, Pour bâtir jusqu'aux cieux
vos réclamations!

Passion qu'un orchestre invisible accompagne, Où, fondu
comme l'or bouillant dans les enfers, Le coeur liquide et
chaud dans un autre se perd, Comme l'eau du printemps
s'arrache des montagnes.

Candide passion, dont l'unique remords Est de ne pas tuer
ceux que tu favorises, Quand l'immobile ardeur et les yeux
qui se brisent Ont fait se ressembler le désir et la mort...

Mais l'antique Nature, indolente et lassée, Rêveuse sans
vigueur dont nous sommes issus, A chaque instant défait
l'étincelant tissu Que nos mains suspendaient à sa gorge
glacée.

Et l'on vit résistant, révolté, gravissant L'échelle imaginaire
où frémissent les anges, Et toujours la Nature, indécise,
mélange Sa brume hostile et froide à la splendeur du sang.

Et l'on s'efforce en vain, jusqu'à ce que, malade, Redoutant
sa rançon, craintif, irrésolu, Le pauvre espoir humain, enfin,
ne puisse plus Tenter fidèlement l'intrépide escalade!

Et c'est sans doute ainsi qu'un jour plus morne encor, A
l'heure où dans la nuit l'aube terne se lève, Sans désir, sans
amour, sans révolte et sans rêve, Les corps désabusés
consentent à la mort...

JE NE PUIS PAS COMPRENDRE...

Je ne puis pas comprendre encor que tu sois né, Tous les
jours je contemple, avec les sens de l'âme, Dans l'infini des

mois, cet instant fortuné Où ta vie à la vie a rattaché sa flamme!

Mon coeur est plus brûlant que l'air sous l'Equateur; Je quitte un froid désert où j'errai dans les sables; Je ne sais pas comment ce passé lamentable Est devenu lumière, est devenu chaleur!

L'huile d'or du soleil sur les mers levantines, Les astres fourmillant dans les grottes des cieux, La fougue des vaisseaux sur les vagues marines Sont réfléchis pour moi dans chacun de tes yeux.

Je respire, mon front contre tes genoux frêles, A l'ombre de ta bouche aux rivages vermeils; Et mon coeur se dissout vers tes chaudes prunelles, Comme un pâtre étendu, humé par le soleil!

L'amour que le matin a pour toutes les choses Lorsqu'il comble d'azur le torrent, les glaïeuls, Le chanvre, les osiers, les goyaves, les roses, Mon coeur plus chaud que lui le répand sur toi seul!

Quand je te vois, quand tu me parles ou me touches, Je suis comme un mourant de soif dans le désert, Qui verrait l'eau du puits monter jusqu'à sa bouche, Et le fruit du manguier s'incliner sur les airs.

Je suis ton centre exact, immuable et mobile, Tes deux pieds, nuit et jour, sont posés sur mon coeur, Comme le clair soleil pend au-dessus des villes Et décoche aux toits bleus ses flèches de chaleur.

Toute bonté du monde est en toi déposée; Je n' imagine rien que ne puisse guérir Le rire de ta bouche et sa tiède rosée, O visage par qui je peux vivre et mourir!

TENDRESSE

J'écoute près de toi la musique, et je vois Ta bouche et ton regard respirer à la fois; Nous sentons notre vie abonder côte à côte: Ce que la destinée apporte ou ce qu'elle ôte Ne peut plus nous toucher; nous sommes accomplis Comme deux morts anciens dans l'ombre ensevelis, Et qui, rigides, font un infini voyage... Il me suffit de voir scintiller ton visage Pour déguster la paix du milieu de l'été. —Désir immaculé, passion innocente: T'absorber par le coeur, sans que le corps ressente Aucune humaine volupté!

LE MONDE INTERIEUR

«Car l'exceptionnel, voilà ta tâche...» NIETZSCHE.

Il est des jours encor, où, malgré la sagesse, Malgré le vœu prudent de rétrécir mon cœur, Je m'élance, l'esprit gonflé de hardiesse, Dans l'attirant espace inondé de bonheur!

Je regarde au lointain les arbres, les verdure Retenir le soleil ou le laisser couler, Et former ces aspects de calme ou d'aventures Qui bercent le désir sur un branchage ailé!

Mais quand je tente encor ces célestes conquêtes, Cette ivre invasion dans le divin azur, J'entends de toutes parts la nature inquiète, Me dire: «Tu n'as plus ton vol puissant et sûr.

«Tu es sans foi; va-t'en vers les corps, vers les âmes, Rien de nous ne peut plus se mêler à ton cœur. Tu n'es plus cette enfant, libre comme la flamme, Qui montait comme un jet de bourgeons et d'odeurs!

«Nous fûmes ta maison, ta paix et ton refuge, Tu n'avais pas, alors, connu le mal humain, Mais tes pleurs effrénés, plus forts que le déluge, Ont détruit nos moissons et troublé nos chemins.

«Nous ne serions pour toi qu'un décor taciturne Qui te fut sans secours dans d'insignes douleurs; Fuis l'aube vaporeuse et l'étoile nocturne, Ton désir s'est voué au monde intérieur!

«L'aurore, les matins, les brises, les feuillages, Les cieux, frais et bombés comme un cloître vivant, Les cieux qui,

même alors que l'été les ravage, Contiennent la splendeur immobile des vents,

«Tu les verras au bord des visages qui rêvent, Où la pâleur ressemble à des soleils couchants, Au fond des yeux, tremblants comme un lac où se lève L'orchestre des flots bleus, des rames et des chants!

«Tu les recueilleras au creux des mains ouvertes Où coule en fusion l'or de la volupté, Il n'est pas d'autre azur, ni d'autres forêts vertes Que ces embrasements plus fauves que l'été!

«L'amour qui me ressemble et qui n'a pas de rives Te rendra ces transports, ces transes, ces clartés, Ces changeantes saisons, riantes ou plaintives, Qui t'avaient attachée à notre immensité.»

—Et je me sens alors hors du monde, infidèle, Etrangère aux splendeurs des prés délicieux, Où le feuillage uni et nuancé rappelle La multiplicité du regard dans les yeux.

Et je reviens à vous, ardente et monastique, O Méditation, Archange audacieux, Ville haute et sans borne, éparse et sans portique, Où mon coeur violent a le pouvoir de Dieu!...

JE NE ME REJOUIS DE RIEN...

Je ne me réjouis de rien, j'ai trop longtemps Attendu le bonheur qu'enfin ton coeur me donne; Je ne sais, quand la joie enfin sur moi s'étend, Si je te remercie ou si je te pardonne...

J'ai gardé la fatigue et la stoïque peur Du messenger antique, entreprenant sa course Sans savoir s'il mourra de soif ou de

chaleur Avant de rencontrer le platane ou la source.

—Et maintenant ton coeur s'est entr'ouvert au mien, Tu m'aimes! Mais il n'est plus temps qu'on me délivre. Je porte un vague amour, plus grave et plus ancien, Qui t'avait précédé, et ne peut pas te suivre...

DESTIN IMPREVISIBLE

Destin imprévisible, obscur dispensateur, Qui répandez
l'amour et les maux dans l'espace, J'étais comme un
chevreuil épuisé par la chasse, Et pourtant je voulais goûter
à ce bonheur!

Sachant ce qu'il en coûte et ce qu'il faut qu'on souffre
Quand la pauvre âme à peine effleure le plaisir, Je rôdais
cependant sur le bord de ce gouffre, L'esprit bouleversé par
l'immortel désir.

Plus chaud qu'une forêt où l'incendie avance, L'Eros
impitoyable appuyait sur mes yeux Ses regards débordants,
fermes, audacieux, Qui semblent révéler le monde et la
science.

Mais, ô Destin profond, maître des fronts brûlants, Vous
n'avez pas permis l'ineffable aventure, Peut-être vouliez-
vous m'épargner la torture Dont tout humaine joie est le
commencement.

Je vous entends, Destin, j'irai, paisible et lasse, Sans le fol
tremblement qui soulevait mon coeur. Et c'est un
témoignage infini de vos grâces Que déjà vous m'avez
refusé le bonheur...

COMME LE TEMPS EST COURT...

Comme le temps est court qu'on passe sur la terre Si peu de
matins vifs, Si peu de rêverie heureuse et solitaire Dans des
jardins naïfs;

Si peu de la jeunesse, et si peu de surprise, De beaux jeux
excitants, Comme le premier soir où l'on a vu Venise, Où
l'on entend Tristan!

Hélas! ne pouvoir dire au temps fougueux d'attendre, «Ne
me détruisez pas! Les autres qui viendront ne seront pas
plus tendres, N'ont pas de plus doux bras.

«Elles ne diront rien que ma voix, avant elles, N'ait
chaudement tracé; Qu'importent leurs chansons de douces
tourterelles, Leur coeur est dépassé!»

Ah! qu'encor, que toujours je m'unisse à mon rêve Ailé,
 Brusque et brûlant, Comme l'ivre Léda s'abat et se soulève
Près de son cygne blanc!

—Mais vous serez dissous, coeur éclatant et sombre, Vous
serez l'herbe et l'eau, Et vos humains chéris n'entendront
plus dans l'ombre Votre éternel sanglot...

VOUS EMPLISSEZ MA VIE

Nous ne serons jamais une seule momie Sous l'antique désert et les palmiers heureux... MALLARME.

Vous emplissez ma vie et vous êtes ailleurs, Votre esprit loin du mien voit se lever l'aurore; Vous êtes tout mêlé au monde extérieur, Quand je ne l'entends plus, votre voix parle encore.

Mon coeur à votre coeur toujours communicant, Se représente avec un dévorant délice Le pain qui vous nourrit, l'eau vous désaltérant, L'air que vous respirez, et qui seul m'est propice.

Mon coeur toujours tendu et prolongé vers vous Ressemble par l'effort à ces rades marines Qui jettent sur les flots un bras triste et jaloux Vers les dansants vaisseaux qu'entraînent les ondines.

—Tu vis, et c'est cela ton radieux péché! Je le sens bien, ta vie est la cible éclatante Que vise mon angoisse avide et haletante; Je rêve d'un désert où ton doux front, penché, Souffrirait avec moi la soif et la famine... —O mon cher diamant, je suis la sombre mine Qui souhaite garder ton noble éclat caché!

Est-ce donc pour mourir que je t'ai recherché?

AINSI LES JOURS ONT FUI...

Ainsi les jours ont fui sans que mes yeux les comptent; Je n'ai pas vu passer les mois et les saisons; Je cherchais

seulement si l'année assez prompte Apporterait un peu de calme à ma raison.

J'ai, sous le ciel sans joie, attendu sans faiblesse Qu'un océan d'amour se desséchât sur moi; Je ne pouvais prévoir à quelle heure s'abaisse Le soleil effrayant des douloureux émois.

Enfant, j'avais lutté contre les destinées Avec l'élan du flux et du reflux des mers; Mais une âme trop lasse est surtout étonnée: Je ne m'évadais pas de cet anneau de fer.

—J'ai su que rien ici n'est donné à nous-même, Qu'on est un mendiant du jour où l'on est né, Que la soif se guérit sur les lèvres qu'on aime, Que notre coeur ne bat qu'en un corps éloigné.

J'ai construit jusqu'aux cieux la tour de ma détresse, N'interrompant jamais cet épuisant labeur; Il reluit de désirs, il brûle de caresses, Et les vitraux sont faits du cristal de mes pleurs;

Et maintenant, debout sous l'azur qui m'écoute, Je vois, dans un triomphe à l'aurore pareil, Ma féconde douleur se dresser sur ma route Comme un haut monument baigné par le soleil.

Et je suis aujourd'hui, au centre de ma tâche, Une contrée où luit un éternel été; Et pour ceux qui sont las, désespérés ou lâches, Une eau pleine d'amour, de force et de gaîté;

Seul le dôme des nuits, funèbre comme un temple, Que j'ai pris à témoin dans des deuils enflammés, N'ignore pas mon coeur héroïque, et contemple La morte que je suis, qui vous a tant aimé...

SOIR SUR LA TERRASSE

Nous sommes seuls; puisque tu m'aimes, J'aurai peur si je vois tes yeux; Evitons la douceur suprême: Ne restons pas silencieux.

La terrasse est comme un navire; Qu'il fait chaud sur la mer, ce soir! On meurt de soif, et l'on respire L'ombre noire du jardin noir.

Les aloès fleuris s'élancent. Ecarte de moi, si tu peux, Tous ces parfums, tous ces silences, Qui s'accumulent peu à peu;

On entend rire sur la place. Je sens, à tes yeux, que tu crois Que ce sont des corps qui s'enlacent: Ce soir, tout est désir pour toi.

L'âcre odeur des filets de pêche Pénètre l'humble nuit qui dort. Sur ma main pose ta main fraîche Pour que je puisse vivre encor...

O MON AMI, SOIS MON TOMBEAU

O mon ami, sois mon tombeau, La jeune terre étincelante Et les jours d'été sont trop beaux Pour une âme à jamais dolente!

Je crains les regrets et l'espoir; Laisse-moi rentrer dans ton ombre, Comme les collines du soir Rejoignent la nuit ferme et sombre.

Avec un cœur si lourd, si lent, Que veux-tu qu'aujourd'hui je fasse Du parfum des marronniers blancs, Et des promesses

de l'espace?

Je sais ce qu'un soir lisse et pur A bu de plaisirs et de
peines! Les corbeaux flottent sur l'azur Comme un mol
feuillage d'ébène.

Partout quel opulent loisir, Quelle orgueilleuse confiance Qui
joint les appels du désir Aux sécurités du silence!

Les oiseaux, dans le doux embrun De l'éther rose et des
ramées, Sont légers comme des parfums Et glissent comme
des fumées;

On entend leurs limpides voix Incruster de cris et de rires Le
ciel qui passe sur les bois Comme un lent et pompeux
navire.

—Mais je sais bien que vous mourrez, Et que moi, si riche
d'envie, Je dormirai, le coeur serré, Loin de la dure et sainte
vie;

Toutes les musiques des airs, Tous ces effluves qui
s'enlacent Fuiront le souterrain désert Où le temps ne luit ni
ne passe;

Et nous serons ce bois des morts, Ces branches sèches et
cassées Pour qui les jours n'ont plus de sort, Pour qui toute
chose est cessée!

Et pourtant mon coeur éternel, Et sa tendresse inépuisable,
Plus que l'Océan n'a de sel, Plus que l'Égypte n'a de sable,

Contenait les mille rayons De toutes les aubes futures... —
Être un jour ce mince haillon Qui gît sous toute la Nature!

UN ABONDANT AMOUR...

Un abondant amour est pareil au silence, Rien de lui ne s'échappe et ne s'ajoute à lui. Il agit dans sa calme et splendide substance, Plus vaste que l'espace et plus haut que la nuit.

Les siècles révolus et les saisons futures L'élisent comme un lieu d'attente et de repos. Il a tout absorbé de l'immense nature, Au point d'être l'éther, les cimes et les eaux.

J'examine ce soir ma vie âpre et compacte; J'ai fait ce que j'ai pu, d'un haut et triste coeur, Sachant que mes pensers et beaucoup de mes actes Ont sombré à jamais, sans bruit et sans lueur.

Je n'ai pas pu sauver le meilleur de moi-même, Ces larmes, ces efforts, ces courages, ces freins, Dont j'ai su tour à tour rompre mon coeur extrême, Ou le fermer avec des lanières d'airain.

Ample comme les flots, et comme eux volontaire, J'ai fait plus que lutter, j'ai contredit le sort, Et détournant mes yeux de la vie étrangère, Délaissant les vivants, j'ai voulu plaire aux morts.

Je m'arrête à présent, et me laisse conduire Par les jours entraînants qui mènent au tombeau; Que m'importe le temps qui me reste à voir luire Un monde qui me fut trop cruel et trop beau.

Je m'arrête, et me livre à ta bonté nouvelle, Cher être, où je m'achève enfin. Je t'ai choisi Pour le point de départ de ma vie éternelle; Déjà mon coeur en toi jette un cri adouci. Je me lie à ton âme où se meuvent des ailes, Et mon esprit, qui fut l'immense fantaisie, Veut languir, les yeux clos, dans ta haute nacelle, Délivré de l'espace et de la poésie...

LA MUSIQUE ET LA NUIT

La Musique et la Nuit sont deux sombres déesses Dont la ruse surprend les secrets des humains, Confidentes, ou bien sorcières ou traîtresses, Elles puisent le sang des coeurs entre leurs mains.

Je regarde ce soir les cieux hauts et paisibles Où deux étoiles ont un frénétique éclat, L'une semble plus fière et l'autre plus sensible, Tristes lèvres d'argent qu'un Dieu jaloux scella!

Et tandis que les doux violons des terrasses Blottissent dans la nuit leur sanglot musical, Je sens se préparer dans le profond espace Un véhément complot pour le bien et le mal:

Complot pour que tout coeur rejette son cilice, Pour qu'il ose affronter le dangereux bonheur, Car le torrent des sons et la nuit protectrice Incitent à la vie avec une âpre ardeur:

Hélas! tout est amour ou cendres; la nature Par l'éternel retour et le long devenir Ne peut qu'éterniser la puissante torture Qui meut dans l'infini la mort et le désir.

Chaque humain, à son tour, servira de pâture...

Et l'âme, fourvoyée entre les grands instincts, Répand sur leur fureur son anxiété rêveuse, Et, toujours innocente épouse du Destin, Accompagne en pleurant la bataille amoureuse.

—Hélas! âme héroïque, oubliez-vous encor Que les parfums, les ciels, le verbe, les musiques Sont ligüés contre vous, et que les faibles corps Sont la barque où périt votre grandeur tragique?

—Montez, âme orgueilleuse, élevez-vous toujours, Allez,
allez rêver sur les hauts promontoires OÙ, triste comme
vous, la muse de l'Histoire Contemple,—par delà les siècles
et les jours,

A travers les combats, les flots, les incendies, Au-dessus des
palais, des dômes et des tours OÙ la Religion médite et
psalmodie,— La victoire sans fin du redoutable amour!...

LA CONSTANCE

Ce qu'il a commencé, le coeur doit le poursuivre, Toute tendresse a droit à son éternité, La nature est constante, et son désir de vivre Endurant tous les maux, luit d'été en été.

L'Automne au pourpre éclat, si puissante et si digne, Qui maintient la nature au moment qu'elle meurt, Par son pressant effort défend qu'on se résigne A goûter sans sursauts la paix lasse du coeur.

Nul n'aura plus que moi prolongé la douleur...

II

LES CLIMATS

Tu viens de trop gonfler mon coeur pour l'espace qui le contient... SHAKESPEARE.

SYRACUSE

Excite maintenant tes compagnons du choeur à célébrer
l'illustre Syracuse!... PINDARE.

Je me souviens d'un chant du coq, à Syracuse! Le matin
s'éveillait, tempétueux et chaud; La mer, que parcourait un
vent large et dispos, Dansait, ivre de force et de lumière
infuse!

Sur le port, assailli par les flots aveuglants, Des matelots
clouaient des tonneaux et des caisses, Et le bruit des
marteaux montait dans la fournaise Du jour, de tous ces
jours glorieux, vains et lents;

J'étais triste. La ville illustre et misérable Semblait un
Prométhée sur le roc attaché; Dans le grésillement
marmoréen du sable Piétinaient les troupeaux qui sortaient
des étables; Et, comme un crissement de métal ébréché,
Des cigales mordaient un blé blanc et séché.

Les persiennes semblaient à jamais retombées Sur le large
vitrail des palais somnolents; Les balcons espagnols
accrochaient aux murs blancs Broyés par le soleil, leurs
ferrures bombées: Noirs cadenas scellés au granit
pantelant...

Dans le musée, mordu ainsi qu'un coquillage Par la ruse
marine et la clarté de l'air, Des bustes sommeillaient,—
dolents, calmes visages, Qui s'imprègnent encor, par
l'éclatant vitrage, De la vigueur saline et du limpide éther.

Une craie enflammée enveloppait les arbres; Les torrents
secs n'étaient que des ravins épars, De vifs géraniums,
déchirant le regard, Roulaient leurs pourpres flots dans ces

blancheurs de marbre —Je sentais s'insérer et brûler dans mes yeux Cet éclat forcené, inhumain et pierreux.

Une suture en feu joignait l'onde au rivage. J'étais triste, le jour passait. La jaune fleur Des grenadiers flambait, lampe dans le feuillage. Une source, fuyant l'étreignante chaleur, Désertait en chantant l'aride paysage.

Parfois sur les gazons brûlés, le pourpre épi Des trèfles incarnats, le lin, les scabieuses, Jonchaient par écheveaux la plaine soleilleuse, Et l'herbage luisait comme un vivant tapis Que n'ont pas achevé les frivoles tisseuses.

Le théâtre des Grecs, cirque torride et blond, Gisait. Sous un mûrier, une auberge voisine Vendait de l'eau: je vis, dans l'étroite cuisine, Les olives s'ouvrir sous les coups du pilon Tandis qu'on recueillait l'huile odorante et fine.

Et puis vint le doux soir. Les feuilles des figuiers Caressaient, doigts légers, les murailles bleuâtres. D'humbles, graves passants s'interpellaient; les pieds Des chevreaux au poil blanc, serrés autour du pâtre, Faisaient monter du sol une poudre d'albâtre.

Un calme inattendu, comme un plus pur climat, Ne laissait percevoir que le chant des colombes. Au port, de verts fanaux s'allumaient sur les mâts. Et l'instant semblait fier, comme après les combats Un nom chargé d'honneur sur une jeune tombe.

C'était l'heure où tout luit et murmure plus bas...

La fontaine Aréthuse, enclose d'un grillage, Et portant sans orgueil un renom fabuleux, Faisait un bruit léger de pleurs et de feuillage Dans les frais papyrus, élancés et moelleux...

Enfin ce fut la nuit, nuit qui toujours étonne Par l'insistante
angoisse et la muette ardeur. La lune plongeait, telle une
blanche colonne, Dans la rade aux flots noirs, sa brillante
liqueur.

Un solitaire ennui aux astres se raconte; Je contemplais le
globe au front mystérieux, Et qui, ruine auguste et calme
dans les cieux, Semble un fragment divin, retiré, radieux, De
vos temples, Géla, Ségeste, Sélinonte!

—O nuit de Syracuse: Urne aux flancs arrondis! Logique de
Platon! Ame de Pythagore! Ancien Testament des Hellènes;
amphore Qui verses dans les coeurs un vin sombre et hardi,
Je sais bien les secrets que ton ombre m'a dits.

Je sais que tout l'espace est empli du courage Qu'exhalèrent
les Grecs aux genoux bondissants; Les chauds rayons des
nuits, la vapeur des nuages Sont faits avec leur voix, leurs
regards et leur sang.

Je sais que des soldats, du haut des promontoires, Chantant
des vers sacrés et saluant le sort, Se jetaient en riant aux
gouffres de la mort Pour retomber vivants dans la sublime
Histoire!

Ainsi ma nuit passait. L'ache, l'anet crépu Répandaient leurs
senteurs. Je regardais la rade; La paix régnait partout où
courut Alcibiade, Mais,—noble obsession des âges révolus,—
L'éther semblait empli de ce qui n'était plus...

J'entendis sonner l'heure au noir couvent des Carmes.
L'espace regorgeait d'un parfum d'orangers, J'écoutais dans
les airs un vague appel aux armes... —Et le pouvoir des
nuits se mit à propager L'amoureuse espérance et ses
divins dangers:

O désir du désir, du hasard et des larmes!

LES SOIRS DU MONDE

O soirs que tant d'amour oppresse, Nul oeil n'a jamais regardé Avec plus de tendre tristesse Vos beaux ciels pâles et fardés! J'ai délaissé dès mon enfance Tous les jeux et tous les regards, Pour voguer sans peur, sans défense, Sur vos étangs qui veillent tard. Par vos langueurs à la dérive, Par votre tiède oisiveté, Vous attirez l'âme plaintive Dans les abîmes de l'été...

—O soir naïf de la Zélande, Qui, timide, ingénu, riant, Semblez raconter la légende Des pourpres étés d'Orient!

Soir romain, aride malaise, Et ce cri d'un oiseau perdu Au-dessus du palais Farnèse, Dans le ciel si sec, si tendu!

Soir bleu de Palerme embaumée, Où les parfums épais, fumants, S'ajoutent à la nuit pâmée Comme un plus fougueux élément!

Sur la vague tyrrhénienne Dans une vapeur indigo, Un voilier fend l'onde païenne Et dit: «Je suis la nef Argo!»

Par des ruisseaux couleur de jade, Dans des senteurs de mimosa, La fontaine arabe s'évade, Au palais roux de la Ziza.

Dans le chaud bassin du Musée, Les verts papyrus, s'effilant, Suspendent leur fraîche fusée A l'azur sourd et pantelant:

O douceur de rêver, d'attendre Dans ce cloître aux loisirs altiers Où la vie est inerte et tendre Comme un repos sous les dattiers!

—Catane où la lune d'albâtre Fait bondir la chèvre angora,
Compagne indocile du pâtre Sur la montagne des cédrats!

Derrière des rideaux de perles, Chez les beaux marchands
indolents, Des monceaux de fraises déferlent Au bord
luisant des vases blancs.

Quels soupirs, quand le soir dépose Dans l'ombre un surcroît
de chaleur! L'oeillet, comme une pomme rose, Laisse
pendre sa lourde fleur.

L'emportement de l'azur brise Le chaud vitrail des cabarets
Où le sorbet, comme une brise, Circule, aromatique et frais.

La foule adolescente rôde Dans ces nuits de soufre et de
feu; Les éventails, dans les mains chaudes, Battent comme
un coeur langoureux.

—Blanc sommeil que l'été surmonte: Des fleurs, la mer
calme, un berger; O silence de Sélinonte Dans l'espace
immense et léger!

Un soir, lorsque la lune argente Les temples dans les
amandiers, J'ai ramassé près d'Agrigente L'amphore noire
des potiers;

Et sur la route pastorale, Dans la cage où luisait l'air bleu,
Une enfant portait sa cigale, Arrachée au pin résineux...

—J'ai vu les nuits de Syracuse, Où, dans les rocs roses et
secs, On entend s'irriter la Muse Qui pleure sur dix mille
Grecs;

J'ai, parmi les gradins bleuâtres, Vu le soleil et ses lions
Mourir sur l'antique théâtre, Ainsi qu'un sublime histrion;

Et comme j'ai du sang d'Athènes, A l'heure où la clarté
s'enfuit, J'ai vu l'ombre de Démosthène Auprès de la mer au
doux bruit...

—Mais ces mystérieux visages, Ces parfums des jardins
divins, Ces miracles des paysages N'enivrent pas d'un plus
fort vin Que mes soirs de France, sans bornes, Où tout est si
doux, sans choisir; Où sur les toits pliants et mornes L'azur
semble fait de désir; Où, là-bas, autour des murailles, Près
des étangs tassés et ronds, S'éloigne, dans l'air qui
tressaille, L'appel embué des clairons...

DANS L'AZUR ANTIQUE

Espérances des humains, légères déesses... DIOTIME
D'ATHÈNES.

Sous un ciel haletant, qui grésille et qui dort, Où chaque
fragment d'air fascine comme un disque, Rome, lourde
d'été, avec ses obélisques Dressés dans les agrès luisants
du soleil d'or, Tremblait comme un vaisseau qui va quitter le
port Pour voguer, pavoisé de ses mâts à ses cryptes, Vers
l'amour fabuleux de la reine d'Egypte.

Les buis des vieux jardins, comme un terne miroir Tendaient
au pur éther leur cristal vert et noir. Un cyprès balançait
mollement sous la brise Sa cime délicate, entr'ouverte au
vent lent, Et un jet d'eau montait dans l'azur jubilant
Comme un cyprès neigeux qu'un vent léger divise...

J'errais dans les villas, où l'air est imprégné Du solennel
silence où rêve Polymnie: Je voyais refleurir les temps que
remanie La vie ingénieuse, incessante, infinie; Et, comme un

messenger antique et printanier, De frais ruisseaux couraient
sous les mandariniers.

Dans un jardin romain, un vieux masque de pierre M'attirait:
à travers ses lèvres, ses paupières On voyait fuir, jaillir
l'azur torrentiel; Et ce masque semblait, avec la voix du ciel,
Héler l'amour, l'espoir, les avenir farouches. Une même
clameur s'élançait de ma bouche, Et, pleine de détresse et
de félicité, Je m'en allais, les bras jetés vers la beauté!...

—J'ai vu les lieux sacrés et sanglants de l'Histoire, Les
Forums écroulés sous le poids clair des cieux, La nostalgique
paix des Arches des Victoires Où l'azur fait rouler son char
silencieux.

J'ai vu ces grands jardins où le palmier qui rêve, Elancé dans
l'éther et tordu de plaisir, Semble un ardent serpent qui
veut tendre vers Ève Le fruit délicieux du douloureux désir.

Les soirs de Sybaris et la mer africaine Prolongeaient devant
moi les baumes de mon coeur; L'Arabie en chantant me
jetait ses fontaines, Les âmes me suivaient à ma suave
odeur.

Comme l'âpre Sicile, épique et sulfureuse, Je contenais les
Grecs, les Latins et les Francs, Et ce triangle auguste, en ma
pensée heureuse, Brillait comme un fronton de marbre et de
safran!

Un jour l'été flambait, le temple de Ségeste Portait la gloire
d'être éternel sans effort, Et l'on voyait monter, comme un
arpège agreste, Le coteau jaune et vert dans sa cithare
d'or!

Le blanc soleil giclait au creux d'un torrent vide; Des
chevaux libres, fiers, près des hampes de fleurs

S'ébrouaient; les parfums épais, gluants, torrides Mettaient dans l'air comblé des obstacles d'odeurs.

Des lézards bleus couraient sur les piliers antiques Avec un soin si gai, si chaud, si diligent, Que l'imposant destin des pierres léthargiques Semblait ressuscité par des veines d'argent!

Des insectes brûlants voilaient mes deux mains nues: Je contemplais le sort, la paix, l'azur si long, Et parfois je croyais voir surgir dans la nue La lance de Minerve et le front d'Apollon.

Devant cette splendeur sereine, ample, équitable, Où rien n'est déchirant, impétueux ou vil, Je songeais lentement au bonheur misérable De retrouver tes yeux où finit mon exil...

*

Je jette sous tes pieds les noirs pipeaux d'Euterpe, Dont j'ai fait retentir l'azur universel Quand mes beaux cieux luisaient comme des coups de serpe, Quand mon blanc Orient brillait comme du sel!

Je quitte les regrets, la volonté, le doute, Et cette immensité que mon coeur emplissait, Je n'entends que les voix que ton oreille écoute, Je ne réciterai que les chants que tu sais!

Je puiserai l'été dans ta main faible et chaude, Mes yeux seront sur toi si vifs et si pressants Que tu croiras sentir, dans ton ombre où je rôde, Des frelons enivrés qui goûtent à ton sang!

Car, quels que soient l'instant, le jour, le paysage, Pourquoi,
doux être humain, rien ne me manque-t-il Quand je tiens
dans mes doigts ton lumineux visage Comme un tissu divin
dont je compte les fils?...

PALERME S'ENDORMAIT...

Palerme s'endormait; la mer Tyrrhénienne Répandait une
odeur d'âcre et marin bétail: Odeur d'algues, d'oursins, de
sel et de corail, Arôme de la vague où meurent les sirènes;
Et cette odeur, nageant dans les tièdes embruns, Avait tant
de hardie et vaste violence, Qu'elle semblait une âpre et
pénétrante offense A la terre endormie et presque sans
parfums...

Le geste de bénir semblait tomber des palmes; Des barques
s'éloignaient pour la pêche du thon; Je contemplais, le front
baigné de vapeurs calmes, La figure des cieux que regardait
Platon. On entendait, au bord des obscures terrasses, Se
soulever des voix que la chaleur harasse: Tous les mots
murmurés semblaient confidentiels; C'était un long soupir
envahissant l'espace; Et le vent, haletant comme un oiseau
qu'on chasse, En gerbes de fraîcheur s'enfuyait vers le
ciel...

—Creusant l'ombre, écrasant la route caillouteuse,
L'indolente voiture où nous étions assis S'enfonçait dans la
nuit opaque et sinueuse, Sous le ciel nonchalant, immuable
et précis; C'était l'heure où l'air frais subtilement pénètre La
pierre au grain serré des calmes monuments; Je n'étais pas
heureuse en ces divins moments Que l'ombre enveloppait,
mais j'espérais de l'être, Car toujours le bonheur n'est qu'un
pressentiment: On le goûte avant lui, sans jamais le
connaître... Dans un profond jardin qui longeait le chemin,

Des chats, l'esprit troublé par la saison suave, Jetaient leurs cris brûlants de vainqueurs et d'esclaves. Sur les ployants massifs d'oeillets et de jasmins, On entendait gémir leur ardente querelle Comme un mordant combat de colombes cruelles... —Puis revint le silence, indolent et puissant; La voiture avançait dans l'ombre perméable. Je songeais au passé; les vagues sur le sable Avec un calme effort, toujours recommençant, Déposaient leur fardeau de rumeurs et d'aromes... Les astres, attachés à leur sublime dôme, De leur secret regard, fourmillant et pressant, Attiraient les soupirs des yeux qui se soulèvent... —Et l'espace des nuits devint retentissant Du cri silencieux qui montait de mes rêves!

LE DESERT DES SOIRS

Dans la chaleur compacte et blanche ainsi qu'un marbre, Le miroir du soleil étale un bleu cerceau. Comme un troupeau secret d'aériens chevreaux La rapace chaleur a dévoré les arbres. Palerme est un désert au blanc scintillement, Sur qui le parfum met un dais pesant et calme... Les stores des villas, comme de jaunes palmes, Aux vérandas, qui n'ont ni portes ni vitrail, Sont suspendus ainsi que de frais éventails. La mer a laissé choir entre les roses roches Son immense fardeau de plat et chaud métal. Un mur qu'on démolit vibre au contact des pioches; Une voiture flâne au pas d'un lent cheval, Tandis que, sous l'ombrelle ouverte sur le siège, Un cocher sarrasin mange des citrons mous. La chaleur duveteuse est faible comme un liège; Sa molle densité a d'argentins remous. —Je suis là; je regarde et respire; que fais-je? Puisque cet horizon que mon regard contient Et que je sens en moi plus aigu qu'une lame, Mon esprit ne peut plus l'enfoncer dans le tien...

Je dédaigne l'espace en dehors de ton âme...

LE PORT DE PALERME

Je regardais souvent, de ma chambre si chaude, Le vieux
port goudronné de Palerme, le bruit Que faisaient les
marchands, divisés par la fraude, Autour des sacs de grains,
de farine et de fruits, Sous un beau ciel, teinté de splendeur
et d'ennui...

J'aimais la rade noire et sa pauvre marine, Les vaisseaux
délabrés d'où j'entendais jaillir Cet éternel souhait du coeur
humain: partir! —Les vapeurs, les sifflets faisaient un bruit
d'usine Dans ces cieux où le soir est si lent à venir...

C'était l'heure où le vent, en hésitant, se lève Sur la ville et
le port que son aile assainit. Mon coeur fondait d'amour,
comme un nuage crève. J'avais soif d'un breuvage ineffable
et béni, Et je sentais s'ouvrir, en cercles infinis, Dans le
désert d'azur les citernes du rêve.

Qu'est-ce donc qui troublait cet horizon comblé? La beauté
n'a donc pas sa guérison en elle? Par leurs puissants
parfums les soirs sont accablés; La palme au large coeur
souffre d'être si belle; Tout triomphe, et pourtant veut être
consolé!

Que signifient ces cieux sensuels des soirs tendres? Ces
jardins exhalant des parfums sanglotants? Ces lacets que
les cris des oiseaux semblent tendre Dans l'espace intrigué,
qui se tait, qui attend?

—A ces heures du soir où les mondes se plaignent, O
mortels, quel amour pourrait vous rassurer? C'est pour
mieux sangloter que les êtres s'étreignent; Les baisers sont
des pleurs, mais plus désespérés.

La race des vivants, qui ne veut pas finir, Vous a transmis
un coeur que l'espace tourmente, Vous poursuivez en vain
l'incessant avenir... C'est pourquoi, ô forçats d'une éternelle
attente, Jamais la volupté n'achève le désir!

LES SOIRS DE CATANE

Catane languissait, éclatante et maussade; Le laurier-rose en fleurs du jardin Bellini Portait un poids semblable à de pourpres grenades; C'était l'heure où le jour a lentement fini De harceler l'azur qu'il flagelle et poignarde. Les voitures tournaient en molle promenade Sous le moite branchage aux parfums infinis...

On voyait dans la ville étroite et sulfureuse Les étudiants quitter les Universités; Leur figure foncée, active et curieuse, Rayonnait de hardie et fraîche liberté Sous le fléau splendide et morne de l'été...

Bousculant les marchands de fruits et de tomates, Encombrant les trottoirs comme un torrent hâtif, Les chèvres au poil brun, uni comme l'agate, Dans ce soir oppressant et significatif, Fixaient sur moi leurs yeux directs, où se dilate Un exultant entrain satanique et lascif.

Comme un tiède ouragan presse et distend les roses, Le soir faisait s'ouvrir les maisons, les rideaux; Des balcons de fer noir emprisonnaient les poses Des nostalgiques corps, penchés hors du repos, Comme on voit s'incliner des rameuses sur l'eau...

Des visages, des mains pendaient par les fenêtres, Tant les femmes, ployant sous le poids du désir, S'avançaient pour chercher, attirer, reconnaître, Parmi les bruns garçons qui flânaient à loisir, Le porteur éternel du rêve et du plaisir...

Tout glissait vers l'amour comme l'eau sur la pente. Le ciel, languide et long, tel un soupir d'azur, Etalait sa douceur langoureuse et constante Où gisaient, comme l'or dans un

fleuve ample et pur, Les jasmins safranés mêlés aux citrons
mûrs.

L'espace suffoquait d'une imprécise attente...

Elégants, débouchant de la rue en haillons, Des jeunes gens
montaient vers le bruyant théâtre Que d'électriques feux
teintaient de bleus rayons. Leur hâte ressemblait à des
effusions, Chacun semblait courir aux nuits de Cléopâtre.
Des mendiants furtifs, quand nous les regardions, Nous
offraient des gâteaux couleur d'ambre et de plâtre.

Sur la place, où brillaient des palais d'apparat, La foule vers
minuit s'entassait, sinueuse: Les pauvres, les seigneurs
glissaient bras contre bras; Un orchestre opulent jouait des
opéras, L'air se chargeait de sons comme une conque
creuse; Enfin tout se taisait; la foule restait tard. On voyait
les serments qu'échangeaient les regards, Et c'était une
paix limpide et populeuse...

Au lointain, par delà les façades, les gens, La mer de l'Ionie,
éployée et sereine, Sous l'éclat morcelé de la lune d'argent
Comme une aube mouillée élançait son haleine...

Les bateaux des pêcheurs, qu'un feu rouge éclairait,
Suivaient nonchalamment les vagues poissonneuses. Le
parfum du bétail marin, piquant et frais, Enseménçait
l'espace ainsi qu'un rude engrais. Le ciel, ruche d'ébène aux
étoiles fiévreuses, A force de clarté semblait vivre et
frémir... —Et je vis s'enfoncer sur la route rocheuse Un
couple adolescent, qui semblait obéir A cette loi qui rend
muets et solitaires Ceux que la volupté vient brusquement
d'unir, Et qui vont,—n'ayant plus qu'à songer et se taire,—
Comme des étrangers qu'on chasse de la terre...

A PALERME, AU JARDIN TASCA...

J'ai connu la beauté plénière, Le pacifique et noble éclat De la vaste et pure lumière, A Palerme, au jardin Tasca.

Je me souviens du matin calme Où j'entrais, fendant la chaleur, Dans ce paradis, sous les palmes, Où l'ombre est faite par des fleurs.

L'heure ne marquait pas sa course Sur le lisse cadran des cieux, Où le lourd soleil spacieux Fait bouillonner ses blanches sources.

J'avais dans ces beaux jardins Dont l'opulence nonchalante Semble descendre avec dédain Sur les passantes indolentes.

L'ardeur des arbres à parfums Flamboyait, dense et clandestine; Je cherchais parmi les collines Naxos, au nom doux et défunt.

Comme des ruches dans les plaines, Des entassements de citrons Sous leurs arbres sombres et ronds Formaient des tours de porcelaine.

Les parfums suaves, amers, De ces citronniers aux fleurs blanches Flottaient sur les vivaces branches Comme la fraîcheur sur la mer.

Creusant la terre purpurine, D'alertes ruisseaux ombragés Semblaient les pieds aux bonds légers De jeunes filles sarrasines!

Je me taisais, j'étais sans vœux, Sans mémoire et sans espérance; Je languissais dans l'abondance. —O pays secrets et fameux,

J'ai vu vos grâces accomplies, Vos blancs torrents, vos
temples roux, Vos flots glissants vers l'Ionie, Mais mon but
n'était pas en vous;

Vos nuits flambantes et précises, Vos maisons qu'un pliant
rideau Livre au chaud caprice des brises; Les pas sonores
des chevreaux Sur les pavés près des églises;

Vos monuments tumultueux, Beaux comme des tiaras de
pierre, Les hauts cyprès des cimetières, Et le soir, la calme
lumière Sur les tombeaux voluptueux,

Les quais crayeux, où les boutiques, Regorgeant de fruits
noirs et secs, Affichent la noblesse antique Du splendide
alphabet des Grecs;

L'étincelante ardeur du sol, Où passent, riches caravanes,
Des mules vêtues en sultanes Trottant sous de blancs
parasols,

Toutes ces beautés étrangères Que le coeur obtient sans
effort, N'ont que des promesses de mort Pour une âme
intrépide et fière,

Et j'ai su par ces chauds loisirs, Par ce goût des saveurs
réelles, Qu'on était, parmi vos plaisirs, Plus loin des choses
éternelles Qu'on ne l'était par le désir!...

AGRIGENTE

O nymphe d'Agrigente aux élégantes parures, qui règues sur la plus belle des cités mortelles, nous implorons ta bienveillance! PINDARE.

Le ciel est chaud, le vent est mou; Quel silence dans Agrigente! Un temple roux, sur le sol roux Met son reflet comme une tente...

Les oiseaux chantent dans les airs; Le soleil ravage la plaine; Je vois, au bout de ce désert, L'indolente mer africaine.

Brusquement un cri triste et fort Perce l'air intact et sans vie; La voix qui dit que Pan est mort M'a-t-elle jusqu'ici suivie?

Et puis l'air retombe; la mer Frappe la rive comme un socle; Tout dort. Un fanal rouge et vert S'allume au vieux port Empédocle.

L'ombre vient, par calmes remous. Dans l'éther pur et pathétique Les astres installent d'un coup Leur brasillante arithmétique!

—Soudain, sous mon balcon branlant, J'entends des moissonneurs, des filles Défricher un champ de blé blanc, Qui gicle au contact des faucilles;

Et leur fièvre, leur sèche ardeur, Leur clameur nocturne et païenne Imitent, dans l'air plein d'odeurs, Le cri des nuits éleusiennes!

Un pâtre, sur un lourd mulet, Monte la côte tortueuse; Sa
chanson lascive accolait La noble nuit silencieuse;

Dans les lis, lourds de pollen brun, Le bêlement
mélancolique D'une chèvre, ivre de parfums, Semble une
flûte bucolique.

—Donc, je vous vois, cité des dieux, Lampe d'argile
consumée, Agrigente au nom spacieux, Vous que Pindare a
tant aimée!

Porteuse d'un songe éternel, O compagne de Pythagore!
C'est vous cette ruche sans miel, Cette éparsé et gisante
amphore!

C'est vous ces enclos d'amandiers, Ce sol dur que les
boeufs gravissent, Ce désert de sèches mélisses, Où mon
âme vient mendier.

Ah! quelle indigente agonie! Et l'on comprendrait mon émoi,
Si l'on savait ce qu'est pour moi Un peu de l'Hellade infinie;

Car, sur ce rivage humble et long, Dans ce calme et morne
désastre, Le vent des flûtes d'Apollon Passe entre mon
coeur et les astres!

L'AUBERGE D'AGRIGENTE

Rien ne vient à souhait aux mortels... PAUL LE SILENTIAIRE.

Dans un de ces beaux soirs où le puissant silence Répond
soudain, dans l'ombre, à l'esprit, interdit D'écouter cet élan
venant des Paradis Contenter le désir qu'on a depuis
l'enfance;

Dans un de ces soirs chauds qui nous fendent le coeur, Et,
comme d'une mine où gisent des turquoises, Viennent
extraire en nous de secrètes lueurs, Et guident vers les
cieux notre pensive emphase;

Dans ces languides soirs qui font monter du sol Des soupirs
de parfums, j'étais seule, en Sicile; Une cloche au son grave,
ébranlant l'air docile, Sonnait dans un couvent de moines
espagnols.

Je songeais à la paix rigide de ces moines Pour qui les nuits
n'ont plus de déchirants appels.

—Sur le seuil échaudé du misérable hôtel Où l'air piquant
cuisait des touffes de pivoines, Deux chevaux dételés,
mystiques, solennels, Rêvaient l'un contre l'autre, auprès
d'un sac d'avoine.

La mer, à l'infini, balançait mollement L'impondérable excès
de la clarté lunaire. Les chèvres au pas fin, comme un
peuple d'amants Se cherchaient à travers le sec et blanc
froment: L'impérieux besoin de dompter et de plaire
Rencontrait un secret et long assentiment...

La nuit, la calme nuit, déesse agitatrice, Regardait
s'amasser l'amour sur les chemins. Une palme éployait son
pompeux artifice Près des maigres chevaux qui, songeant à
demain, Aux incessants travaux de leur race indigente, Se
baisaient doucement. Dans le moite jardin, Vous méditez
sans fin, ô palme nonchalante! Que j'étais triste alors, que
mon coeur étouffait! Un rêve catholique et sa force
exigeante M'empêchait d'écouter les bachiques souhaits De
la puissante nuit qui brille et qui fermente...

Et j'aimais ta douceur pudique et négligente, Palmier de
Bethléem sur le ciel d'Agrigente!

L'ENCHANTEMENT DE LA SICILE

Je suis ému comme le dauphin des mers qui, au milieu des flots paisibles, se plaît au doux son de la flûte. PINDARE.

Célestes horizons où mollement oscille La bleuâtre chaleur qui baigne la Sicile, Malgré nos froids hivers et mes longs désespoirs Je n'ai rien oublié de la douceur des soirs: Ni le dattier debout sur son ombre étoilée, Ni la fontaine arabe, au marbre soufre et noir, Qui fait gicler son eau rigide et fuselée, Ni l'hôtel du rivage aux teintes de safran, Ni la jaune mosquée ombrageant ses glycines, Ni les vaisseaux, taillés dans un bois odorant, Et qui passent, le soir, sur la mer de Messine... —Ah! comme je connais, Palerme, ta splendeur, Le tropical jardin, les caféiers en fleurs, Les sonores villas par la chaleur usées, Et le bruit de satin des pigeons du musée! Musée où je voyais l'Arabie et ses ors, Ses pots de blanc mica, ses légers miradors Imprégner de santal l'air où sa paix infuse, Tandis que, tel un dieu embrasé, fascinant, Qui darde sur les coeurs son désir et sa ruse, Le grand bélier d'argent du port de Syracuse Avait je ne sais quoi d'avide et de tonnant...

Mettant sur mon regard mes deux mains comme un masque, J'abordais la chaleur de midi. Dans les vasques, Le pompeux papyrus condensait sa fraîcheur. Une voiture avec un baldaquin de toile Menait à Baïra, dormant sur la hauteur Parmi des ronciers blancs et des chants de cigales, Comme un mauresque hospice enduit d'un lait de chaux... Montréal et son cloître ouvrait à l'azur chaud Sa cuve où grésillaient les bananiers d'Afrique. L'église, ruisselant de fières mosaïques, Elançant ses piliers, minces comme des mâts, Où l'or se suspendait en lumineuses grappes, Ressemblait, par l'ardent et monastique éclat, A vous, sainte brûlante, ô

Rose de Lima, Que l'on voit alanguie auprès d'un jeune pape...

Des muletiers passaient en bonnet espagnol; La fleur de l'aloès reflétait sur le sol Le miracle étonné d'un calice de braise. Des enfants transportaient des paniers, où les fraises Bondissaient, retombaient, se mouvaient, rouge essaim, Comme un jet d'eau pourpré qui pique le bassin.

Un marchand grec, coiffé de noire cotonnade, Repoussait de ses cris et de ses sombres mains L'assourdissant troupeau de hargneuses pintades Qui mordait son fardeau et barrait le chemin; Effronté, laissant voir son torse nu qu'il cambre, Un jeune homme, allongé sur le jaune talus, Regardait de ses yeux scintillants et velus Le sublime soleil abonder sur ses membres Comme un flot de liqueur coule d'un flacon d'ambre... L'horizon tressaillait d'un vertige or et bleu.

—Et puis toujours, là-bas, je voyais, pure et vaste, La mer au grand renom, qui touche dans ses jeux Les Cyclades, dormant sur des vagues de feu, Le rivage d'Ulysse et celui de Jocaste, L'herbe où des bergers grecs préludaient deux par deux... —Et je songeais,—puissante, éparse, solitaire,— Mêlée au temps sans bord ainsi qu'aux éléments, Attirant vers mon coeur, comme un étrange aimant, Tous les rêves flottant sur l'amoureuse terre; J'attendais je ne sais quel grave et sûr plaisir...

Mais déçue aujourd'hui par tout ce qu'on espère, Ayant tout vu sombrer, ayant tout vu fléchir, O mon coeur sans repos ni peur, je vous vénère D'avoir tant désiré, sachant qu'il faut mourir!

L'AIR BRULE, LA CHAUDE MAGIE...

Que tu es heureuse, cigale, quand, du sommet des arbres,
abreuée d'une goutte de rosée, tu dors comme une reine.
ANACREON.

L'air brûle, la chaude magie De l'Orient pèse sur nous, Nous
périssons de nostalgie Dans l'éther trop riche et trop doux.

On entrevoit un jardin vide Que la paix du soir inclina, Et là-
bas, la mosquée aride Couleur de sable et de grenat.

La dure splendeur étrangère Nous étourdit et nous déçoit: Je
me sens triste et mensongère: On n'est pas bon loin de chez
soi.

Ce ciel, ces poivriers, ces palmes, Ces balcons d'un rose de
fard, Comme un vaisseau dans un port calme, Rêvent aux
transports du départ.

Ah! comme un jour brûlant est vide! Que faudrait-il de
volupté Pour combler l'abîme torride De ce continuel été!

Des oeillets, lourds comme des pommes, Epanchent leur
puissante odeur; L'air, autour de mon demi-somme, Tisse
un blanc cocon de chaleur...

Dans la chambre en faïence rouge Où je meurs sous un
éventail, J'entends le bruit, qui heurte et bouge, Des
chèvres rompant le portail.

—Ainsi, c'est aujourd'hui dimanche, Mais, dans cet exil
haletant, Au coeur de la cité trop blanche, On ne sent plus
passer le temps;

Il n'est des saisons et des heures Qu'au frais pays où l'on
est né, Quand sur le bord de nos demeures Chaque mois
bondit, étonné.

Cette pesante somnolence, Ce chaud éclat palermitain
Repoussent avec indolence Mon coeur plaintif et mon
destin;

Si je meurs ici, qu'on m'emporte Près de la Seine au ciel
léger, J'aurai peur de n'être pas morte Si je dors sous des
orangers...

LES JOURNEES ROMAINES

L'éther pris de vertige et de fureur tournoie, Un luisant
diamant de tant d'azur s'extrait. Virant, psalmodiant, le vent
divise et ploie La pointe faible des cyprès.

C'est en vain que les eaux écumeuses et blanches, Captives
tout en pleurs des lourds bassins romains, S'élèvent
bruyamment, s'ébattent et s'épanchent: Neptune les tient
dans sa main.

Je contemple la rage impuissante des ondes; Dans cette
vague éparse en la jaune cité, C'est vous qu'on voit jaillir,
conductrice des mondes, Amère et douce Aphrodité!

L'odeur de la chaleur, languissante et créole, Stagne entre
les maisons qui gonflent de soleil; Comme un coureur ailé le
ciel bifurque et vole Au bord tranchant des toits vermeils;

Et là-bas, sous l'azur qui toujours se dévide, Un jet d'eau,
turbulent et lassé tour à tour, Semble un flambeau d'argent,
une torche liquide Qu'agite le poing de l'Amour.

Rome ploie, accablé de grappes odorantes, La surhumaine
vie envahit l'air ancien, Les chapiteaux brisés font fleurir
leurs acanthes Aux thermes de Dioclétien!

Dans ce cloître pâmé, des bacchantes blêmies Gisent;
silence, azur, léthargiques dédains! Le soleil tombe en feu
sur la gorge endormie De ces Danaés des jardins...

Ils dorment là, liés par les roses païennes, Ces corps de
marbre blond, las et voluptueux: O mes soeurs du ciel grec,
chères Milésiennes, Que de siècles sont sur vos yeux!

L'une d'elles voudrait se dégager; sa hanche Soulève le
sommeil ainsi qu'un flot trop lourd, Mais tout le poids des
temps et de l'azur la penche: Elle rêve là pour toujours.

De vifs coquelicots, comme un sang gai, s'élancent Parmi
les verts fenouils, à Saint-Paul-hors-les-Murs; Un dôme en or
suspend des colliers de Byzance Au cou flamboyant de
l'azur.

Ce matin, dans le vent qui vient puiser les cendres, Pour les
mêler au jour ivre d'air et d'éclat, Je respire ton coeur
voluptueux et tendre, Pauvre Cécile Métella!

Tu n'es pas à l'écart des saisons immortelles, Un tourbillon
d'azur te recueille sans fin; Je n'ai pas plus de part que tes
mânes fidèles A l'univers vague et divin!

Les blancs eucalyptus et le cyprès qui chante, Où viennent
aboutir les longs soupirs des morts, Racontent, chers
défunts, vos détresses penchantes, Votre sort pareil à nos
sorts.

Quels familiers discours sur la voie Appienne! Tissés dans le
soleil, les morts vont jusqu'aux cieux; Vous renaissiez en
moi, ombres aériennes, Vous entrez dans mes tristes yeux!

Là-bas, sur la colline, un jeune cimetière Etale sa longueur
d'Anglais sentimental, Les délicats tombeaux, dans les lis et
le lierre, Font monter un sang de cristal.

Midi luit: la villa des chevaliers de Malte Choit comme une
danseuse aux pieds brûlants et las. Comme un fauve tigré
l'air jaunit et s'exalte; Une nymphe en pierre vit là.

Elle a les bras cassés, mais sa force éternelle Empourpre de
plaisir ses genoux triomphants; Le néflier embaume, un jet
d'eau est, près d'elle, Secoué d'un rire d'enfant.

Les dieux n'ont pas quitté la campagne romaine, Euterpe
aux blonds pipeaux, Erato qui sourit, Dansent dans le jardin
Mattei, où se promène Le saint Philippe de Néri.

—Mais c'est vous qui, ce soir, partagez mon malaise, Dans
l'église sans voix, au mur pâle et glacé, Déesse catholique,
ô ma sainte Thérèse, Qui soupirez, les yeux baissés!

Malgré vos airs royaux, et la fierté divine Dont s'enveloppe
encor votre coeur emporté, L'angoisse de vos traits permet
que l'on devine Votre douce mendicité.

O visage altéré par l'ardente torture D'attendre le bonheur
qui descend lentement, Appel mystérieux, hymne de la
nature, Désir de l'immortel amant!

Je vous offre aujourd'hui, parmi l'encens des prêtres,
Comme un grain plus brûlant mis dans vos encensoirs, Le
rire que j'entends au bas de la fenêtre Où je rêve seule, le
soir;

C'est le rire joyeux, épouvanté, timide De deux enfants
heureux, éperdus, inquiets, Qui joignent leurs regards et
leurs lèvres avides, —Et dont tout le sanglot riait!

Ils riaient, ils étaient effrayés l'un de l'autre; Un jet d'eau
s'effritait dans le lointain bassin; La lune blanchissait, de sa
clarté d'apôtre, La terrasse des Capucins.

Une palme portait le poids mélancolique De l'éther sans
zéphyr, sans rosée et sans bruit; Rien ne venait briser son
attente pudique, Que ce rire aigu dans la nuit!

Et je n'entendis plus que ce rire nocturne, Plus fort que les
senteurs des terrasses de miel, Plus vif que le sursaut des
sources dans leur urne, Plus clair que les astres au ciel.

—Je le prends dans mes mains, chaudes comme la lave, Je
le mêle aux élans de mon éternité, Ce rire des humains, si
farouche et si grave, Qui prélude à la volupté!

MUSIQUE POUR LES JARDINS DE LOMBARDIE

Les îles ont surgi des bleuâtres embruns... O terrasses!
balcons rouillés par les parfums! Paysages figés dans de
languides poses; Plis satinés des flots contre les lauriers-
roses; Nostalgiques palmiers, ardents comme un sanglot,
Où des volubilis d'un velours indigo Suspendent mollement
leurs fragiles haleines!... —Un papillon, volant sur les fleurs
africaines, Faiblit, tombe, écrasé par le poids des odeurs.
Hélas! on ne peut pas s'élever! La langueur Coule comme
un serpent de ce feuillage étrange, Le thé, les camphriers se
mêlent aux oranges. Forêts d'Océanie où la sève, le bois
Ont des frissons secrets et de plaintives voix... O vert
étouffement, enroulement, luxure, Crépitement de mort,
ardente moisissure Des arbres exilés, qu'usent en cet îlot La
caresse des vents et les baisers de l'eau... —Et Pallanza, là-
bas, sur qui le soleil flambe, Semble un corps demi-nu,
languissant, vaporeux, Qui montre ses flancs d'or, mais dont
les douces jambes Se voilent des soupirs du lac
voluptueux... —O tristesse, plus tard, dans les nuits
parfumées, Quand les chauds souvenirs ont la moiteur du
sang, De revoir en son cœur, les paupières fermées, Et
tandis que la mort déjà sur nous descend, Les suaves
matins des îles Borromées!...

Je goûte vos parfums que les vents chauds inclinent,
Profonds magnolias, lauriers des Carolines... —Les rames,
sur les flots palpitants comme un cœur, Imitent les sanglots
langoureux du bonheur. O promesse de joie, ô torpeur
juvénile! Une cloche se berce au rose campanile Qui, délicat

et fier, semble un cyprès vermeil; Partout la volupté, la
mélodie errante... —O matin de Stresa, turquoise respirante,
Sublime agilité du coeur vers le soleil!

O soirs italiens, terrasses parfumées, Jardins de mosaïque
où traînent des paons blancs, Colombes au col noir, toujours
toutes pâmées, Espaliers de citrons qu'opprime un vent
trop lent, Iles qui sur Vénus semblent s'être fermées, Où l'air
est affligeant comme un mortel soupir, Ah! pourquoi
donnez-vous, douceurs inanimées, Le sens de l'éternel au
corps qui doit mourir!

Ah! dans les bleus étés, quand les vagues entre elles Ont le
charmant frisson du cou des tourterelles, Quand l'Isola
Bella, comme une verte tour, Semble Vénus nouant des
myrtes à l'Amour, Quand le rêve, entraîné au bercement de
l'onde, Semble glisser, couler vers le plaisir du monde,
Quand le soir étendu sur ces miroirs gisants Est une joue
ardente où s'exalte le sang, J'ai cherché en quel lieu le désir
se repose... —Douces îles, pâmant sur des miroirs d'eau
rose, Vous déchirez le coeur que l'extase engourdit.
Pourquoi suis-je enfermée en un tel paradis!

Ah! que lassée enfin de toute jouissance, Dans ces jardins
meurtris, dans ces tombeaux d'essence, Je m'endorme,
momie aux membres épuisés! Que cet embaumement soit
un dernier baiser, Tandis que, sous les noirs bambous qui
vous abritent, Sous les cèdres, pesants comme un ciel
sombre et bas, Blancs oiseaux de sérail que le parfum abat,
Vous gémirez d'amour, colombes d'Aphrodite!

Des parfums assoupis aux rebords des terrasses, L'azur en
feu, des fleurs que la chaleur harasse, Sur quel rocher
d'amour tant d'ardeur me lia!... —Colombes sommeillant
dans les camélias, Dans les verts camphriers et les saules
de Chine, Laissez dormir mes mains sur vos douces échinés.

Consolez ma langueur, vous êtes, ce matin, Le rose Saint-Esprit des tableaux florentins. —Tourterelles en deuil, si faibles, si lassées, Fruits palpitants et chauds des branches épicées, Hélas! cet anneau noir qui cercle votre cou Semble enfermer aussi mon âpre destinée, Et vos gémissements m'annoncent tout à coup Les enivrants malheurs pour lesquels je suis née...

UN SOIR A VERONE

Le soir baigne d'argent les places de Vérone; Les cieux roses et ronds, rayés d'ifs, de cyprès, Font à la ville une couronne De tristes et verts minarets.

Sur les ors languissants du palais du Concile, On voit luire, ondoyer un manteau duveté: Les pigeons amoureux, dociles, Frémissent là de volupté.

L'Adige, entre les murs de brique qu'il reflète, Roule son rouge flot, large, brusque, puissant. Dans la ville de Juliette Un fleuve a la couleur du sang!

—O tragique douceur de la cité sanglante, Rue où le passé vit sous les vents endormis: Un masque court, ombre galante, Au bal des amants ennemis.

Je m'élance, et je vois ta maison, Juliette! Si plaintive, si noire, ainsi qu'un froid charbon. C'est là que la fraîche alouette T'épouvantait de sa chanson!

Que tu fus consumée, ô nymphe des supplices! Que ton mortel désir était fervent et beau Lorsque tu t'écriais: «Nourrice, Que l'on prépare mon tombeau!

«Qu'on prépare ma tombe et mon funèbre somme, Que mon lit nuptial soit violet et noir, Si je n'enlace le jeune homme Qui brillait au verger ce soir!...»

—Après de ta fureur héroïque et plaintive, Après de tes appels, de ton brûlant tourment, La soif est une source vive, La faim est un rassasiement.

Hélas! tu le savais, qu'il n'est rien sur la terre Que
l'invincible amour, par les pleurs ennobli; Le feu, la
musique, la guerre, N'en sont que le reflet pâli!

—Ma soeur, ton sein charmant, ton visage d'aurore, Où
sont-ils, cette nuit où je porte ton coeur? La colombe du
sycamore Soupire à mourir de langueur...

Là-bas un lourd palais, couleur de pourpre ardente, Ferme
ses volets verts sous le ciel rose et gris; Je pense au soir
d'automne où Dante Ecrivit là le Paradis;

La céleste douceur des tournantes collines Emplissait son
regard, à l'heure où las, pensifs, Les anges d'Italie inclinent
Le ciel délicat sur les ifs.

Mais que tu m'es plus chère, ô maison de l'ivresse, Balcon
où frémissait le chant du rossignol, Où Juliette qui caresse
Suspend Roméo à son col!

Ah! que tu m'es plus cher, sombre balcon des fièvres, Où
l'échelle de soie en chantant tournoyait, Où les amants,
joignant leurs lèvres, Sanglotaient entre eux: «Je vous ai!»

—Que l'amour soit béni parmi toutes les choses, Que son
nom soit sacré, son règne ample et complet; Je n'offre les
lauriers, les roses, Qu'à la fille des Capulet!

UN AUTOMNE A VENISE

Ah! la douceur d'ouvrir, dans un matin d'automne, Sur le feuillage vert, rougeoyant et jauni, Que la chaleur d'argent éclabousse et sillonne, Les volets peints en noir du palais Manzoni!

Des citronniers en pots, le thym, le laurier-rose Font un cercle odorant au puits vénitien, Et sur les blancs balcons indolemment repose Le frais, le calme azur, juvénile, ancien!

Ah! quelle paix ici, dans ce jardin de pierre, Sous la terrasse où traîne un damas orangé! On n'entend pas frémir Venise aventurière, On ne voit pas languir son marbre submergé...

—Qu'importe si là-bas Torcello des lagunes Communique aux flots bleus sa pâmoison d'argent, Si Murano, rêveuse ainsi qu'un clair de lune, Semble un vase irisé d'où monte un tendre chant!

Qu'importe si là-bas le rose cimetière, Levant comme des bras ses cyprès verts et noirs, Semble implorer encor la divine lumière Pour le mort oublié qui ne doit plus la voir;

Si, vers la Giudecca où nul vent ne soupire, Où l'air est suspendu comme un plus doux climat, Dans une gloire d'or les langoureux navires Bercent la nostalgie aux branches de leurs mâts;

Si, plein de jeunes gens, le couvent d'Arménie Couleur de frais piment, de pourpre, de corail, Semble exhaler au soir une plainte infinie Vers quelque asiatique et savoureux sérail;

Si, brûlant de plaisir et de mélancolie, Une fille, vendant des
oeillets, va, mêlant Le poivre de l'Espagne au sucre d'Italie,
Tandis que sur Saint-Marc tombe un soir rose et lent!

—Je ne quitterai pas ce petit puits paisible, Cet espalier par
qui mon coeur est abrité; Qu'Eros pour ces poignards
retrouve une autre cible, Mon céleste désir n'a pas de
volupté!...

VA PRIER DANS SAINT-MARC...

Va prier dans Saint-Marc pour ta peine amoureuse; Le
temple de Byzance est sensible au péché; Un parfum de
benjoin, d'ambre, de tubéreuse, Glisse des frais arceaux et
des balcons penchés.

Va prier dans Saint-Marc pour ta douce folie; Les pigeons
assemblés sur la façade en or Protègent les transports de la
mélancolie, Et les anges des cieux sont plus cléments encor.

Va prier dans Saint-Marc; les dalles, les rosaces Ont l'éclat
des bijoux et des tapis persans; Depuis plus de mille ans
dans ce palais s'entassent Les profanes souhaits parfumés
par l'encens.

Vois, sous leurs châles noirs, les tendres suppliantes Joindre
des doigts brûlants et songer doucement. Divine pauvreté!
cet Alhambra les tente Moins que les cabarets où boivent
leurs amants!

Va prier dans Saint-Marc. Le Dieu des Evangiles Marche, les
bras ouverts, dans de blonds paradis. On entend les
bateaux qui partent pour les îles, Et les pigeons frémir au
canon de midi.

Des mosaïques d'or, limpides alvéoles, Glisse un mystique miel, lumineux, épicé; Et vers la Piazzetta, de penchantes gondoles Entraînent mollement les couples exaucés...

—Beau temple, que ta grâce est chaude, complaisante! O jardin des langueurs, ô porte d'Orient! Courtisane des Grecs, sultane agonisante, Turban d'or et d'émail sous l'azur défaillant!

Tu joins l'odeur de l'ambre aux fastes exotiques, Et tu meurs, des pigeons à ton sein agrafés, Comme aux rives en feu des mers asiatiques, La Basilique où dort sainte Pasiphaé!...

LA MESSE DE L'AURORE A VENISE

Des femmes de Venise, au lever du soleil, Répandent dans Saint-Marc leur hésitante extase; Leurs châles ténébreux sous les arceaux vermeils Semblent de noirs pavots dans un sublime vase.

—Crucifix somptueux, Jésus des Byzantins, Quel miel verserez-vous à ces pauvres ardentes, Qui, pour vous adorer, désertent ce matin Les ronds paniers de fruits étagés sous les tentes?

Si leur coeur délicat souffre de volupté, Si leur amour est triste, inquiet ou coupable, Si leurs vagues esprits, enflammés par l'été, Rêvent du frais torrent des baisers délectables,

Que leur répondrez-vous, vous, leur maître et leur Dieu? Tout en vous implorant, elles n'entendent qu'elles, Et pensent que l'éclat allongé de vos yeux Sourit à leurs naïfs sanglots de tourterelles.

—Ah! quel que soit le mal qu'elles portent vers vous, Quel
que soit le désir qui les brûle et les ploie, Comblez
d'enchantement leurs bras et leurs genoux, Puisque l'on ne
guérit jamais que par la joie...

NUIT VENITIENNE

Deux étoiles d'argent éclairent l'ombre et l'eau, On entend le léger clapotement du flot Qui baise les degrés du palais Barbaro;

Une vague, en glissant, répond à l'autre vague: Enlaçante tristesse, appel dolent et vague. Un vert fanal, sur l'eau, tombe comme une bague.

Des gondoles s'en vont, paisible glissement. Deux hommes sont debout et parlent en ramant; On n'entend que la vague et leur voix seulement...

La nuit est comme un bloc d'agate monotone. Un volet qu'on rabat, subitement détonne Dans le silence. Où donc est morte Desdémone?

Un navire de guerre est amarré là-bas. Le vent est si couché, si nonchalant, si bas, Que le sel de la mer, ce soir, ne se sent pas.

Venise a la couleur dormante des gravures. Sous le masque des nuits et sa noire guipure, Deux mains, dans un jardin, ouvrent une clôture.

Les hauts palais dormants, aux marbres effrités, Luisent sur le canal, somnolent, arrêté, Qui semble une liquide et molle éternité...

—Belle eau d'un pâle enfer qui m'attire et me touche, Puisque la mort, ce soir, n'a rien qui m'effarouche, Montez jusqu'à mon coeur, montez jusqu'à ma bouche...

CLOCHES VENITIENNES

La pauvreté, la faim, le fardeau du soleil, Le meurtrissant
travail de cette enfant vieillie, Qui respire, tressant l'osier
jaune et vermeil, L'odeur du basilic et de l'huile bouillie,

Les fétides langueurs des somnolents canaux, La maison
délabrée où pend une lessive, Les fièvres et la soif, je les
choisis plutôt Que de ne pas tenir votre main chaude et vive

A l'heure où, s'exhalant comme un ardent soupir, Les
cloches de Venise épandent dans l'espace Ce cri voluptueux
d'alarme et de désir: «Jouer, jouer du temps qui passe!»

SIROCO A VENISE

Le siroco, brusque, hardi, Sur la ville en pierre frissonne;
C'est la fin de l'après-midi; Ecoute les cloches qui sonnent A
Saint-Agnès, au Gesuati...

L'ouragan arrache la toile D'un marché, où, des paniers
ronds, Débordent de brillants citrons Que polit encor la
rafale.

Un oiseau chante au haut du cyprès d'un couvent; Et dans
le courant d'air des ruelles marines, Un abbé vénitien,
étourdi, gai, mouvant, Qui retient son manteau, volant sur
sa poitrine, Semble un charmant Satan flagellé par le vent!

L'ILE DES FOLLES A VENISE

La lagune a le dense éclat du jade vert. Le noir allongement
incliné des gondoles Passe sur cette eau glauque, et sous le
ciel couvert. —Ce rose bâtiment, c'est la maison des folles.

Fleur de la passion, île de Saint-Clément, Que de secrets
bûchers dans votre enceinte ardente! La terre desséchée
exhale un fier tourment, Et l'eau se fige autour comme un
cercle du Dante.

—Ce soir mélancolique où les cieux sont troublés, Où l'air
appesanti couve son noir orage, J'entends ces voix d'amour
et ces coeurs exilés Secouer la fureur de leurs mille
mirages!

Le vent qui fait tourner les algues dans les flots Et
m'apporte l'odeur des nuits de Dalmatie, Guide jusqu'à mon

coeur ces suprêmes sanglots, —O folie, ô sublime et sombre poésie!

Le rire, les torrents, la tempête, les cris S'échappent de ces corps que trouble un noir mystère. Quelle huile adoucirait vos torrides esprits, Bacchantes de l'étroite et démente Cythère?

Cet automne, où l'angoisse, où la langueur m'étreint, Un secret désespoir à tant d'ardeur me lie; Déesse sans repos, sans limites, sans frein, Je vous vénère, active et divine Folie!

—Pleureuses des beaux soirs voisins de l'Orient, Déchirez vos cheveux, égratignez vos joues, Pour tous les insensés qui marchent en riant, Pour l'amante qui chante, et pour l'enfant qui joue.

O folles! aux judas de votre âpre maison Posez vos yeux sanglants, contemplez le rivage: C'est l'effroi, la stupeur, l'appel, la déraison, Partout où sont des mains, des yeux et des visages.

Folles, dont les soupirs comme de larges flots Harcèlent les flancs noirs des sombres Destinées, Vous sanglotez du moins sur votre morne îlot; Mais nous, les coeurs mourants, nous, les assassinées,

Nous rôdons, nous vivons; seuls nos profonds regards, Qui d'un vin ténébreux et mortel semblent ivres, Dénoncent par l'éclat de leurs rêves hagards L'effroyable épouvante où nous sommes de vivre.

—Par quelle extravagante et morne pauvreté, Par quel abaissement du courage et du rêve L'esprit conserve-t-il sa chétive clarté Quand tout l'être éperdu dans l'abîme s'achève?

—O folles, que vos fronts inclinés soient bénis! Sur
l'épuisant parcours de la vie à la tombe Qui va des cris
d'espoir au silence infini, Se pourrait-il vraiment qu'on
marche sans qu'on tombe?

Se pourrait-il vraiment que le courage humain, Sans se
rompre, accueillît l'ouragan des supplices? Douleur, coupe
d'amour plus large que les mains, Avoir un faible coeur, et
qu'un Dieu le remplisse!

—Amazones en deuil, qui ne pouvez saisir L'ineffable
langueur éparse sur les mondes, Sanglotez! A vos cris de
l'éternel désir, Des bords de l'infini les amants vous
répondent...

MIDI SONNE AU CLOCHER DE LA TOUR SARRASINE

«Ne recherche pas la cause de la turbulence: c'est l'affaire
de la mystérieuse nature...»

Midi sonne au clocher de la tour sarrasine. Un calme
épanoui pèse sur les collines; Les palmes des jardins font
insensiblement Un geste de furtif et doux assentiment. Le
vent a rejeté ses claires arbalètes Sur la montagne, entre la
neige et les violettes! Les rumeurs des hameaux ont le
charme brouillé D'une vague, glissant sur de blancs
escaliers... —O calme fixité, que ceint un clair rivage,
L'Amour rayonne au centre indéfini des âges!— Un noir
cyprès, creusé par la foudre et le vent, Ondulant dans l'air
tiède, officiant, rêvant, Semble, par sa débile et céleste
prière, Un prophète expirant, entr'ouvert de lumière! —
Aérienne idylle, envollement d'airain, La cloche au chant naïf
du couvent franciscain Répond au tendre appel de la cloche
des Carmes. L'olivier, argenté comme un torrent de larmes,
Imite, en se courbant sous les placides cieux, L'humble

adoration des coeurs minutieux... —Quel voeu déposerai-je en vos mains éternelles, Sainte antiquité grecque, ô Moires maternelles? Déjà bien des printemps se sont ouverts pour moi. Au pilier résineux de chacun de leurs mois J'ai souffert ce martyre enivrant et terrible, Près de qui le bonheur n'est qu'un ennui paisible... Je ne verrai plus rien que je n'aie déjà vu. Je meurs à la fontaine où mon désir a bu: Les battements du coeur et les beaux paysages, L'ouragan et l'éclair baisés sur un visage, L'oubli de tout, l'espoir invincible, et plus haut L'extase d'être un dieu qui marche sur les flots; La gloire d'écouter, seule, dans la nature L'universelle Voix, dont la céleste enflure Proclame dans l'azur, dans les blés, dans les bois, «Ame, je te choisis et je me donne à toi,» Tout cela qui frissonne et qui me fit divine, Je ne le goûterai que comme un front s'incline Sur le miroir, voilé par l'ombre qui descend, Où déjà s'est penché son rire adolescent... —Mais la fouguese vie en mon coeur se déchaîne: O son des Angelus dans les faubourgs de Gênes, Tandis qu'au bord des quais, où règne un lourd climat, Les vaisseaux entassés, les cordages, les mâts, Semblent, dans le ciel pâle où la chaleur s'énerve, De noirs fuseaux, tissant la robe de Minerve! Vieille fontaine arabe, au jet d'eau mince et long, Exilée en Sicile, en de secrets vallons. Soirs du lac de Nemi, soirs des villas romaines, Où la noble cascade en déroulant sa traîne Sur un funèbre marbre, imite la pudeur De la Mélancolie, errante dans ses pleurs, Et qu'un faune poursuit sur la rapide pente... —Muet accablement d'un square d'Agrigente: Jardin tout excédé de ses fleurs, où j'étais La Mémoire en éveil d'un monde qui se tait. Dans ce dormant Dimanche amolli et tenace, Mêlée à l'étendue, éparse dans l'espace, Etrangère à mon coeur, à mes pesants tourments, Je n'étais plus qu'un vaste et pur pressentiment De tous les avens, dont les heures fécondes S'accompliront sans nous jusqu'à la fin des mondes... — Chaud silence; et l'élan que donne la torpeur! L'air luit; le sifflement d'un bateau à vapeur Jette son rauque appel à la

rive marchande. Une glu argentée entr'ouvre les amandes;
De lourds pigeons, heurtés aux arceaux d'un couvent, Font
un bruit éclatant de satin et de vent, Comme un large
éventail dans les nuits sévillanes... Sur l'aride sentier, un
pâtre sur un âne Chantonne, avec l'habile et perfide
langueur D'une main qui se glisse et qui cherche le coeur...

—Par ce cristal des jours, par ces splendeurs païennes,
Seigneur, préservez-nous de la paix quotidienne Qui stagne
sans désir, comme de glauques eaux! Nous avons faim d'un
chant et d'un bonheur nouveau! Je sais que l'âpre joie en
blessures abonde, Je ne demande pas le repos en ce monde;
Vous m'appellez, je vais; votre but est secret; Vous m'égarez
toujours dans la sombre forêt; Mais quand vous m'assignez
quelque nouvel orage, Merci pour le danger, merci pour le
courage! A travers les rameaux serrés, je vois soudain La
mer, comme un voyage exaltant et serein! Je sais ce que
l'on souffre, et si je suis vivante, C'est qu'au fond de la
morne ou poignante épouvante, Lorsque parfois ma force
extrême se lassait, Un ange, au coeur cerclé de fer, me
remplaçait... —Et pourtant, je ne veux pas amoindrir ma
chance D'être le lingot d'or qui brise la balance; D'être,
parmi les coeurs défaillants, incertains, L'esprit multiplié qui
répond au Destin! Je n'ai pas peur des jours, du feu, du soir
qui tombe; Dans le désert, je suis nourrie par les colombes.
Je sais bien qu'il faudra connaître en vous un jour La fin de
tout effort, l'oubli de tout amour, Nature! dont la paix guette
notre agonie.

Mais avant cet instant de faiblesse infinie, Traversant les
plateaux, les torrents hauts ou secs, Chantant comme
faisaient les marins d'Ionie Dans l'odeur du corail, du sel et
du varech, J'irai jusqu'aux confins de ces rochers des Grecs,

Où les flots démontés des colonnes d'Hercule
Engloutissaient les nefs, au vent du crépuscule!...

JE N'AI VU QU'UN INSTANT...

Je n'ai vu qu'un instant les pays beaux et clairs, Sorrente,
qui descend, fasciné par la mer, Tarente, délaissé, qui fixe
d'un oeil vague Le silence entassé entre l'air et les vagues;
Salerne, au coeur d'ébène, au front blanc et salé, Où la
chaleur palpite ainsi qu'un peuple ailé; Amalfi, où j'ai vu de
pourpres funérailles Qu'accompagnaient des jeux, des
dances et des chants, Surprises tout à coup, sous le soleil
couchant, Par les parfums, croisés ainsi que des
broussailles... Foggia, ravagé de soleil, étonné De luire en
moisissant comme un lis piétiné; Pompéi, pavoisé de murs
peints qui s'écaillent; Paestum qu'on sent toujours visité par
les dieux, Où le souffle marin tord l'églantier fragile, Où, le
soir, on entend dans l'herbage fiévreux Ce long
hennissement qui montrait à Virgile, Ebloui par son rêve
immense et ténébreux, Apollon consolant les noirs chevaux
d'Achille...

—Ces rivages de marbre embrassés par les flots, Où les
mânes des Grecs ensevelis m'attirent, Je ne les ai connus
que comme un matelot Voit glisser l'étendue au bord de son
navire; Ce n'était pas mon sort, ce n'était pas mon lot
D'habiter ces doux lieux où la sirène expire Dans un sursaut
d'azur, d'écume et de sanglot! Loin des trop mols climats où
les étés s'enlizen, C'est vous mon seul destin, vous, ma
nécessité, Rivage de la Seine, âpre et sombre cité, Paris,
ville de pierre et d'ombre, aride et grise, Où toujours le
nuage est poussé par la brise, Où les feuillages sont
tourmentés par le vent, Mais où, parfois, l'été, du côté du
levant, On voit poindre un azur si délicat, si tendre, Que, par

la nostalgie, il nous aide à comprendre La clarté des jardins
où Platon devisait, La cour blanche où Roxane attendait
Bajazet, La gravité brûlante et roide des Vestales
Qu'écrasait le fardeau des nuits monumentales; La mer
syracusaine où soudain se répand —Soupir lugubre et vain
que la nature exhale, Le cri du batelier qui vit expirer Pan...
—Oui, c'est vous mon destin, Paris, cité des âmes, Forge
mystérieuse où les yeux sont la flamme, Où les coeurs font
un sombre et vaste rougeoiment, Où l'esprit, le labeur,
l'amour, l'emportement, Elèvent vers les cieux, qu'ils ont
choisis pour cible, Une Babel immense, éparse, intelligible,
Cependant que le sol, où tout entre à son tour, En mêlant
tous ses morts fait un immense amour!

AINSI LES JOURS S'EN VONT...

Ainsi les jours s'en vont, rapides et sans but, Nous les
appelons doux quand ils sont monotones, Et l'âme, habituée
à combattre, s'étonne De ne plus espérer et de ne souffrir
plus.

Qu'est-ce donc que l'on veut, qu'on espère et prépare, Que
souhaitons-nous donc, quand, l'esprit plus dispos Qu'un
bleu matin qui luit dans le vitrail des gares, Nous sommes
harassés de calme et de repos?

Les délices, la paix ne sont pas suffisantes, Un courageux
élan veut aller jusqu'aux pleurs. La passion convie à des
fêtes sanglantes: Tout est déception qui n'est pas la
douleur!

Souffrir, c'est tout l'espoir, toute la diligence Que nous
mettons à fuir le paisible présent, Lorsque ignorants du but
et tentés par la chance Nous rêvons au départ, brutal et
complaisant.

Je le sais et je songe à mes brûlants voyages, Au sol
oriental, crayeux, sombre et vermeil, Au campanile aigu,
brillant sur le rivage Comme un blanc diamant lancé vers le
soleil!

Je songe au frais palais de Naples, à ses musées Où règne
un blanc climat, nonchalant, engourdi, Où, dans l'albâtre
grec, amplement s'arrondit La face de Junon, éclatante et
rusée!

Je songe à cette salle illustre, où je voyais Des danseuses
d'argent, dans leurs gaines de lave, Fixer sur mon destin,—
fortes, riantes, braves,— Leurs yeux d'émail, pareils à de
sombres oeilleux.

Je vois le vieil Homère et ses yeux sans prunelle, Où mon
triste regard s'enfonçait pas à pas, Comme ces voiliers qui,
sur la mer éternelle, Se perdent dans la brume et ne
reviennent pas...

Je me souviens de vous, jeune Milésienne, Beau torse mutilé
qui demeurez debout, Comme on voit, en été, les gerbes de
blé roux Noblement se dresser dans l'onde aérienne;

Et de vous, Amazone à cheval, et pliant Sous le choc d'une
flèche impétueuse et fourbe, Et qui semblez mourir
d'amour, en suppliant Le vague meurtrier qui vous blesse et
vous courbe.

—Aigle maigre et divin convoitant un enfant, Je vous vois,
Jupiter, auprès de Ganymède; Votre oeil de proie, où brille
un amour sans remède, Mêlé un rêve soumis à vos airs
triomphants.

Je me souviens de vous, jeune guerrier de marbre, Agile
Harmodius auprès de votre ami, Qui figurez, levant vos deux
bras à demi, L'élan de l'épervier et du vent dans les arbres!

Qu'il fut beau le voyage anxieux que je fis Sur des rives
qu'assaille un été frénétique! Et je songe ce soir, avec un
coeur surpris, A ces temps où ma vie, errante et
nostalgique, Ressemblait par ses pleurs, ses rêves, ses
défis, Son ardeur à mourir et ses sursauts lyriques, Aux
groupes des héros dans les musées antiques...

LE RETOUR AU LAC LEMAN

Je retrouve le calme et vaste paysage: C'est toujours sur les monts, les routes, les rivages, Vos gais bondissements, chaleur aux pieds d'argent! Le monde luit au sein de l'azur submergeant Comme une pêcherie aux mailles d'une nasse; Je vois, comme autrefois, sur le bord des terrasses, Des jeunes gens; l'un rêve, un autre fume et lit; Un balcon, languissant comme un soir au Chili, Couve d'épais parfums à l'ombre de ses stores. Le lac, tout embué d'avoir noyé l'aurore, Encense de vapeurs le paresseux été; Et le jour traîne ainsi sa parfaite beauté Dans une griserie indolente et muette. Soudain l'azur fraîchit, le soir vient; des mouettes S'abattent sur les flots; leur vol compact et lourd Qui semble harceler la faiblesse du jour Donne l'effroi subit des mauvaises nouvelles... Il semble, tant l'éther est comblé par des ailes, Que quelque arbre géant, par le vent agité, Laisse choir ce feuillage agile et duveté. Et le soleil s'abaisse, et comme un doux désastre, Frappé par les rayons du soleil vertical Tout s'attriste, languit; le lac oriental A le liquide éclat des métaux dans les astres; Et le coeur est soudain par le soir attaqué...

Et tous deux nous marchons sur les dalles du quai. Nous sommes un instant des vivants sur la terre; Ces montagnes, ces prés, ces rives solitaires Sont à nous; et pourtant je ne regarde plus Avec la même ardeur un monde qui m'a plu. Je laisse s'écouler aux deux bords de mon âme Les ailes, les aspects, les effluves, les flammes; Je ne répondrai pas à leur frivole appel: Mon esprit tient captifs des oiseaux éternels. Je ne regarde plus que la cime croissante Des arbres, qui toujours s'efforçant vers le ciel, Détachant leur regard des plaines nourrissantes, Ecoutent la douceur du soir confidentiel Et montent lentement vers la lune ancienne... Je

songe au noble éclat des nuits platoniciennes, A la flotte détruite un soir syracusain, A Eschyle, inhumé à l'ombre des raisins, Dans Géla, sous la terre heureuse de Sicile. Je songe à ces déserts où florissaient des villes; A cet entassement de siècles et d'ardeur Que le soleil toujours, comme un divin voleur, Va puiser dans la tombe et redonne à la nue. Je songe à la vie ample, antique, continue; Et à vous, qui marchez près de moi, et portez Avec moi la moitié du rêve et de l'été; A vous, qui comme moi, témoin de tous les âges, Tenez l'engagement, plein d'un grave courage, De bien vous souvenir, en tout temps, en tout lieu, Que l'homme en insistant réalise son Dieu, Et qu'il a pour devoir, dans la Nature obscure, De la doter d'une âme intelligible et pure, De guider l'Univers avec un coeur si fort Que toujours soit plus beau chaque instant qui se lève; Et d'écouter avec un mystique transport Les sublimes leçons que donnent à nos rêves L'infatigable voix de l'amour et des morts...

OCTOBRE ET SON ODEUR...

Octobre, et son odeur de vent, de brou de noix, D'herbage, de fumée et de froides châtaignes, Répand comme un torrent l'alerte désarroi Du feuillage arraché et des fleurs qui s'éteignent.

Dans l'éther frais et pur, et clair comme un couteau, Le soleil romanesque en hésitant arrive, Et sa paille dorée est comme un clair chapeau Dont les bords lumineux s'inclinent sur la rive...

—Automne, quelle est donc votre séduction? Pourquoi, plus que l'été, engagez-vous à vivre? Bacchante aux froides mains, de quelle région Rapportez-vous la pomme au goût d'ambre et de givre?

Dans votre air épuré, argentin, élagué, On entend
bourdonner une dernière abeille. Le soleil, étourdi et déjà
fatigué, Ne s'assied qu'un instant à l'ombre de la treille;

Les rosiers, emmêlés aux rayons blancs du jour, Les dahlias,
voilés de gouttes d'eau pesantes, Sont encore encerclés de
guêpes bruissantes, Mais la rouille du temps les gagne tour
à tour.

La fontaine sanglote une froide prière; Dans le saule, un
oiseau semble faire le guet, Tant son cri est prudent,
défiant, inquiet. Mais les cieux, les doux cieux, ont des lacs
de lumière!

—Ces glauques flamboiements, cette poussière d'or, Cet
azur, embué comme une pensée ivre, Ces soleils oscillant
comme un vaisseau qui sort De la rade, chargé de baumes
et de vivres, Flotteront-ils au toit d'un couvent florentin, Sur
les verts bananiers des Iles Canaries, Dans un vallon
d'Espagne, où jamais ne s'éteint L'écarlate lampion des
grenades mûries, Tandis que nous entrons dans l'hiver
obsédant, Dans l'étroite saison, où, seule, la musique Fait un
espace immense, et semble un confident Qui, saturé des
pleurs de nos soirs nostalgiques,

Les porte jusqu'aux cieux, avec un cri strident!

LES RIVES ROMANESQUES

Soir paresseux des lacs, douceur lente des rames, Qui, sur
l'eau susceptible, élancez des frissons, Romanesque
blancheur des terrasses, chansons Que des nomades font
retentir, où se pâme Le vocable éternel du triste amour,
quelle âme Tromperez-vous ce soir par votre déraison?

L'absorbante chaleur voile les monts d'albâtre, Un généreux
feuillage abrite les chemins, Les hameaux ont l'odeur du
laitage et de l'âtre; Et les montagnes sont, dans l'espace
bleuâtre, Hautes et torturées comme un courage humain.

Au loin les voiliers las ont l'air de tourterelles, Qui, dans ce
paradis liquide et sommeillant, Renonçant à l'éther, laissent
flotter leurs ailes Et gisent, transpercés par le flot scintillant.

Et la nuit vient, serrant ses mailles d'argent sombre Sur
l'Alpe bondissante où le jour ruisselait, Et c'est comme un
subit, sournois coup de filet, Capturant l'horizon, qui palpite
dans l'ombre Comme un peuple d'oiseaux aux voûtes d'un
palais...

Un vert fanal au port tremble dans l'eau tranquille; Tout a la
calme paix des astres arrêtés; Il semble qu'on soit loin des
champs comme des villes; L'air est ample et profond dans
l'immobilité; Et l'on croit voir jaillir de sensibles idylles De
toute la douceur de cette nuit d'été!

—Pourquoi nous trompez-vous, beauté des paysages,
Aspect fidèle et pur des romanesques nuits, Engageante
splendeur, vent courant comme un page, Secrète expansion
des odeurs, calme bruit, Silencieux désirs montant du fond
des âges?

Pourquoi nous faites-vous espérer le bonheur Quand, par delà les lois, l'esprit, la conscience, Vous ressemblez au but qu'entrevoit le coureur? Dans un séjour où rien n'est péché ni douleur, Sous l'arbre désormais béni de la science, Vous convoquez les corps et les coeurs pleins d'ardeur!

Mais, hélas! les humains et la grande Nature N'échangent plus leur sombre et différente humeur; Entre eux tout est mensonge, épouvante, imposture; Les souhaits infinis, les peines, les blessures Ne trouvent pas en elle un remède à leurs pleurs. La terre indifférente, exhalant ses senteurs, N'a d'accueil maternel que pour celui qui meurt.

—Terre, prenez les morts, soyez douce à leur rêve; Serrez-les contre vous, rendez-les éternels, Donnez-leur des matins de rosée et de sève, Mêlez-les à vos fruits, vos métaux et vos sels.

Qu'ils soient participants à vos soins innombrables, Que, depuis le sol noir jusqu'au divin éther, Plus légers, plus nombreux que les vents du désert, Ils aillent, légion furtive, impondérable!

Mais nous, nous ne pouvons qu'être des coeurs humains: Nous habitons l'esprit, les passions, la foule; Nous sommes la moisson, et nous sommes la houle; Nous bâtissons un monde avec nos tristes mains; Et tandis que le jour insouciant se lève Sans jamais secourir ou protéger nos rêves, La force de nos coeurs construit les lendemains...

AU PAYS DE ROUSSEAU

Le lac, plus lent qu'une huile azurée, se repose, Et le doux ciel, couleur d'abricot et de rose, Penche sur lui sa calme et pensive langueur. Les grillons, dans les prés, ont commencé leurs chœurs: Scintillement sonore, et qui semble un cantique Vers la première étoile, humble et mélancolique, Qui fait trembler aux cieux sa liquide lueur...

L'automne épand déjà ses fumeuses odeurs.

Un voilier las, avec ses deux voiles dressées, Rêve comme un clocher d'église délaissée. Touffus et frémissants dans le soir spacieux, Les peupliers ont l'air de hauts cyprès joyeux; Au bord des champs où flotte une vapeur d'albâtre Les cloches des troupeaux semblent fêter le pâtre.

Teinté de sombre argent, un cèdre contourné A le tumulte obscur d'un nuage enchaîné Qui roule sur l'éther sa foudre ténébreuse... Et l'ombre vient, luisante, épandue, onctueuse. Les montagnes sur l'eau pèsent légèrement; Tout semble délicat, plein de détachement, On ne sait quelle éparse et vague quiétude Médite. Un clair fanal, douce sollicitude, Egoutte dans les flots son rubis scintillant. —O nuits de Lamartine et de Chateaubriand! Vent dans les peupliers, sources sur les collines, Tintement des grelots aux coursiers des berlines, Villages traversés, secrète humidité Des vallons où le frais silence est abrité! Calme lampe aux carreaux d'une humble hôtellerie, Bruit pressé des torrents, travaux des bûcherons, Vieux hêtres abattus dont les écorces font Flotter un parfum d'eau et de menuiserie, Quoi! j'avais délaissé vos poignantes douceurs? Retirée en un grave et mystique labeur, Le regard détourné,

l'âme puissante et rude, Je montais vers ma paix et vers ma solitude!

—Nature, accordez-moi le plus d'amour humain, Le plus de ses clartés, le plus de ses ténèbres, Et la grâce d'errer sur les communs chemins, Loin de toute grandeur isolée et funèbre;

Accordez-moi de vivre encor chez les vivants, D'entendre les moulins, le bruit de la scierie, Le rire des pays égayés par le vent, Et de tout recevoir avec un coeur qui prie,

Un coeur toujours empli, toujours communicant, Qui ne veut que sa part de la tâche des autres, Et qui ne rêve pas à l'écart, évoquant L'auréole orgueilleuse et triste des apôtres!

Que tout me soit amour, douceur, humanité: La vigne, le village et les feux de septembre, Les maisons rapprochées de si bonne amitié, L'universel labeur dans le secret des chambres;

Et que je ne sois plus,—au-dessus des abîmes Où mon farouche esprit se tenait asservi,— Comme un aigle blessé en atteignant les cimes, Qui ne peut redescendre, et qu'on n'a pas suivi!

UN SOIR EN FLANDRE

Ah! si d'ardeur ton coeur expire, Si tu meurs d'un rêve
hautain, Descends dans le calme jardin, Ne dis rien,
regarde, respire;

Le parfum des pois de senteur Ouvre ses ailes et se pâme;
Le ciel d'azur, le ciel de flamme, Est sombre à force de
chaleur!

Demeure là, les mains croisées, Les yeux perdus à l'horizon,
A voir luire sur les maisons Les toits aux pentes ardoisées.

Des coqs, chantant dans le lointain, Soupirent comme des
colombes, Sous la chaleur qui les surplombe. Le soir semble
un brumeux matin.

Douceur du soir! le hameau fume, La rue est vive comme un
quai Où le poisson est débarqué; Un pigeon flotte, blanche
écume.

Vois, il n'y a pas que l'amour Sur la profonde et douce terre;
Sache aimer cet autre mystère: L'effort, le travail, le labour;

Des corps, que la vie exténue, S'en viennent sur les pavés
bleus; Les bras, les visages caeux Sont emplis de joie
ingénue.

Un homme tient un arrosoir; Ce plumage d'eau se balance
Sur les choux qui, dans le silence, Goûtent aussi la paix du
soir.

Il se forme au ciel un nuage; Regarde les bonds, les
sursauts, De quatre tout petits oiseaux, Qui volent sur le ciel
d'orage!

Un oeillet tremble, secoué D'un coup vif de petite trique,
Quand le lourd frelon électrique A sa tige reste cloué.

Par la vapeur d'eau des rivières Les prés verts semblent
enlacés; Le soir vient, les bruits ont cessé; —Etranger, mon
ami, mon frère,

Il n'est pas que la passion, Que le désir et que l'ivresse, La
nature aussi te caresse D'une paisible pression;

Les rêves que ton coeur exhale Te font gémir et défaillir;
Eteins ces feux et viens cueillir Le jasmin aux quatre
pétales.

Abdique le sublime orgueil De la langueur où tu t'abîmes, Et
vois, flambeau des vertes cimes, Bondir le sauvage écureuil!

BONTE DE L'UNIVERS QUE JE CROYAIS ETEINTE...

Bonté de l'univers que je croyais éteinte, Tant vous aviez
déçu la plus fidèle ardeur, Je ressens aujourd'hui vos suaves
atteintes; Ma main touche, au jardin succulent de moiteur,
Le sucre indigo des jacinthes!

Les oiseaux étourdis, au vol brusque ou glissant, Dans le
bleuâtre éther qu'emplit un chaud vertige, D'un gosier tout
enduit du suc laiteux des tiges Font jaillir, comme un lis,
leurs cris rafraîchissants!

—Et, bien que le beau jour soit loin de la soirée, Bien
qu'encor le soleil étende sur les murs Sa nappe de safran
éclatante et moirée, Déjà la molle lune, au contour pâle et
pur, Comme un soupir figé rêve au fond de l'azur...

AUTOMNE

Puisque le souvenir du noble été s'endort, Automne, par quel âpre et lumineux effort, —Déjà toute fanée, abattue et moisie,— Jetez-vous ce brûlant accent de poésie? Votre feuillage est las, meurtri, presque envolé. C'est fini, la beauté des vignes et du blé; Le doux corps des étés en vous se décompose; Mais vous donnez ce soir une suprême rose.

—Ah! comme l'ample éclat de ce dernier beau jour Soudain réveille en moi le plus poignant amour! Comme l'âme est par vous blessée et parfumée, Triste Automne, couleur de nêfle et de fumée!...

CHALEUR DES NUITS D'ETE...

O nuit d'été, maladie inconnue, combien tu me fais mal!
Jules LAFORGUE.

Chaleur des nuits d'été, comme une confidence Dans l'espace épandue, et semblant aspirer Le grand soupir des coeurs qui songent en silence, Je vous contemple avec un désespoir sacré!

Les passants, enroulés dans la moiteur paisible De cette nuit bleuâtre au souffle végétal, Se meuvent comme au fond d'un parc oriental L'ombre des rossignols furtifs et susceptibles.

Une femme, un enfant, des hommes vont sans bruit Dans la rue amollie où le lourd pavé luit; C'est l'heure où les Destins plus aisément s'acceptent: Tout effort est dans l'ombre

oisive relégué. Les parfums engourdis et compacts,
interceptent La circulation des zéphyrs fatigués.

Il semble que mon coeur soit plus soumis, plus sage; Je
regarde la terre où s'entassent les âges Et la voûte du ciel,
pur, métallique et doux. Se peut-il que le temps ait, malgré
mes courroux, Apaisé mon délire et son brûlant courage, Et
qu'enfin mon espoir se soit guéri de tout?

La lune éblouissante appuie au fond des nues Son sublime
débris ténébreux et luisant, Et la nuit gît, distraite,
insondable, ingénue; Son chaud torrent sur moi
abondamment descend Comme un triste baiser négligent et
pesant.

Deux étoiles, ainsi que deux âmes plaintives, Semblent
accélérer leur implorant regard. L'univers est posé sur mes
deux mains chétives; Je songe aux morts, pour qui il n'est ni
tôt, ni tard, Qui n'ont plus de souhaits, de départs, ni de
rives.

Que de jours ont passé sur ce qui fut mon coeur, Sur
l'enfant que j'étais, sur cette adolescente Qui, fière comme
l'onde et comme elle puissante, Luttait par son amour
contre tout ce qui meurt!

Pourtant, rien n'a pâli dans ma chaude mémoire, Mon rêve
est plus constant que le roc sur la mer; Mais un besoin
vivant, fougueux, aride, amer, Veut que mon coeur
poursuive une éternelle histoire, Et cherche en vain la
source au milieu du désert. —Et je regarde, avec une
tristesse immense, Dans le ciel glauque et lourd comme un
auguste pleur, L'étoile qui palpite ainsi que l'espérance, Et
la lune immobile au-dessus de mon coeur...

ARLES

Mes souvenirs, ce soir, me séparent de toi; Au-dessus de tes yeux, de ta voix qui me parle, De ce frais horizon d'églises et de toits, J'écoute, dans mon rêve où frémit leur émoi, Les hirondelles sur le ciel d'Arles!

La nuit était torride à l'heure du couchant. Les doux cieux languissaient comme une barcarolle; Deux colonnes des Grecs, levant leurs bras touchants, Semblaient une Andromaque éplorée, et cherchant A fléchir une ombre qui s'envole!

Ce qu'un beau soir contient de perfide langueur Ployait dans un silence empli de bruits infimes; Je regardais, les mains retombant sur mon coeur, Briller ainsi qu'un vase où coule la chaleur, Le pâle cloître de Saint-Trophime!

Une brise amollie et lourde de parfums, Glissait, silencieuse, au bord gisant du Rhône. Tout ce que l'on obtient me semblait importun, Mes pensers, mes désirs, s'éloignaient un à un Pour monter vers d'invisibles zones!

O soleil, engourdi par les senteurs du thym, Parfums de poivre et d'huile épandus sur la plaine, Rochers blancs, éventés, où, dans l'air argentin, On croit voir, se gorgeant des flots du ciel latin, Les rapides Victoires d'Athènes!

Soir torturé d'amour et de pesants tourments, Grands songes accablés des roseaux d'Aigues-Mortes, Musicale torpeur où volent des flamants, Couleur du soir divin, qui promets et qui ments, C'est ta détresse qui me transporte!

Ah! les amants unis, qui dorment, oubliés, Dans les doux Alysamps bercés du clair de lune, Connaissent, sous le

vent léger des peupliers, Le bonheur de languir, assouvis et
liés, Dans la même amoureuse infortune;

Mais les corps des vivants, aspirés par l'été, Sont des
sanglots secrets que tout l'azur élance. Je songeais sans
parler, lointaine à vos côtés; Qui jamais avouera l'âpre
infidélité D'un coeur sensible dans le silence!...

LA NUIT FLOTTE...

La nuit flotte, amollie, austère, taciturne, Impérieuse; elle
est funèbre comme une urne Qui se clôt sur un vague et
sensible trésor. Un oiseau, intrigué, dans un arbre qui dort,
Paraît interroger l'ombre vertigineuse. La lune au sec éclat
semble une île pierreuse: Cythère aride et froide où tout
désir est mort.

Une vague rumeur émane du silence. Un train passe au
lointain, et son essoufflement Semble la palpitante et
paisible cadence Du coteau qui respire et songe
doucement...

Un parfum délicat, abondant, faible et dense, Mouvant et
spontané comme des bras ouverts, Révèle la secrète et
nocturne existence Du monde végétal au souffle humide et
vert.

Et je suis là. Je n'ai ni souhait, ni rancune; Mon coeur s'en
est allé de moi, puisque ce soir Je n'ai plus le pouvoir de
mes grands désespoirs, Et que, paisiblement, je regarde la
lune.

Je suis la maison vide où tout est flottement. Mon coeur est
comme un mort qu'on a mis dans la tombe; J'ai longuement
suivi ce bel enterrement, Avec des cris, des deuils, du sang,

des tremblements, Et des égorgements d'agneaux et de colombes.

Mais le temps a séché l'eau des pleurs et le sel. D'un oeil indifférent, sans regret, sans appel, Eclairé par la calme et triste intelligence, Je regarde la voûte immense, où les mortels Ont suspendu les vœux de leur vaine espérance.

Et je ne vois qu'abîme, épouvante, silence; Car, ô nuit! vous gardez le deuil continu De ce que rien d'humain ne peut être éternel...

L'EVASION

Libre! comprends-tu bien! être libre, être libre! Ne plus porter le poids déchirant du bonheur, Ne plus sentir l'amère et suave langueur, Envahir chaque veine, amollir chaque fibre!

Libre, comme une biche avant le chaud printemps! Bondir sans rechercher l'ardeur de la poursuite, Et, dans une ineffable et pétulante fuite, Disperser la nuée et les vents éclatants!

Se vêtir de fraîcheur, de feuillage, de prismes, S'éclabousser d'azur comme d'un flot léger; Goûter, sous les parfums compacts de l'oranger, Un jeune, solitaire et joyeux héroïsme!

—A peine l'aube naît, chaque maison sommeille;
L'atmosphère, flexible et prudente corbeille, Porte le monde ainsi que des fruits nébuleux. On croit voir s'envoler le coteau mol et bleu. Tout à coup, le soleil, ramassé dans l'espace, Eclate, et vient viser toute chose qui passe; La brise, étincelante et forte comme l'eau, Jette l'odeur des

fleurs sur le coeur des oiseaux, Mêle les flots marins, dont la
cime moelleuse Fond dans une douceur murmurante,
écumeuse... Que mon front est joyeux, que mes pas sont
dansants! Je m'élançe, je marche au bord des cieux
glissants: Dans mes songes, mes mains se sont habituées A
dénouer le voile odorant des nuées! L'étendue argentée est
un tapis mouvant Où court la verte odeur des figuiers et du
vent; Dans les jardins bombés, qu'habite un feu bleuâtre,
Les épais bananiers, au feuillage en haillons, Elancent de
leurs flancs, crépitants de rayons, Le fougueux bataillon des
fruits opiniâtres. Je regarde fumer l'Etna rose et neigeux;
Les enfants, sur les quais, ont commencé leurs jeux. Chaque
boutique, avec ses câpres, ses pastèques, Baisse sa toile;
on voit briller l'enseigne grecque Sur la porte, qu'un jet de
tranchante clarté Fait scintiller ainsi qu'un thon que le flot
noie; Tout est délassement, espoir, activité; Mais quel désir
d'amour et de fécondité, Hélas! s'éveille au fond de toute
grande joie!

Et pour un nouveau joug, ô mortels! Eros ploie La branche
fructueuse et forte de l'été...

CEUX QUI N'ONT RESPIRE...

Ceux qui n'ont respiré que les nuits de Hollande, Les tulipes
des champs, les graines des bouleaux, Le vent rapide et
court qui chante sur la lande, Les quais du Nord jetant leur
goudron sur les flots,

Ceux qui n'ont contemplé que les blés et les vignes
Croissant tardivement sous des cieux incertains, Qui n'ont
vu que la blanche indolence des cygnes Que Bruges fait
flotter dans ses brumeux matins,

Ceux pour qui le soleil, au travers du mélèze, Pendant les plus longs jours d'avril ou de juillet, Remplace la splendeur des campagnes malaises, Et les soirs sévillans enivrés par l'oeillet,

Ceux-là, vivant enclos dans leurs frais béguinages, Souhaitent le futur et vague paradis, Qui leur promet un large et flamboyant voyage Où s'embarquent les coeurs confiants et hardis.

Mais ceux qui, plus heureux, ont connu votre audace, O bleuâtre Orient! Incendie azuré, Prince arrogant et fier, favori de l'espace, Monstre énorme, alangui, dévorant et doré;

Ceux qui, sur le devant de leur ronde demeure, Coupole incandescente, opacité de chaux, Ont vu la haute palme éparpiller les heures, Qui passent sans marquer leurs pieds sur les cieux chauds,

Ceux qui rêvent le soir dans le grand clair de lune, —Aurore qui soudain met sa robe d'argent Et trempe de clarté la rue étroite et brune, Et le divin détail des choses et des gens,—

Ceux qui, pendant les nuits d'ardente poésie, Egrénant un collier fait de bois de cyprès, Contemplant, aux doux sons des guitares d'Asie, Le long scintillement d'un jet d'eau mince et frais,

Ceux-là n'ont pas besoin des infinis célestes; Nul immortel jardin ne surpasse le leur; Ils épuisent le temps, pendant ces longues siestes Où leur corps étendu porte l'ombre des fleurs.

Leur âme nonchalante, et d'azur suffoquée, Cherche la Mort,
pareille à l'ombrage attiédi Que font le vert platane et la
jaune mosquée Sur le col des pigeons, attristés par midi...

LE CIEL BLEU DU MILIEU DU JOUR...

Le ciel bleu du milieu du jour vibre, travaille, Encourage les
champs, les vignes, les semailles, Comme un maître exalté
au milieu des colons! Tout bouge; sous les frais marronniers
du vallon, L'abeille noire, avec ses bonds soyeux et
 Brusques, Semble un éclat volant de quelque amphore
étrusque. Sur les murs villageois, le vert abricotier
S'écartèle, danseur de feuillage habillé. Les parfums des
jardins font aussi du sable Une zone qui semble au coeur
infranchissable. L'air fraîchit. On dirait que de secrets jets
d'eau Sous les noirs châtaigniers suspendent leurs arceaux.
L'hirondelle, toujours par une autre suivie, Tourne, et semble
obéir à des milliers d'aimants: L'espace est sillonné par ces
rapprochements... —Et parfois, à côté de cette immense vie
On voit, protégé par un mur maussade et bas, Le cimetière
où sont, sans regard et sans pas, Ceux pour qui ne luit plus
l'étincelante fête, Qui fait d'un jour d'été une heureuse
tempête! Hélas! dans le profond et noir pays du sol, Malgré
les cris du geai, le chant du rossignol, Ils dorment. Une
enfant, sans frayeur, près des tombes, Traîne un jouet brisé
qui ricoche et retombe. Ils sont là, épandus dans les lis nés
sur eux, Ces doux indifférents, ces grands silencieux; Et la
route qui longe et contourne leur pierre, Eclate, rebondit
d'un torrent de poussière Que soulève, en passant, le
véhément parcours Des êtres que la mort prête encor à
l'amour... —Et moi qui vous avais délaissée, humble terre,
Pour contempler la nue où l'âme est solitaire, Je sais bien
qu'en dépit d'un rêve habituel, Nul ne saurait quitter vos
chemins maternels. En vain, l'intelligence, agile et sans

limite, Avide d'infini, vous repousse et vous quitte; En vain,
dans les cieux clairs, de beaux oiseaux pensants Peuplent
l'azur soumis d'héroïques passants, Ils seront ramenés et
liés à vos rives, Par le poids du désir, par les moissons
actives, Par l'odeur des étés, par la chaleur des mains...

—Vaste Amour, conducteur des éternels demains, Je
reconnais en vous l'inlassable merveille, L'inexpugnable vie,
innombrable et pareille: O croissance des blés! ô baisers des
humains!

LA LANGUEUR DES VOYAGES

Le matinal plaisir du soleil dans l'herbage, Dessinant des ruisseaux d'intangible cristal; Les cieux d'été, plus chauds qu'un sensuel visage Opprimé de désir, altéré d'idéal; Le hameau romantique au creux d'un roc stérile; Des jardins de dattiers, épais ainsi qu'un toit; L'arrivée, au matin, dans d'étrangères villes, Où, soudain, l'on se sent libéré comme une île Que bat de tout côté un flot distrait et coi; Le bitumeux parfum d'une rade en Hollande, Le bruit de forge en feu des vaisseaux roux et noirs Que la noble denrée exotique achalande; Enfin, surtout, l'odeur et la couleur des soirs, Ont, pour le voyageur que le désir oppresse Et que guide un mystique et rêveur désespoir, L'insistante langueur qui prélude aux caresses...

LA TERRE

Je me suis mariée à vous Terre fidèle, active et tendre, Et
chaque soir je viens surprendre Votre arôme secret et doux.

Ah! puisque le divin Saturne Porte un anneau qui luit
encore, Je vous donne ma bague d'or, Petite terre taciturne!

Elle est comme un soleil étroit, Elle est couleur de moisson
jaune, Aussi chaude qu'un jeune faune Puisqu'elle a tenu
sur mon doigt!

—Et qu'un jour, dans l'espace immense, Brille, ceinte d'un
lien doré, La Terre où j'aurai respiré Avec tant d'âpre
véhémence!

RIVAGES CONTEMPLES

Rivages contemplés au travers de l'amour, Horizon familier
comme une salle ronde, Où nos yeux enivrés
s'interrogeaient toujours, Dans quel sensible atlas, sur
quelle mappemonde Reverrai-je vos soirs précis et colorés,
Les suaves chemins où nos pas ont erré, Et que nos coeurs,
emplis d'ardeur triste et profonde, Avaient rendus plus
beaux que la beauté du monde?

UN SOIR A LONDRES

.....

Les parfums vont en promenade Sur l'air brumeux, Une âme ennuyée et malade Flotte comme eux.

Les rhododendrons des pelouses, D'un lourd éclat, Semblent des collines d'arouses Et d'ananas.

Un temple grec dans le feuillage Semble un secret, Où Vénus voile son visage Dans ses doigts frais.

O petit fronton d'Ionie, Que tu me plais, Dans la langoureuse agonie D'un soir anglais!

Je t'enlace, je veux suspendre A ta beauté, Mon coeur, ce rosier le plus tendre De tout l'été.

—Mais sur tant de langueur divine Quel souffle prompt? Je respire l'odeur saline, Et le goudron!

C'est le parfum qui vient d'Irlande, C'est le vent, c'est L'odeur des Indes, qu'enguirlande L'air écossais!

—O toi qui romps, écarter, creuses Le ciel d'airain, Rapide odeur aventureuse Du vent marin,

Va consoler, dans le Musée Au beau renom, La divine frise offensée Du Parthénon!

Va porter l'odeur des jonquilles, Du raisin sec, Aux vierges tenant les faucilles Et le vin grec.

—Cavalerie athénienne, O jeunes gens! Guirlande héroïque
et païenne Du ciel d'argent;

Miel condensé de la nature, O cire d'or, Gestes joyeux,
sainte Ecriture, Céleste accord!

Phalange altière et sans seconde, O rire ailé, Bandeau royal
au front du monde, Cœur déroulé,

Prenez votre place éternelle, Votre splendeur, Dans l'infini
de ma prunelle Et de mon cœur...

—Une maison de brique rouge Tremble sur l'eau, On entend
un oiseau qui bouge Dans le sureau.

Quelle céleste main fait fondre La brume et l'or Des
nébuleux matins de Londres Et de Windsor?

Des chevreuils, des biches, en bande, D'un pied dressé
Semblent rôder dans la légende Et le passé.

La pluie attache sa guirlande Au bois en fleur: —Ecoute, il
semble qu'on entende Battre le cœur

De l'intrépide Juliette, Ivre d'été, Qui bondit, sanglote,
halette De volupté;

De Juliette qui s'étonne D'être, en ces lieux, Plus amoureuse
qu'à Vérone Près des ifs bleus.

—Tout tremble, s'exalte, soupire; Ardent émoi. O Juliette de
Shakspeare, Comprenez-moi!...

LE PRINTEMPS DU RHIN

(STRASBOURG)

Le vent file ce soir, sous un mol ciel d'airain, Comme un voilier sur l'Atlantique. On entend s'éveiller le Printemps souverain, A la fois plaintif et bachique:

Un abondant parfum, puissant, traînant et las Triomphe et pourtant se lamente. Le saule a de soyeux bourgeons de chinchilla Epars sur la plaine dormante.

Un bouleversement hardi, calme et serein A rompu et soumis l'espace; Les messages des bois et l'effluve marin S'accostent dans le vent qui passe!

Comment s'est-il si vite engouffré dans les bois, Ce dieu des sèves véhémentes? Tout encore est si sec, si nu, si mort de froid! —C'est l'invisible qui fermente!

Là-bas, comme un orage aigu, accumulé, La flèche de la cathédrale Ajoute le fardeau de son sapin ailé A ce ciel qui défaille et râle.

—Et moi qui, d'un amour si grave et si puissant, Contenais la rive et le fleuve, Je sens qu'un mal divin veut détourner mon sang De la tristesse où je m'abreuve;

Je sens qu'une fureur rôde aux franges des cieux, Se suspend, pèse et se balance. Le printemps vient ravir nos rêves anxieux; C'est la fouguese insouciance!

C'est un désordre ardent, téméraire, et si sûr De sa tâche auguste et joyeuse, Que, comme une ivre armée en fuite vers l'azur, Nous courons vers la nue heureuse.

Nous sommes entraînés par toutes les vapeurs Qui
tressaillent et qui consentent, Par les sonorités, les secrets,
les torpeurs, Par les odeurs réjouissantes!

—Mais non, vous n'êtes pas l'universel Printemps, O saison
humide et ployée Que j'aspire ce soir, que je touche et
j'entends, Qui m'avez brisée et noyée!

Vous êtes le parfum que j'ai toujours connu, Depuis ma
stupeur enfantine; La présence aux beaux pieds, le regard
ingénu De ma chaude Vénus latine!

Vous êtes ce subtil joueur de tambourin A qui les montagnes
répondent, Et dont le chant nombreux anime sur le Rhin La
vive effusion de l'onde!

Vous êtes le pollen des hêtres et des lis, L'amoureuse et
vaste espérance, Et les brûlants soupirs que les nuits
d'Eleusis Ont légués à l'Ile-de-France!

C'est à moi que ce soir vous livrez le secret De votre grâce
turbulente; Les autres ne verront que l'essor calme et frais
De votre croissance si lente.

Les autres ne verront,—Alsace aux molles eaux Qu'un
zéphyr moite endort et creuse,— Que vos étangs gisants,
qui frappent de roseaux Votre dignité langoureuse!

Les autres ne verront que vos remparts brisés, Que vos
portes toujours ouvertes, Où passe sans répit, sous un
masque apaisé, Le tumulte des brises vertes!

Les autres ne verront, ô ma belle cité, Que la grave et
sombre paupière De tes toits inclinés, qui font à ta fierté Un
voile d'ombre et de prière.

Ils ne verront, ceux-là, de ton songe éternel, Que ta plaine
qui rêve et fume, Que tes châteaux du soir, endormis dans
le ciel. —J'ai vu ton frein couvert d'écume!

Ceux-là ne sauront voir, à ton balcon fameux, Que la
Marseillaise endormie; —Moi j'ai vu le soleil, de son égide en
feu, Empourprer ta feinte accalmie.

Les autres ne verront que ce grand champ des morts, Où le
Destin s'assied, hésite, Et contemple le temps assoupi sur
les corps... —Moi j'ai vu ce qui ressuscite!

CE MATIN CLAIR ET VIF...

Ce matin clair et vif comme un midi du pôle, Où le vent
vient filer le blanc coton des saules, Où sur le pré touffu, de
guêpes entr'ouvert, On croit voir crépiter un large soleil
vert, Où glissent, sur le Rhin que franchit la cigogne, Les
chalands engourdis qui montent vers Cologne, Où le village,
avec ses lumineux sursauts, Semble un cercle d'enfants
jouant avec de l'eau, Où j'entends dans les airs les pliantes
musiques Que font en se croisant les brises élastiques, Je
songe, ô mon ami dont je presse la main, Aux forces du
silence et du désir humain, Puisque le plus profond et plus
lourd paysage Ne vient que de mon coeur et de ton doux
visage...

LES NUITS DE BADEN

Dans le pays de Bade, où les soirs sont si lourds, Où les noires forêts font glisser vers la ville, Comme un acide fleuve, invisible et tranquille, L'amère exhalaison du végétal amour,

Que de fois j'ai rêvé sur la terrasse, inerte, Ecoutant les volets s'ouvrir sur la fraîcheur, Dans ces secrets instants où les fleurs se concertent Pour donner à la nuit sa surprenante odeur...

Des voitures passaient, calèches romantiques, Où l'on voyait deux fronts s'unir pour contempler Le coup de dés divin des astres, assemblés Dans l'espace alangui, distrait et fatidique.

O Destin suspendu, que vous m'êtes suspect! — Sous les rameaux courbés des tilleuls centenaires Un puéril torrent roulait son clair tonnerre; Des orchestres jouaient dans les bosquets épais, Mêlant au frais parfum dilaté de la terre, Cet élément des sons, dont la force éphémère Distend à l'infini la détresse ou la paix...

— O pays de la valse et des larmes sans peines, Pays où la musique est un vin plus hardi, Qui, sans blâme et sans heurts, furtivement amène Les coeurs penchants et las vers le sûr paradis Des regards emmêlés et des chaleurs humaines,

Combien vous m'avez fait souffrir, lorsque, rêvant Seule, sur les jardins où les parfums insistent, J'écoutais haleter le désarroi du vent, Tandis qu'au noir beffroi, l'horloge, noble et triste, Transmettait de sa voix lugubre de trappiste Le menaçant appel des morts vers les vivants!

Oui, je songe à ces soirs d'un mois de mai trop tiède, Où
tous les rossignols se liguèrent contre moi, Où la lente
asphyxie amoureuse des bois Me désolait d'espoir sans me
venir en aide;

Les sureaux soupiraient leurs chancelants parfums; La ville
aux toits baissés, comme une jeune abbesse, Paraissait
écarter ses vantaux importuns, Pour savourer l'espace et
pleurer de tendresse!

Tout souffrait, languissait, désirait, sans moyen, Les voluptés
de l'âme et la joie inconnue. —Quand serez-vous formé,
ineffable lien Qui saurez rattacher les désirs à la nue?

Je pleurais lentement, pour je ne sais quel deuil Qui, dans
les nuits d'été, secrètement m'opprime; Et je sentais
couler, sur mes mains en détresse, Du haut d'un noir sapin
qui se balance au seuil Du romanesque hôtel que la lune
caresse, De mols bourgeons, hachés par des dents
d'écureuil...

HENRI HEINE

Quand je respire, des milliers d'échos me répondent... H.
HEINE.

Henri Heine, j'ai fait avec vous un voyage, C'était un soir
d'automne, encor tiède, encor clair; Heidelberg fraîchissait
sous ses rouges feuillages, Nous cherchions, dans la rue aux
portails entr'ouverts, L'humble hôtel, romantique et vieux,
du Chasseur Vert.

Je reposais sur vous, compagnon invisible, Ma tête
languissante et mes cheveux défaits; Un souriant vieillard
marchait, lisant la Bible, Sur la place où le jour, lumineux et
sensible, Jetait un long appel de désir et de paix...

C'était l'heure engourdie où le soleil s'incline; Par un mortel
besoin de pleurer et de fuir, J'ai souhaité monter sur la verte
colline; Nous nous sommes ensemble assis dans la berline
Où flottait un parfum de soierie et de cuir, Et nous vîmes
jaillir les romanesques ruines.

Sur la terrasse, auprès de la tour en lambeaux, Des
étudiants riaient avec vos bien-aimées. Je regardais bondir
les délicats coteaux Qui frisent sous le poids des vignes
renommées, Et l'espace semblait à la fois vaste et clos.

Le Neckar, au courant scintillant et rapide, Entraînait le
soleil parmi ses fins rochers. Nous étions tout ensemble
assouvis et avides; L'insidieux automne avait sur nous lâché
Ses tourbillons de songe et ses buis arrachés...

—O sublime, languide, âpre mélancolie Des beaux soirs où
l'esprit, indomptable et captif, Veut s'enfuir et ne peut, et
rêve à la folie D'enfermer l'univers dans un amour plaintif!

Tout à coup, dans le parc public, humide et triste,
L'orchestre qui jouait sur les bords de l'étang, Près d'un
groupe attentif de studieux touristes, Lança le son du cor
qui chante dans Tristan...

Henri Heine, j'ai su alors pourquoi vos livres Regorgent de
buée et de soudains sanglots, Pourquoi, riant, pleurant, vous
voulez qu'on vous livre La coupe de Thulé qui dort au fond
des flots;

L'amour de la légende et la vaine espérance Vous hantaient
d'un appel sourdement répété: Hélas! vous aviez trop
écouté, dès l'enfance, Les sirènes du Rhin, à Cologne et
Mayence, Quand l'odeur des tilleuls grise les nuits d'été!

Voyageur égaré dans la forêt des fables, Moqueur désespéré
qu'un mirage appelait, Ni le chant de la mer d'Amalfi sur les
sables, Ni la Sicile, avec l'olivier et le lait, Ne pouvait retenir
votre vol inlassable, Pour qui l'espace même est un trop
lourd filet!

—O soirs de Düsseldorf, quand les toits et leur neige Font un
scintillement de cristal et de sel, Et que, petit garçon qui
rentrait du collège, Vous évoquiez déjà, rêveur universel,
L'oriental aspect de la nuit de Noël!

Pourtant vous goûtiez bien la sensible Allemagne, Les
muguets jaillissant dans ses bois ingénus, L'horloge des
beffrois, dont les coups accompagnent Les rondes et les
chants des filles aux bras nus;

Vous connaissiez le poids sentimental des heures Qui
semblent fasciner l'errante volupté, Quand l'or des calmes
soirs recouvre les demeures, Les gais marchés, le Dôme et
l'Université;

Mais, fougueux inspiré, fier ami des naïades, Les humaines
amours vous berçaient tristement, Et vous trouviez, auprès
d'une enfant tendre et fade, La double solitude où sont tous
les amants!

Accablé par la voix des forêts mugissantes, Vous inventiez
Cordoue, ses palais et ses bains, La fille de l'alcade, altière
et rougissante, Qui, trahissant son âme offerte aux
chérubins, Soupire auprès d'un jeune et dédaigneux
rabbin...

Les frais torrents du Hartz et la mauresque Espagne Tour à
tour enivraient votre insondable esprit. Que de pleurs près
des flots! de cris sur la montagne! Que de lâches soupirs, ô
Heine! que surprit La gloire au front baissé, votre sombre
compagne!

Parfois, vers votre coeur, que brisaient les démons, Et qui
laissait couler sa détresse infinie, Vous sentiez accourir, par
la brèche des monts, Les grands vents de Bohême et de
Lithuanie;

Les cloches, les chorals, les forêts, l'ouragan, Qui
composent le ciel musical d'Allemagne, Emplissaient d'un
tumulte orageux, où se joignent Les résineux parfums des
arbres éloquents, Vos Lieder, à la fois déchirés et fringants.

—Mais quand le vent se tait, quand l'étendue est calme,
Vous repoussez le verre où luit le vin du Rhin; Le Gange, les
cyprès, la paresse des palmes Vous font de longs signaux,
secrets et souverains; Et votre oeil fend l'azur et les sables
marins, Immobile, extatique et vague pèlerin!

Vous riez, et tandis que tinte votre rire, Vos poèmes en
pleurs invectivent le sort; Vous chantez, justement, de ne
pas pouvoir dire Les sources et le but d'un multiple délire,
Rossignol florentin, Grèbe des mers du Nord, Qui mélangez

au thym du verger de Tityre Les gais myosotis des matins
de Francfort.

—J'ai vu, un soir d'automne, au bord d'un chaud rivage, Un
grand voilier, chargé de grappes de cassis, Ne plus pouvoir
voguer, tant le faible équipage, Captif sous un réseau
d'effluves épaissis, Gisait, transfiguré par le philtre imprécis
D'un arôme, grisant plus encor qu'un breuvage.

O Heine! ce parfum languissant et fatal, Cette vigne éthérée
et qui pourtant accable, N'est-ce pas le lointain et pressant
idéal Qui vous persécutait, quand de son blanc fanal La lune
illuminait, dans les forêts d'érables, Vos soupirs envolés vers
sa joue de cristal!

—Vous me l'avez transmis, ce désir des conquêtes, Cet
enfantin bonheur dans les matins d'été, Ce besoin de mourir
et de ressusciter Pour le mal que nous fait l'espoir et sa
tempête; Vous me l'avez transmis, ô mon brûlant prophète,
Ce céleste appétit des nobles voluptés!

O mon cher compagnon, dès mes jeunes années J'ai posé
dans vos mains mes doigts puissants et doux; Bien des yeux
m'ont déçue et m'ont abandonnée, Mais toujours vos
regards s'enroulent à mon cou, Sur le chemin du rêve où je
marche avec vous...

III

LES ELEVATIONS

Nous avons l'expérience de notre éternité. SPINOZA.

LA PRIÈRE

Comment vous aborder, redoutable prière? Ce qu'il faudrait, mon Dieu, c'est ne rien demander Qui n'ait votre impalpable et pensive lumière, Et qui ne nous combatte au lieu de nous aider.

Qu'est-ce qui prie en moi, qu'est-ce qui vous implore, N'est-ce pas ce désir qui ne s'est jamais tu, Et qui, ayant lassé tous les échos sonores, Vient à vous, plus secret, plus vaste et plus têtu?

J'ai peur qu'on vous offense au fond des calmes sphères Par le besoin que l'homme a d'être contenté, Par cette pesanteur vers ce que l'on préfère, Par l'exaltation de toute faculté!

Il faudrait le formel et morne sacrifice, Le désert refusant la rosée et le vent, L'extase aux yeux noyés, renonçant au délice De toucher à la mort avec un coeur vivant.

Aussi je n'ose rien demander à l'espace, Je sais que la prière est un pressant amour Qui, comme l'épervier sur le troupeau qui passe, Tombe du haut du ciel, plus rapide et plus lourd!

Rien n'est pur, rien n'est bon dans le souhait des êtres,
Puisque tout est besoin de calme ou de sanglot, Ivresse
d'absorber, de croître et de connaître, Inguérissable attrait
de la soif et de l'eau!

Les puissants animaux, désolés et sublimes, Qui dardent
dans mon coeur leurs vœux déçus, divins, Ne me
laisseront pas monter jusqu'à vos cimes Sans que mon être
entier ait apaisé leur faim!

Et puis, avec quels yeux et quelles mains humaines
Concevoir votre esprit, vos aspects, vos séjours? Parfois, en
suffoquant, je pressens vos domaines Quand il faut plus de
place à mon extrême amour;

Mais je n'offre jamais qu'une âme inassouvie Qui vous exige
ainsi qu'un plus vaste pouvoir, Et qui, dépassant l'air, les
formes et la vie, Poursuit jusqu'en vous-même un éclatant
savoir.

Pourtant, regardez-nous, sur les routes réelles Où nous
luttons, mêlés de constance et d'exil, Accoutumés au sol et
tentés par les ailes, Absents de nous déjà, et vers vous en
péril...

—Être toujours vaincu et ne pouvoir l'admettre, Ne pas
donner au sort notre consentement, Et, quand de toute part
la mort monte et pénètre, Rire comme la mer en son blanc
flamboiemment!

Persévérer en soi malgré l'ardeur nouvelle, Malgré
l'arrachement et la mobilité, Et sentir je ne sais quelle vie
éternelle Jaillir du seul effort humain d'avoir été.

Avoir toujours cherché, pressenti l'impossible Comme un sûr
continent épandu et dissous; Et partout exigé un amour
réversible, Qui fait que l'onde aussi aurait eu soif de nous;

Errer dans les matins soulevés et bachiques Qui semblent
pleins de temps, d'espoir, de chauds conseils Et ne plus leur
livrer son âme nostalgique Puisqu'aucun coeur ne bat
derrière le soleil;

Avoir vu peu à peu s'assombrir la nature Sans pouvoir
discerner, au long des frais matins, Si c'est dans le regard
ou les vastes verdure Que le flambeau vivace et prudent
s'est éteint;

N'avoir jamais voulu mettre aucune défense Entre sa libre
vie et votre volonté, Afin que votre active et confuse
présence Y jette son tumulte et son infinité;

Avoir vraiment connu, dans des lieux héroïques, L'appétit
matinal et joyeux de la mort, Et senti que la vie allégée et
mystique Fuyait vers quelque appel venu d'un autre bord,

Enfin, avoir porté la douleur exemplaire, L'amour par qui
l'on voit, l'on comprend et l'on sait, Et vivre désormais dans
le regret austère De n'avoir pu mourir quand on se
surpassait,

Voyez si ce n'est pas la plus pesante image De l'âme se
traînant jusqu'à votre inconnu, Et, soulevant déjà
l'éboulement des âges, Vous présentant l'esprit comme un
diamant nu.

—Être un tigre blessé, qui s'allonge et qui saigne Dans vos
forêts, mon Dieu, peu sûr d'être sauvé... J'ai vu trop de
repos chez ceux qui vous atteignent: La sainteté n'est pas
de vous avoir trouvé!...

O MONDE! NOUS PASSONS...

Non par sa propre force, mais par celle que lui
communiquait le dieu... EURIPIDE.

O monde! nous passons sous ta voûte infinie, Ayant tout
rabaissé jusqu'à notre raison. Les calmes lois, l'espoir
paisible, les maisons Sont une forteresse endormante et
bénie.

Nous allons sans jamais trouver l'essentiel De la terrible
énigme à nos yeux suspendue; Et détournant leurs yeux
prudents de l'étendue, Les hommes au front bas ont oublié
le ciel.

—Mais quelques-uns n'ont pas cette humble conscience; Ils
n'ont pas accepté de leur commun destin Ces résignations,
cet oubli, ce dédain, Qui leur permet d'errer avec
indifférence.

Toujours interrogeant l'espace et les chemins, Cherchant
leur mission ou bien leur jouissance, Ils se sentent, avec une
sombre puissance, Humbles parmi les dieux, rois parmi les
humains!

Ils connaissent la paix alors qu'ils accomplissent Ces tâches
du désir qu'ils savent assumer; Le danger d'espérer, le
courage d'aimer Leur imposent un grave et glorieux
supplice.

Ceux-là n'ont pas de frein, ils ont reçu des dieux Un ordre
séculaire, excessif, unanime; Par delà les torrents, par delà
les abîmes, Ils poursuivent sans peur leur sort aventureux.

Ils vont. L'air, les printemps, les vents les encouragent.
Toute force et tout bien agit et bout en eux, Leur coeur est
clair alors qu'il est tempétueux, Et, comme un haut sommet,
dépasse les orages.

—Seigneur, vous m’avez dit d’être ce pèlerin Qui s’épuise et pourtant que jamais rien n’entrave; Vous m’avez infusé le chant du tambourin, L’éclat de la cymbale et l’écume des gaves;

Pour prix de ma fatigue et d’un cri sans écho, Vous m’avez accordé plus de peines qu’aux autres; Je sentais vos faveurs au poids de mon fardeau, Et je suis le plus las parmi tous vos apôtres!

Mais quelquefois le soir, quand l’univers s’est tu, Quand, rompu par l’effort, le peuple humain sommeille, Vous m’ouvrez dans l’espace un chemin revêtu Du blanc scintillement des stellaires abeilles. J’assemble sous mes mains les paradis perdus; Un musical silence éclate à mon oreille; Mon âme ressent tout sans en être étonnée, Le serpent sous mon pied a sa tête inclinée. Je touche un fruit secret que plus rien ne défend, Et vous êtes mon Dieu, et je suis votre enfant...

MON DIEU, JE NE SAIS RIEN...

Mon Dieu, je ne sais rien, mais je sais que je souffre Au delà de l’appui et du secours humain, Et, puisque tous les ponts sont rompus sur le gouffre, Je vous nommerai Dieu, et je vous tends la main.

Mon esprit est sans foi, je ne puis vous connaître, Mais mon courage est vif et mon corps fatigué, Un grand désir suffit à vous faire renaître, Je vous possède enfin puisque vous me manquez!

Les lumineux climats d’où sont venus mes pères Ne me préparaient pas à m’approcher de vous, Mais on est votre

enfant dès que l'on désespère Et quand l'intelligence à plier
se résout.

J'ai longtemps recherché le somptueux prodige D'un tout-
puissant bonheur sans fond et sans parois: La profondeur
est close au prix de mon vertige, Et mon torrent toujours
rejaillissait vers moi.

Ni les eaux, ni le feu, ni l'air ne vous célèbrent Autant que
mon inerte, actif et vaste amour; La lumière est en moi,
j'erre dans les ténèbres Quand mes yeux sont voilés par la
clarté du jour!

Jamais un être humain avec plus de constance N'a tenté de
vous joindre et d'échapper à soi. Au travers des désirs et de
leur turbulence, J'ai cherché le moment où l'on vous
aperçoit.

—Je vous ai vu au bord de ces païens rivages Où les temples
ouverts, envahis par l'été, Maintiennent dans le temps, avec
un long courage, De votre aspect changeant la multiple
unité.

Je vous vois, dieu guerrier, quand la foule unanime, Effaçant
ses contours, arrachant ses liens, Semble un compact éther
aspiré par les cimes Et gagne le sommet de monts
cornéliens.

Je vous vois, quand ma ville, ainsi qu'un pâle orage, Etend à
l'infini le désert de ses toits, Et que mes yeux, mêlés aux
langueurs des nuages, Se traînent sans trouver vos
véritables lois.

Je vous vois, sur les fronts ternis comme des cibles, De
ceux-là qui jamais ne déposent leur faix, Qui, s'efforçant
toujours au delà du possible Ont le zèle offensé d'un héros
contrefait.

Je vous vois, quand un corps craintif va se résoudre A saisir
le bonheur suave et malfaisant; Quand le plaisir au coeur
roule comme la foudre Et semble un meurtrier qui console
en tuant!

C'est vous qui rayonnez avec les douze apôtres Dans les
gémissements, les appels et les cris, Dans un être éperdu
qu'on sépare de l'autre, Dans ces lambeaux de chair où se
mouvait l'esprit;

Dans ces regards accrus que la douleur tenaille: Athlètes
enchaînés où vient perler le sang, Terribles yeux, frappés
ainsi que des médailles Où l'on voit la beauté d'un mort ou
d'un absent!

—Seigneur, vous l'entendez, je n'ai pas d'autre offrande
Que ces pourpres charbons retirés des enfers, Depuis
longtemps l'eau vive et l'agreste guirlande S'échappaient
de mes bras, épars comme un désert.

Mais ce que je vous donne est le soupir des âges; L'orgueil
désabusé porte la corde au cou; Et ma simple présence est
comme un clair présage Qu'un siècle plus gonflé veut
s'écouler en vous.

Ce n'est pas la langueur, ce n'est pas la faiblesse Qui me
fait vous louer et vers vous me conduit, Mais l'exaltant
soleil, comblé de mes caresses, Quand mon esprit souffrait
l'a laissé dans la nuit.

—J'ai vu que tout priait, le désir et la plainte, Que les
regards priaient en se cherchant entre eux, Que les
emportements, le délire et l'étreinte Sont la tentation que
nous avons de Dieu.

Je ne puis l'expliquer, mais votre éclat suprême Semble être
mon reflet au lac d'un paradis, Un soir je vous ai vu

ressembler à moi-même, Sur la route où mon corps par
l'ombre était grandi;

C'est toujours soi qu'on cherche en croyant qu'on s'évade,
On voudrait reposer entre ses bras bénis; Votre amour et le
mien jamais ne rétrogradent, Et je m'entoure enfin de mon
coeur infini...

Je le sais, mes pas sont enlizés dans le sable, Tout le poids
de la vie est retenu au sol, Mais la flèche du coeur va vers
l'inconnaissable Et l'esprit ébloui accompagne ce vol;

Je ne veux plus revoir ce trop humain désastre Qui m'avait
assourdie et me crevait les yeux; Ces nuits où la douleur
m'apparentait aux astres, Par l'effort éloigné, vain et
silencieux;

La détresse a besoin d'une immense étendue, D'une voûte
où l'amour coule jusqu'aux deux bords; Une ardeur sans
espoir n'est plus interrompue, Et l'espace est moins haut
que son plaintif essor.

C'est pourquoi, les yeux clos aux lueurs de la terre,
Délaissant ma raison comme un trop faible ami, Je vous
bois, ô torrent dont le feu désaltère, Dieu brûlant, vous en
qui tout excès est permis...

LA SOLITUDE

Quoi! vais-je m'attrister d'un long jour solitaire?
Reprocherai-je au sort son indigent éclat? Plus poignant est
l'ennui, plus il est salubre; Aidons le doux réseau du temps
à se défaire; N'est-il pas juste, ô cieux! que l'on se sente las,
Et que déjà pour nous tout commence à se taire, Puisqu'il
faudra, pourtant, être un mort dans la terre...

SI VOUS PARLIEZ, SEIGNEUR...

Si vous parliez, Seigneur, je vous entendrais bien, Car toute
humaine voix pour mon âme s'est tue, Je reste seule auprès
de ma force abattue, J'ai quitté tout appui, j'ai rompu tout
lien.

Mon coeur méditatif et qui boit la lumière Vous aurait
absorbé, si, transgressant les lois, Comme le vent des nuits
qui pénètre les pierres Votre verbe enflammé fût descendu
sur moi!

Nul ne vous souhaitait avec tant d'indigence: Je vous aurais
fêté au son du tympanon Si j'avais, dans mon triste et
studieux silence, Entendu votre voix et connu votre nom.

Si forte qu'eût été l'ombre sur vos visages, Sublime Trinité!
j'eusse écarté la nuit, Mon esprit vous aurait poursuivie sans
ennui, Et j'aurais abordé à votre clair rivage...

Mais jamais rien à moi ne vous a révélé Seigneur! ni le ciel
lourd comme une eau suspendue, Ni l'exaltation de l'été sur
les blés, Ni le temple ionien sur la montagne ardue;

Ni les cloches qui sont un encens cadencé, Ni le courage
humain, toujours sans récompense, Ni les morts, dont
l'hostile et pénétrant silence Semble un renoncement
invincible et lassé;

Ni ces nuits où l'esprit retient comme une preuve Son
aspiration au bien universel; Ni la lune qui rêve, et voit
passer le fleuve Des baisers fugitifs sous les cieux éternels.

Hélas! ni ces matins de ma brûlante enfance, Où, dans les
prés gonflés d'un nuage d'odeur, Je sentais, tant l'extase en
moi jetait sa lance, Un ange dans les cieux qui m'arrachait
le coeur!

Pourtant, ayez pitié! Que votre main penchante Vienne
guider mon sort douloureux et terni; J'aspire à vous,
Splendeur, Raison éblouissante! Mais je ne vous vois pas, ô
mon Dieu! et je chante A cause du vide infini!

MON DIEU, JE SAIS QU'IL FAUT...

Mon Dieu, je sais qu'il faut accepter la détresse, Qu'il faut,
dans la douleur, descendre jusqu'en bas, Mais, dans ce
labyrinthe où votre main nous presse, Puisque vous êtes
bon, ne se pourrait-il pas Que nous entrevoyions du moins la
claire issue Que déjà votre main prépare doucement, Et
qu'un peu de lumière, au lointain aperçue, Nous aide à
supporter ce ténébreux moment?

Pourquoi nos maux sont-ils si compacts et si denses Qu'on
semble enseveli dans un obscur caveau? D'où vient cette
funèbre et perfide abondance Qui submerge le coeur et
trouble le cerveau?

Pourtant, les lendemains sont quelquefois si tendres, On revoit les regards que l'on n'espérait plus. Mais le bonheur fait mal quand il faut trop l'attendre, Être sauvés enfin, ce n'est plus être élus.

Consolez-nous parfois dans cette forteresse Dont vous tenez les clefs et fermez le vitrail; Laissez-nous pressentir les futures caresses Et leur fraîche beauté d'eau bleue et de corail!

C'est trop d'être privé de la douce espérance, D'être comme un forçat serré le long du mur, Qui ne peut pas prévoir sa juste délivrance, Car la fenêtre est haute et les verrous sont durs.

Pourquoi ce faste affreux de l'angoisse où nous sommes, Pourquoi ce deuil royal et ces chagrins pompeux, Puisqu'il vous plaît parfois d'avoir pitié des hommes Et de remettre encor le bonheur auprès d'eux?

Faut-il donc au Destin ces heures pantelantes, L'émeut-on par un corps qui tremble et qui gémit? Nos pleurs sont-ils un peu de cette huile brûlante Que Psyché répandit sur l'Amour endormi?

S'il se peut, écarter ces moments de la vie Où nous sommes broyés sous un joug trop étroit, Et, pareils aux mineurs dans la noire asphyxie, Nous tentons d'écarter le roc avec nos doigts.

—Déjà, loin du plaisir, du monde, des parades, Mon coeur ardent n'est plus, dans son éclat voilé, Qu'un feu de bohémiens sur la pauvre esplanade, Où l'enfant nu console un cheval dételé.

—Mais s'il faut que ces jours de supplice reviennent, S'il faut vivre sans eau, sans soleil et sans air, Que du moins votre

main s'empare de la mienne Et m'aide à traverser
l'effroyable désert...

COMME VOUS ACCABLEZ VOS PREFERES...

—Comme vous accablez vos préférés, Seigneur!

Comme l'éclair, comme le vent, comme un voleur, Vous
vous jetez sur eux, dans un désordre étrange; Vous les
frappez, avec l'essaim des mauvais anges; Vous faites rage,
ainsi qu'un typhon sur la mer. Ni les cris ni les pleurs dans
les regards amers Ne vous arrêtent. Vous secouez jusqu'aux
moelles Le pauvre cèdre humain qui louait vos étoiles! Vous
dispersez, avec votre bras forcené, L'amour, qui consolait
depuis que l'on est né. Par la douleur physique et la douleur
du rêve Vous nous faites ployer; on se courbe, on se lève,
Comme un rameau rompu qui lutte dans le vent. On
implore, et vos coups vont encor s'aggravant.

Il semble que votre ample et salubre courage Veuille
assainir en nous quelque obscur marécage, Tant vous nous
arrachez, par des sueurs de sang, L'âcre ferment vivant,
orgueilleux et puissant. On pense qu'on mourra du mal que
vous nous faites... —Et puis, c'est tout à coup la fin de la
tempête; On est comme les bois légers, silencieux, D'où le
vent se retire et monte vers les cieux. Et l'on est abattu,
mais clair, calme, sans tache; bercé comme un vaisseau
sous une molle attache; Purifié, prudent, entouré de
remparts, Protégé comme un roi parmi ses étendards...

—Mais s'il fallait connaître encor cette furie, Ah! Seigneur,
laissez-moi mourir sur la prairie, Près de l'arbre du bien et
du mal, dont mes mains Dès l'enfance ont cueilli les délices
humains. Défendez-moi de vous, Seigneur, je vous en prie;

Laissez-moi défaillir, et ne m'arrachez pas Le perfide serpent qui dort entre mes bras...

JE SUIS FIÈRE DE TOUT...

Je suis fière de tout ce que je vous fis faire, Pauvre âme et pauvre esprit au faible corps liés. J'ai veillé, dans la morne ou brûlante atmosphère, A ce que rien de vous ne fût humilié.

Ah! s'il n'avait tenu qu'à mon penchant délire, Qu'à mon rêve incliné vers le plaintif amour, J'aurais suivi la route où tout effort expire, Mais je vous ai sauvés en m'immolant toujours!

Ma part fut abondante, aride, ténébreuse; J'ai combattu l'orage et divisé le vent, Et j'ai su m'enivrer, dans les jours éprouvants, Du sombre enchantement des larmes courageuses.

Déjà mon temps décline, et le vent dans les palmes Ne répand plus pour moi son parfum vaste, amer. Peut-être vais-je atteindre, ayant de tout souffert, La région sereine où la douleur est calme;

Et je vous remercie, orage, ardeur, souffrance, Et vous, déception au jeu continu, De m'avoir accordé la sombre indifférence Qui prépare le corps au repos éternel...

J'AI REVU LA NATURE...

J'ai revu la Nature en son commencement. J'entends comme en naissant, comme en ouvrant l'oreille, Un bruit de

branches, d'eau, de brises et d'abeilles Passer avec un vague et frais étonnement. On voit partout jaillir de la terre âpre et dure La vapeur balancée et molle des verdure... — Nature, je connais votre piège éternel: Forte par la beauté, humble par le silence, Vous attendez qu'en nous sans cesse recommence L'immense adhésion au but universel. L'indiscernable Amour tente un furtif appel... Je suis là; l'églantier enlace un banc de marbre Qu'entoure la senteur fourmillante des buis. Tout gonfle et se fendille avec un léger bruit De résine au soleil; le vent, au haut des arbres, A les grands mouvements de l'inspiration. Hélas! cette salubre et chaste passion, Ce grand nid des vivants qui croît et se prépare, Sera-t-il donc toujours l'ennemi des humains? Parmi ce tourbillon de graines et d'essaims, Nature, vous faut-il une âme qui s'égare, Et qui mêle à votre âcre et printanier levain L'inutile désir d'un amour plus divin, Que vous désabusez et que rien ne répare?...

ON ETOUFFAIT D'ANGOISSE ATROCE...

On étouffait d'angoisse atroce, et l'on respire. Il semble que l'on ait désormais vu le pire, Qu'on est sorti vivant du cercle de l'enfer, Que c'est fini! Le jour remonte, calme et clair; On entend les rumeurs des routes, des villages, Le chant des coqs, le doux roulis des engrenages: Halettement de fer que font dans le lointain Les usines, fumant sur le léger matin... Une haleine de fleurs épaissit les prairies; On voit, sur le torrent, écumer la scierie. Les calmes oliviers, immobiles, songeant, Reçoivent tout l'azur dans leurs tamis d'argent; Et les abeilles, par leurs danses chaleureuses, Font un voile doré aux collines pierreuses; Et l'on est sauf! Mais quand reviendront les effrois, Quand ce sera vraiment pour la dernière fois; Quand ce sera le terme exact de toute chose, Le mal sans guérison, la mort de ceux qu'on ose A peine

regarder, tant ils sont beaux et chers; Quand l'esprit ne
pourra plus réjouir la chair; Quand on sera usé, délaissé,
terne, comme Un jardin d'hôpital où flânent de vieux
hommes; Quand, ni les prés gonflés qui montent aux
genoux, Ni l'orgueil ni l'amour ne seront faits pour nous;
Quand tout ce qui voyage, agit, hêle, circule, S'éloignera de
l'ombre où notre front recule, Et qu'on sera déjà un cadavre
vivant, Dont le timide effort, derrière un contrevent,
Regarde encore un peu le soleil et l'orage Verser aux coeurs
humains les robustes courages Et la témérité, par qui Dieu
vient en aide; Quand le malheur sera formel, net, sans
remède, Et qu'on sera poussé, morne, les bras liés, Contre
le mur, où sont tombés les fusillés: Quel baume, quel
secours subit, quelle allégeance Me mêlera, Nature, à votre
calme essence?

L'ESPACE NOCTURNE

«Zeus lui-même considérerait la nuit avec une crainte
respectueuse.»

Qui pourrait déchiffrer la nuit silencieuse? Les Nombres sont
en elle éclatants et secrets, Comme un jour plus subtil, sa
blanchâtre veilleuse Dispense la clarté jusqu'aux sombres
forêts...

Sa douceur monotone et sa couleur unique Font une lueur
vaste, absolue et sans bords. Comme un haut monument
éternel et mystique, Elle semble arrêtée entre l'air et la
mort.

—Que j'aime votre exacte, uniforme lumière, Sans saillie et
sans heurts, sans flèche et sans élan, Où les noirs peupliers,
recueillis, indolents, Semblent, dans l'éther blanc, de
visibles prières!

—Nuit paisible, pareille aux rochers des torrents Vous laissez émaner des parfums froids et tristes, Et dans votre caveau, pâle et grave, persiste L'âme des premiers temps, et les esprits errants.

Est-ce un lointain rappel des heures primitives Où l'inquiet désir se défiait du jour, Qui fait que nous aimons votre lampe plaintive, Et qu'on se croit la nuit plus proche de l'amour?

—Vous êtes aujourd'hui songeuse et solennelle, Nuit tombale où se meut l'odeur d'un oranger; Je veux tracer mon nom sur votre blanche stèle, Et méditer en vous avec un coeur figé.

Mais, hélas! je ne peux diminuer ma plainte, Je suis votre jet d'eau murmurant, exalté, Mon coeur jaillit en vous, épars et sans contrainte, Vaste comme un parfum propagé par l'été!

Pourquoi donc, douce nuit aux humains étrangère, M'avez-vous attirée au seuil de vos secrets? Votre muette paix, massive et mensongère, N'entr'ouvre pas pour moi ses brumeuses forêts.

Qu'y a-t-il de commun, ô grande Sulamite Noire et belle, et toujours buveuse de l'amour, Entre votre splendeur étroite et sans limite, Et nous, que le temps presse et quitte chaque jour?

Pourquoi nous tentez-vous, dormeuse de l'espace, Par votre calme main apaisant notre sort? Jamais l'homme ne peut rester sur vos terrasses Bien longtemps, à l'abri du rêve et de l'effort, Puisque vivre c'est être alarmé, plein d'angoisse, Menacé dans l'esprit, menacé dans le corps, Luttant comme un soldat sans arme et sans cuirasse, Puisqu'on naviguera sans atteindre le port, Puisque après les transports il faut

d'autres transports, Puisque jamais le coeur ne rompt ni ne se lasse, Et que, si l'on était paisible, on serait mort...

JE VIS, JE PENSE, ET L'OMBRE...

Je vis, je pense, et l'ombre insensible et divine Dans le vallon obscur m'entoure de splendeur; Le romanesque vent, en s'ébattant, incline Sur le noir oranger le sureau lourd d'odeur.

Et je suis le témoin vigilant, perspicace, De cette heure fougueuse où tout tressaille et boit; Et rien qu'en respirant, je retrouve la trace Des passants glorieux engloutis avant moi.

Et pourtant quel silence! Immobile présage, Les étoiles aux cieux maintiennent fixement Leur calme groupement, irrégulier et sage, Vestige ténébreux d'un vaste événement.

Rien, je ne saurai rien de l'énigme du monde! Je m'y suis insérée avec autant d'amour Que l'arbre dans le roc, que la rive dans l'onde, Que le dard du soleil dans la pulpe du jour.

Mais je ne saurai rien; j'interroge, et j'écoute Mon rêve qui répond à mon âme; et j'entends La foule des secrets, des désirs et du doute Agir en moi depuis la naissance du temps...

Parfois, dans un sursaut de connaissance épique, J'enveloppe l'espace et ses sombres lueurs, Depuis la lune morte au sein des cieux mystiques, Jusqu'aux chats d'Orient, sanglotant dans les fleurs.

Mais je ne saurai rien de ma tâche éphémère! —Insondable Univers que j'ai cru posséder, Je n'interromprai pas ma

pensive prière Vers ton muet orgueil, qui ne peut pas céder.

—Beau soir, tout envolé de parfums et de brises, Remuante
ténèbre, agile et fraîche ardeur, C'est en vain que ma voix
vous suit et vous attise, Comme la flûte grecque
accompagne un danseur!

—Je suis mortelle, et tout ce que je loue est stable! Mon être
se dissout, mon passé est errant; Vous brûlerez sans moi, ô
monde délectable! La lune luit; le vent se baigne dans le
sable, Et j'écoute monter vers les cieux odorants, Mon esprit
dilaté, clairvoyant, secourable, Qui, tout imprégné d'eux,
leur est indifférent!

JE SAIS QUE RIEN N'EST PLUS...

Je sais que rien n'est plus pour moi, et cependant Je regarde
parfois les choses de l'espace, Je vois l'ombre de l'if qui
divise l'étang, Et l'azur s'entr'ouvrir pour un oiseau qui
passe.

La cloche d'un couvent disperse dans les airs Son rêve
débordant et son Credo candide: Douce cloche, oasis
d'argent du bleu désert, C'est vous la palme et l'eau des
soirs tendres et vides!...

Dans la rue, un enfant, un marchand, un tonneau Rendent le
calme éther et le pavé sonores; Je rêve d'un jardin tropical,
sur les flots Où gonflent mollement les pompeuses
Comores.

Et je regarde luire, entre les toits serrés Où mes tristes
regards lentement aboutissent, Ces cieux du soir qui sont si
doux et si propices Aux âmes qui n'ont pas encor
désespéré...

LE DESTIN DU POÈTE

«O Perséphone donne nous un courage invincible.»
ESCHYLE.

C'était un matin chaud, serein, religieux, Dans cette ombre bleuâtre où l'homme naît; les dieux Tenaient entre leurs mains une âme qui tressaille, Qui s'éveille et s'émeut. Les dieux disaient: «Qu'elle aille, Luttant contre les vents et le nuage obscur, Dans l'azur et toujours plus avant dans l'azur! Qu'errante, mais encore à nos cieux retenue, Elle vive les bras étendus vers la nue, Ne pouvant oublier et ne pouvant saisir Le souvenir épars de l'immortel plaisir; Qu'elle aille, épi de blé que l'univers va moudre, S'attachant au soleil, s'attachant à la foudre; Qu'innocente, et croyant à la bonté du jour, Elle répande en vain son ineffable amour, Et que toute sa joie, enivrée, abattue, Retombe sur son coeur comme un fardeau qui tue! Qu'aucun baiser ne soit assez âpre et puissant Pour celle dont le sang veut rejoindre du sang; Ivre d'effusion et d'ardeur fraternelle, Que les mots qu'elle dit ne soient compris que d'elle. Quand la clarté des nuits étend l'ombre des ifs, Que tous ses désirs soient allongés, excessifs, Et qu'elle porte alors, comme un poids qui l'écrase, Les souhaits, le plaisir, le regret et l'extase! Qu'un matin, dédaignant les douceurs de l'été, N'aimant plus que l'orgueil et que l'éternité, Elle aille, se blessant d'un véhément coup d'aile; Qu'elle soit morte enfin, et qu'il ne reste d'elle Que quelques chants plaintifs, dont le tremblant éclat Touche moins que l'odeur vivante des lilas, Que les cris des oiseaux dans les nuits sanglotantes, Que les pleurs des jets d'eau, que les brises errantes, Et qu'ainsi les humains, dont le coeur faible et dur, Ignore nos desseins enfermés dans l'azur, Qui croient que leur bonheur est notre complaisance, Voyant cette âme lasse et lourde de

souffrance, Ne puissent pas savoir,—secret profond des
dieux,— Que c'était celle-là que nous aimions le mieux...

ELEVATION

Je n'ai rien accepté du séjour sur la terre, Jamais le sort humain n'eut mon consentement; J'ai languì, j'ai bondi, nomade et solitaire, Des paradis de joie aux enfers du tourment.

La vie en me touchant a décuplé sa force: Pour mieux combler mon âme et creuser mon émoi, L'espace, les soleils, les pays, les écorces Se joignaient à mon corps et brûlaient avec moi!

Enfant, j'ai désiré le sort, l'amour, la vie Avec l'arrachement des fleuves vers la mer; Je me retourne encor, étonnée et ravie, Vers l'image que j'eus d'un si tendre univers:

Que les jours se levaient splendides dans ma joie! Quel torrent ascendant de mon coeur vers les cieux! Mais l'orchestre s'est tu; la brume qui me noie M'entraîne mollement aux lieux silencieux.

J'ai la sérénité d'être sans espérance, Je ne souhaite rien, j'ai pris congé de moi; Ma force, mes désirs, mes regrets, ma souffrance Ont fui comme le temps laisse tomber les mois.

Mon coeur libre est ouvert à tout écho sublime, Les fiers chevaux du Cid y font sonner leurs pas; J'étends, les yeux penchés au-dessus des abîmes, Une main qui pardonne et l'autre qui combat.

Je sais que l'héroïsme est la suprême ivresse, Le mont où retentit la trompette d'argent, Mais plus le bond est haut, plus sûrement il blesse: Les esprits éblouis sont les plus indigents.

Je vois bien que tout fleuve orgueilleux a sa rive, Que tout a sa mesure et son empêchement, La chance aux yeux divins, rapidement nous prive, Et quand le sombre amour a pitié, c'est qu'il ment.

Je ne demande pas à l'énigme du monde Quel dieu favorisait puis délaissait mon coeur, Ni quel fleuve d'amour, en détournant ses ondes, A déposé chez moi ce limon de langueur!

Hélas! que tout nous fuit! Comme tout nous rejette! Comme tout aboutit à ce hideux repos Qui de la terre fait un immense squelette Où les foules sans nombre ont aligné leurs os!

—Et maintenant, debout comme les astronomes Dans les limpides nuits d'Agra et de Philæ, Je contemple, au-dessus des mondes et des hommes, Les signes infinis de mon coeur étoilé!...

EN CES JOURS DECHIRANTS...

En ces jours déchirants où le Destin me brave Et lentement me vainc, Seigneur, soutenez-moi, Jusqu'au mystique instant que mon coeur entrevoit, Où je confesserai que la douleur est suave;

Déjà son huile sainte a pénétré mes os; Je renonce à vouloir, à désirer, à vivre; Quand l'instinct est rompu, les âmes volent haut... Douleur, c'est votre poids sacré qui me délivre; C'est par votre grandeur qu'on atteint au repos...

A MISTRAL

O Mistral, la Mireille antique, —Chloé qui dansait dans le thym— Suspend sa flûte bucolique Au vert laurier de ton jardin!

Elle s'approche et te contemple; Et, dans le vent rapide et pur, C'est toi la colonne du temple, C'est toi l'olivier sur l'azur!

Tu étincelles dans l'espace Par tes airs de pâtre et de roi; Ton coeur enveloppe ta race Et ton pays descend de toi!

Sous le soleil et les étoiles Tu tiens ta lyre au son hautain, Comme un vaisseau gonfle sa voile Et bondit sur les flots latins!

Le vent bleu, sur la pierre blanche, De ses beaux bras audacieux Trempés dans le parfum des branches, Etale ton nom sous les cieux!

La musique glissante ou vive Baigne et soulève tes pipeaux Comme un fleuve franchit sa rive Et s'étend parmi les roseaux...

—Ainsi nous recherchions l'Histoire, L'Hellade avec ses temples roux, Quand c'est toi, la Nef, la Victoire, Et le Grec béni de chez nous!

Et Chloé, fille de Sicile, Retrouve en toi le sol natal; Son miroir, sa lampe d'argile, Elle les consacre à Mistral,

Heureuse, après un si long somme, De voir, dans l'azur et le vent, Que Daphnis, le plus beau des hommes, A pris l'éclat d'un dieu vivant...

VERS ECRITS SUR LES CHAMPS DE BATAILLE D'ALSACE-LORRAINE

O morts pour mon pays, je suis votre envieux... V. HUGO.

Ce matin de brouillard, d'orage et de langueur, Devant un glorieux et triste paysage, Je ressens, avec plus de fièvre et de vigueur, L'amour et la fierté qui divisent le coeur Elancer vers les cieux leur différent courage!

Hélas! les grands sanglots de l'orgueil menacé Ne sont souvent qu'un bruit de vagues, que domine, De ses bras éperdus, de ses cris insensés, Le désir des humains, qui rôde, convulsé, Dans son empire d'or, de soif et de famine!

—Quel mortel n'a connu vos somptueux élans, Passion de l'amour, unique multitude, Danger des jours aigus et des jours indolents, Orchestre dispersé sur les vents turbulents, Rossignol du désir et de la servitude!

Mais pour que soient domptés ces iniques transports, Nous irons aujourd'hui parmi les tombes vertes Où les croix ont l'éclat des mâts blancs dans les ports; Et nous suivrons, le coeur incliné vers les morts, La route de l'orgueil qu'ils ont laissée ouverte.

Voix des champs de bataille, âpre religion! Insistance des morts unis à la nature! Ils flottent, épandus, subtile légion, Mêlés au blé, au pain, au vin des régions, Hors des funèbres murs et des humbles clôtures.

—Un jour, ils étaient là, vivants, graves, joyeux. Les brumes du matin glissaient dans les branchages, Les chevaux hennissaient, indomptés, anxieux, L'automne secouait son

vent clair dans les cieux, Les casques de l'Iliade
ombrageaient les visages!

On leur disait: «Afin qu'une minute encor Le sol que vous
couvrez soit la terre latine, Il faut dans les ravins précipiter
vos corps.» Et comme un formidable et musical accord Ces
cavaliers d'argent s'arrachaient des collines!

Ivre de quelque ardente et mystique liqueur, Leur âme, en
s'élançant, les lâchait dans l'abîme. Ils croyaient que mourir
c'était être vainqueurs, Et les armées semblaient les
battements de coeur De quelque immense dieu palpitant et
sublime.

Ils tombaient au milieu des vergers, des houblons, Avec une
fureur rugissante et jalouse; Leurs bras sur leur pays se
posaient tout du long, Afin que, dans les bois, les plaines,
les vallons, On ne sépare plus l'époux d'avec l'épouse...

—O terre mariée au sang de vos héros, Ceux qui vous
aimaient tant sont une forteresse Ténébreuse, cachée, où le
fer et les os Font entendre des chocs de sabre et des
sanglots Quand l'esprit inquiet vers vos sillons se baisse.

Plus encor que ceux-là, qui, vivants et joyeux, Tiendront les
épées d'or des guerres triomphales, Ces morts gardent le
sol qu'ils ramènent sur eux; Leur pays et leur coeur
s'endorment deux à deux, Et leur rêve est entré dans la nuit
nuptiale...

Le Rhin, paisible et sûr comme un large avenir Où
s'avancent les pas de la France éternelle, Verse à ces
endormis un puissant élixir, Qui, dans toute saison, les fait
s'épanouir Comme un rose matin sur la molle Moselle!

—Les blés roux et liés sont aux ruches pareils, De tous les
chauds vallons monte un parfum d'enfance, Mais,

embusqué le soir sur le coteau vermeil, Comme un pourpre
boulet le rapide soleil Semble prêt à venger quelque
indicible offense.

Ni le doux ciel coulant sur les fruits verts et bleus, Ni l'eau
pâle qui dort dans le cercle des saules, En ces graves pays
ne nous penchent vers eux, En vain l'été répand ses
baumes vaporeux, Un plus fort compagnon s'appuie à notre
épaule:

C'est vous, ange irrité, taciturne, anxieux, Par qui le sang
jaillit et l'ardeur se délivre, Honneur secret et fier, qui
marchez dans les cieus, Par qui l'agonie est un vin délicieux,
Quand, pour vous obtenir, il faut cesser de vivre!

Exaltants souvenirs! O splendeur de l'affront Par qui chaque
être, ainsi qu'une foule qui prie, Se délaisse soi-même, et, la
lumière au front, Vif comme le soleil qu'un fleuve ardent
charrie, Préfère aux voluptés, qui toujours se défont, Le
grand embrassement du mort à sa patrie!

LES MANES DE NAPOLEON

On voit un blanc jardin et des pelouses vertes. Le jour d'été nous suit par les portes ouvertes, Et visite avec nous le dôme nébuleux. Le vitrage répand des flots de rayons bleus Pareils à la lueur des campagnes d'Egypte. Des étrangers, autour de la muette crypte, Contemplant, le visage appuyé sur leurs mains, Cette cendre d'un dieu resté chez les humains. Lourd comme un noir canon d'où s'envole la poudre On voit luire l'autel, couleur d'encre et de foudre, Où l'on peut méditer, toucher, goûter l'honneur, Vif comme l'onde, et chaud comme sous l'Equateur! Pour un esprit qui songe un tel lieu doit suffire.

—O héros endormi dans le bloc de porphyre, En vain, dans l'univers, nous recherchions vos pas: Vous embrassez le monde, il ne vous contient pas. Sous les palmiers du Nil, sur l'or mouillé des sables, Vos pas victorieux restaient insaisissables. Dans les bleuâtres soirs du parc de Malmaison, Votre ombre erre toujours par delà l'horizon. Mais la mort déférente, assoupie et sans borne Est assez vaste, enfin, pour votre face morne. On contemple, effrayé: ce lit pourpre et puissant Enferme ce qui fut votre âme et votre sang. Et vous êtes là, vous à qui l'on ne peut croire Tant vous êtes encore au-dessus de la gloire! De quel esprit serein, de quel orgueil content, Je songe qu'à jamais vous emplissez le temps, Et que l'orgueil sacré peut laisser choir à terre, Dans ce temple français de la Victoire Aptère, Ces ailes que l'on vit sur toutes les cités, Epandre leur tempête et leur témérité!

Je pense à votre grand retour de l'île d'Elbe; Les blancs oiseaux des mers, les alcyons, les grèbes, Chauds de soleils, pareils à des aigles d'argent Vous suivaient sur la mer où

vous alliez, songeant. Quand vous êtes venu, seul, et jetant vos armes, Les faces des soldats se couvrirent de larmes. Ainsi vit-on, un jour, jaillir et s'épancher L'eau vive que Moïse arrachait du rocher! Avançant lentement par Cannes, par Grenoble, Vous marchiez tout le jour; prévoyant, calme, noble; Invincible, isolé, sûr comme le destin, Vous reposant le soir, repartant le matin, Distribuant déjà vos faveurs et vos ordres, Recevant les baisers de ceux qui voulaient mordre Et trouvant, ô miracle éclatant en un jour, Une immense contrée avec un seul amour! Et Paris enivré autour de vous se presse. Vous êtes soulevé par sa sainte caresse: Vous avancez debout, porté de main en main, Blanche idole, pesant sur tout l'amour humain. Vous passiez, entr'ouvrant la foule opaque et lisse, Comme un vaisseau bombé sur une mer propice; Vous alliez, les deux bras étendus, les yeux clos, Statue au front doré qu'on soulève des flots; Héros dont on célèbre un vivant centenaire! Votre nom sous l'azur roulait comme un tonnerre Qui tranche les sommets et remplit les vallons. Un de vos maréchaux, marchant à reculons Devant les Tuileries flambantes comme une arche, Gravissant l'escalier devant vous, marche à marche, Joyeux, vague, extatique, éperdu, sombre et doux, Répétait tendrement: «C'est vous! c'est vous! c'est vous!» Mais vous, seul, au-dessus du flot qui vous assaille, N'ayant pas de témoin qui fût à votre taille, Contemplant l'horizon d'où les dieux sont absents, De quel aride coeur goûtiez-vous cet encens? Le temps passa, lugubre. Un soir on vint descendre, Dans cette arène vaste et basse, votre cendre. On mit un grand soleil autour de ce repos. Comme un bouquet de lis déchirés, les drapeaux Chez les rois arrachés, dans vos rudes conquêtes, Fleurirent saintement le silence où vous êtes.

Et depuis, chaque jour, courbés, baissant le front, Les hommes étonnés, muets, errent en rond, Ainsi qu'une pensive et vague sentinelle, Autour du puits où dort votre

cendre éternelle. —Quand meurent des héros, la piété des humains Leur élève au sommet fascinant des chemins Un tombeau clair, altier, imposant, qui s'érige, Et marque hautement la gloire du prodige; Et le passant alors, surpris, levant les yeux, Honore le front haut cet esprit radieux. Mais vous, plus grand qu'eux tous dans la sublime histoire, Vous avez cette étrange et solennelle gloire Par qui tous les orgueils sont brisés tout à coup, Qu'il faille se pencher pour regarder sur vous...

O DIEU MYSTERIEUX...

O Dieu mystérieux qui n'aimez pas les êtres, Qui les avez jetés, pleins d'amour et d'espoir, Dans un monde où jamais rien de vous ne pénètre Pour rassurer leurs jours, pour éclairer leurs soirs,

Peut-être n'avez-vous de soucis paternels Que pour les verdoyants et calmes paysages, Qui sont comblés d'azur, d'allégresse, de miel, Et d'un apaisement que n'ont pas les visages?

—Les jeux des papillons, des oiseaux, des zéphirs, Une branche qu'un flot de soleil ploie et marque, Font bouger l'horizon, que l'on croit voir frémir Comme une frêle tente au-dessus d'une barque.

Se joignant dans un net et décisif amour, Le cristal bleu de l'air et la lente colline Allongent leur unique et mutuel contour Dans la molle atmosphère, assoupie et câline.

Les rameaux délicats et gommeux des sapins, S'offrant, se refusant aux brises qui les pressent, Et grésillant ainsi qu'un tison argentin, Emplissent l'air de leurs parcelles de caresses:

Caresse étincelante, hésitante et sans fin, Qui ne se lasse pas, et, toute une journée, Imite sur l'azur éblouissant et fin L'élan d'une âme active et toujours enchaînée.

Des papillons s'en vont comme des messagers De la pelouse à l'arbre et de l'arbre à la nue, Et leur vol oscillant tâche de s'alléger De l'importune ardeur à leurs flancs retenue.

Tout est heureux parmi ce ploiement des rameaux; Dans le lointain, un chien impétueux aboie; Un train coule, rapide et lisse comme une eau; Et partout c'est la joie: antique et neuve joie!

—Ah! puisque vous n'étiez, Dieu des cieux enivrés, Qu'un Sultan amoureux des jardins et des arbres, Qui, la nuit, contemplez les bleus poissons nacrés Que la lune nourrit dans son bassin de marbre,

Puisque, Dieu d'Orient, opulent et cruel, Vous n'aimiez du sol noir où les hommes expirent Que ces tapis de fleurs, ces châles sensuels Bariolés ainsi que de lourds cachemires,

Pourquoi nous avez-vous placés dans ces jardins Où, l'esprit enfiévré de naïve puissance, Ignorant votre immense et nonchalant dédain Nous cherchons à goûter votre invisible essence?

—Pauvres gladiateurs qui n'ont droit qu'à la mort, La splendeur de l'espoir nous entraîne et nous broie; Quel but assignez-vous au courage, à l'effort, Puisque l'homme n'est pas désigné pour la joie?

Du haut de vos balcons, sur les divans des cieux, Le bras traînant au bord des pompeuses nuées, Vous regardez, Sultan d'Asie aux cheveux bleus, La sombre armée humaine, avide et dénuée.

Vous savez que l'homme est l'esclave révolté, Celui dont le désir a dépassé vos règles, Et dont l'esprit, plus haut que la sérénité, A le frémissement des prunelles de l'aigle.

Et vous vous détournez de son sublime orgueil: Qu'il souffre, qu'il s'obstine ou défaille, qu'importe? Son passage ne fait pas d'ombre sur votre oeil Qu'enchangent des jets d'eau sous les arceaux des portes.

Vous dites: «Que me veut ce lutteur irrité, Qui, par moi introduit dans la royale arène Pour servir de spectacle à mon oisiveté, Pense pouvoir fléchir ma langueur souveraine?

Que les chaleurs, les eaux, les tigres des forêts Le détruisent, qu'il aille en ces métamorphoses Où toujours ma puissance invincible apparaît; Je ne distingue pas l'homme d'avec les choses...»

—Que vos jardins sont beaux, que vos vergers sont clairs, Seigneur! Père des flots, des saisons, des contrées; Des cymbales d'argent semblent frapper les airs, Et soulèvent aux cieux des trombes azurées!

Non, nous n'avions pas droit à vos soins vigilants, Notre grandeur n'est pas le fruit d'or de votre oeuvre; Vous nous aviez créés d'un coeur indifférent, Comme le rossignol et la verte couleuvre.

Vous ne pouviez savoir que de vos frais matins, De vos nuits, que les vents transportent d'allégresse, Nous ferions, nous, rêveurs exigeants et hautains, Le temple de notre âpre et frénétique ivresse;

Que toujours désirant et jamais satisfaits, Aux flèches du désir ajoutant le reproche, Nous emplirions l'éther insensible

et parfait, D'un chant plus remuant que l'orage et les
cloches;

Que l'amour et la mort, dont vous aviez lié Les mains, dans
une sage et suave harmonie, Seraient pour nous, héros
toujours à l'agonie, Le mystique portail avec ses deux
piliers;

Que nous appellerions amour, splendeur, désastre, Ce qui
n'est à vos yeux que la pente du sort. Et qu'avec nos
orgueils, nos défis, nos transports, Nous viendrions,—
Bouddha qui rêvez dans les astres, Près de la lune, blanc
lotus mort à demi, Ecoutant la musique éparse et
frémissante Que font les sphères d'or en leur course
dansante,— Troubler par nos sanglots votre rire endormi...

IV

LES TOMBEAUX

Grandeur, gloire, ô néant! calme de la nature! V. HUGO.

LES MORTS

«Si belle qu'ait été la Comédie en tout le reste...» PASCAL.

Seigneur, j'ai vu la face inerte de vos morts, J'ai vu leur blanc visage et leurs mains engourdies; J'ai cherché, le front bas devant ces calmes corps, Ce qui reste autour d'eux d'une âme ivre et hardie.

Leur triste bouche, hélas! hors du bien et du mal A conquis la suprême et vaine sauvegarde; Comme un remous secret, hésitant, inégal, Un flottant inconnu sous leurs traits se hasarde.

Rien en leurs membres las n'a gardé la tiédeur De la haute aventure, humaine, ample et vivace; Ils sont emplis d'oubli, d'abîme, de lourdeur; On sent s'éloigner d'eux l'atmosphère et l'espace.

Barques à la dérive, ils ont quitté nos ports; Ainsi qu'une momie au fil d'un flot funèbre, Ils vont, fardeau traîné vers d'étranges ténèbres Par la complicité du temps rapide et fort.

Nos déférents regards humblement les contemplent: Soldats anéantis, victimes sans splendeur! —J'écoute s'écrouler les colonnes du temple Que mon orgueil avait élevé sur mon coeur.

Hélas! nul Dieu, nul Dieu ne parle par leur ombre; Aucun tragique jet de flamme et de fierté N'émane de ces corps, qui, détachés des nombres, Sont tombés dans le gouffre où rien n'est plus compté...

Ainsi je m'en irai, cendre parmi les cendres; Mon regard qui marquait son sceau sur le soleil, Mes pas qui, s'élevant, voyaient les monts descendre, Subiront ce destin singulier et pareil.

Je serai ce néant sans volonté, sans geste, Ce dormeur incliné qui, si on l'insultait, Garderait le silence absorbé qui lui reste, N'opposerait qu'un front qui consent et se tait.

—Ah! quand j'étais si jeune et que j'aimais les heures Par besoin d'épuiser mon courage infini, Je songeais en tremblant à la sombre demeure Qu'on creuse dans le sol granuleux et bruni;

Mais rien n'irritera l'épave solitaire; La peur est aux vivants, mais les morts sont exclus. Quoi! rien n'est donc pour eux? Quoi! pas même la terre Ne se fera connaître à leurs sens révolus?

Rien! voilà donc ton sort, âme altière et régnaute; Voilà ton sort, coeur ivre et brûlant de désir; Regard! voilà ton sort. Douleur retentissante, Voilà votre tonnerre et votre long loisir!

Rien! oui, j'ai bien compris, mon esprit s'agenouille; Je jette mon amour sur cette humanité Qui, toujours encerclée et prise par la rouille, Transmet l'ardent flambeau de son inanité...

Ainsi, je sais, je sais! Accordez-moi la grâce De souffrir à l'écart, de laisser à mon coeur Le temps de regarder les univers en face Et de ne pas faiblir de honte et de stupeur:

—Ainsi je n'étais rien, et mon esprit qui songe Avait bien parcouru les espaces, les temps; Comme l'aigle qui monte et le dauphin qui plonge Je revenais portant les rians éléments!

La fierté, la pitié, les pardons, le courage, En possédant mon
coeur se l'étaient partagé; Sans répit, sans repos, je luttais
dans l'orage Comme un vaisseau qu'un flot fougueux rend
plus léger!

C'est bien, j'accepte cet écroulement du rêve, Ce suprême
répons à mon esprit dressé Comme une tour puissante et
guerrière où se lèvent L'Attente impétueuse et l'Espoir
offensé!

Mais avant d'accepter, sans plus jamais me plaindre, Ce lot
où vont périr l'espérance et la foi, Hélas! avant d'aller
m'apaiser et m'éteindre, Amour, je vous bénis une dernière
fois:

Je vous bénis, Amour, archange pathétique, Sublime
combattant contre l'ombre et la mort, Lucide conducteur
d'un monde énigmatique, Exigeant conseiller que consulte
le sort;

Par vos terribles soins, comme de grandes fresques,
L'Histoire des humains suspend au long des jours Des
figures en feu, pourpres et romanesques, Dont la flamme et
le sang ont tracé les contours.

—Seigneur, l'âme est l'élan, la dépense infinie, Seigneur,
tout ce qui est, est amour ou n'est rien. Au centre d'une
ardente et plaintive agonie J'ai possédé les jours futurs, les
temps anciens;

Vienne à présent la mort et son atroce calme, Mer où les
vaisseaux n'ont ni voiles ni hauban, Contrée où nul zéphyr
ne fait bouger les palmes, Arène où nul couteau ne trouve
un coeur sanglant!

Vienne la mort, mon âme a dépassé les bornes, Mon esprit,
comme un astre, aux cieux s'est projeté, J'ignorerai l'abîme

humiliant et morne, Mon coeur dans la douleur eut son éternité!

AINSI LES JOURS LEGERS...

Ainsi les jours légers, et qui te ressemblaient Par la coloration chaleureuse des heures, Ont de toi fait un mort, la nuit, dans ta demeure, Et l'aube, lentement, a blanchi tes volets...

Et tu fus là, dormant, à jamais insensible, Laissant monter sur ceux que tu privais de toi Ces grands fardeaux du temps aux contours inflexibles; J'ai l'âge de ce jour où je t'ai vu sans voix:

Sans regard et sans voix, achevant ma jeunesse Par ce spectacle affreux de faiblesse et de paix, Que mes yeux arrêtés puisaient avec détresse Sur ton front assombri, si pauvre et si parfait.

Les fleurs, entre tes mains et contre ton doux être, Parfumaient froidement ton éternel répit; Jamais je ne verrai l'été sans reconnaître Ce jardin qui mourait sur ton coeur assoupi!

Et tu n'étais plus là, malgré ton fin visage, Le dernier de toi-même et qui me plaît le plus; O visage accablé, suprême paysage D'un jour de fin du monde, et qu'on ne verra plus!

Les vivants ont repris leurs errantes coutumes; Ils sont un autre peuple, et tu ne peux toujours Hanter de ta suave et poétique brume Ces malheureux, guidés par d'alertes amours.

Mais leur vague existence est par l'ombre absorbée, Ils
meurent chaque jour, sans enfoncer en nous Ces pointes du
malheur, que ta main dérobée Fixe encor dans mon coeur
comme de sombres clous...

L'ABIME

Je vais partir, mon coeur se brise, puisque toi Tu ne peux
plus choisir l'arrêt ou le voyage, Et que la sombre mort me
cache ton visage Sous le bois et le plomb de ton infime toit.

Je viens, dans la cité pierreuse du silence, Rêver près de ta
tombe, interroger encor La place aride et creuse où l'on a
mis ton corps, Et connaître par toi ta triste indifférence.

Ainsi je vois les cieux, limpides, arrondis; Le feuillage léger
des tombeaux est vivace; Lampe exaltante et gaie, à l'heure
de midi Le soleil vient chauffer ton étroite terrasse.

Et tu dors à jamais! Le passé, l'avenir De leurs fortes parois
te pressent et t'enclavent, Tu ne te défends plus, ô mon
timide esclave, Et tu n'as pas été, puisque tu peux finir.

Tu vivais. Et, moi qui, dès ma pensive enfance, N'avais pas
accepté les durs défis du sort, J'ai dû te voir entrer, craintif
et sans défense, Dans le sombre accident quotidien de la
mort;

Tu dors, mon emmuré, et mon regard qui plonge Jusqu'à ton
front détruit, à jamais cher pour moi, Ne peut plus
t'apporter cette part de mes songes Qui te plaisait ainsi
qu'un mutuel exploit.

—Puisque je n'ai pas pu empêcher ces désastres, Nature!
moi qui fus leur conseil et leur soeur, Puisque je ne peux pas

réveiller la torpeur Des jeunes corps dormant dans l'étrange
moiteur De vos froids souterrains aux ténébreux pilastres,
Que du moins ma tristesse et son étonnement, Comme un
reproche ardent, flotte éternellement Entre les tombeaux et
les astres!

HELAS, IL PLEUT SUR TOI...

Hélas, il pleut sur toi par delà les faubourgs, Où ceux qui
t'aimaient t'ont laissé, la mort venue, Dans le froid
cimetière où languit tout amour... Et le fleuve effilé qui
coule de la nue Abat sur toi son bruit tambourinant et sourd!

Il pleut; moi je suis là, sous un abri de toile, Dans mon jardin
d'été, auprès de ma maison; Je ne t'aperçois plus au bout de
l'horizon, O jeune mort dormant sous de funèbres voiles! —
Le bruit que fait la pluie en touchant les gazons Semble,
dans cette verte et sereine saison, Un frais fourmillement
qui tombe des étoiles...

Et le dédain que j'ai pour la vie usuelle, Alors que ton esprit
lumineux s'est enfui, M'emplit d'un si lucide et pathétique
ennui, Que le monde mystique à mes sens se révèle, Avec
un évident et ténébreux coup d'aile, Comme par ses
parfums un jardin dans la nuit...

PUISQUE J'AI SU PAR TOI...

Puisque j'ai su par toi que vraiment on mourait, Visage étroit
et froid, ô toi qui fus la vie, Je suivrai d'un regard sans peur
et sans envie, Ce qui commence ainsi que ce qui disparaît.

C'est toi le premier front que j'ai vu sombre et pâle, Après avoir connu ton rire illuminé, Et tu m'as révélé l'inanité finale Qu'on rejoint et qu'on fuit depuis que l'on est né.

Quels que soient désormais tous les deuils qui m'accablent, Ces fantômes nouveaux n'enfonceront leurs pas Que dans tes pas légers imprimés sur le sable, Et leur cruel départ ne me surprendra pas.

Mais je meurs en songeant à ces futurs trépas, Tout mon être est lié à des souffles instables, C'est par vous, mes humains, que je suis périssable!

IL PARAÎT QUE LA MORT...

Il paraît que la mort est naturelle et juste, Que l'esprit s'y soumet, que des êtres, heureux, Rient après avoir vu ces pâleurs auprès d'eux, Et qu'ils ont accepté la loi sombre et vétuste.

Mais moi, portant la vie infinie en mon corps, Je n'ai pas vraiment cru à cet inévitable, J'ignorais que l'on pût subir l'inacceptable, Je ne le saurais pas si vous n'étiez pas mort.

Ainsi ce soir est doux, l'ombre s'étend, respire, Les arbres humectés savourent qu'il ait plu; Un train siffle, on entend des persiennes qu'on tire, Tout l'air est bruissant, et tu ne l'entends plus!

Ai-je vraiment bien su, dès ma sensible enfance, Que tout est vie et mort, échange fraternel? Je me sens tout à coup atteinte d'une offense Dont je demande compte au destin éternel.

L'espace est bienveillant, les astres brillent, l'air Répand de
frais parfums que les arbres échangent; Mais je n'accepte
pas cet horrible mélange D'un soir épanoui et des morts
recouverts. —O mes jeunes amis, qui faisiez mes jours
clairs, Pourquoi sont-ce vos mains inertes qui dérangent
L'ordre imposant de l'univers?

LES VIVANTS SE SONT TUS...

Les vivants se sont tus, mais les morts m'ont parlé, Leur
silence infini m'enseigne le durable. Loin du coeur des
humains, vaniteux et troublé, J'ai bâti ma maison pensive
sur leur sable.

—Votre sommeil, ô morts déçus et sérieux, Me jette, les
yeux clos, un long regard farouche; Le vent de la parole
emplit encor ma bouche, L'univers fugitif s'insère dans mes
yeux.

Morts austères, légers, vous ne sauriez prétendre A toujours
occuper, par vos muets soupirs, La race des vivants, qui
cherche à se défendre Contre le temps, qu'on voit déjà se
rétrécir;

Mais mon coeur, chaque soir, vient contempler vos cendres.
Je ressemble au passé et vous à l'avenir. On ne possède
rien que ce qu'on peut attendre: Je suis morte déjà, puisque
je dois mourir...

LE SOUVENIR DES MORTS

Des nuages, du froid, de la pluie et du vent Le printemps est sorti sur toute la nature; Les arbres ont repris leur verdoyante enflure, Et semblent protéger les rapides vivants.

Ils vont, ces affranchis, à qui la Destinée Accorde encor un jour de délice ou de paix, Et leur aveuglement candide se repaît De ce sursis de vie, humble et momentanée.

Ainsi vont les humains tolérés par le Temps! —Tel un chaînon léger à la chaîne des âges, Il tinte clair et frais, le vaniteux printemps, Et comme un vif grelot excite leur courage!

Mais je ne louerai pas le hardi renouveau: Le printemps vient des morts, et je le leur dédie. Tout est vaine, bruyante ou morne comédie, Puisque tout est détresse accédant au repos.

—Multitude endormie en la cité des pierres Ils ont l'éternité que nous n'obtenons pas, L'espace est concentré sous leur faible paupière, L'obsédant mouvement s'arrête sous leurs pas.

Alignés côte à côte, austère compagnie, Ils sont des étrangers, que seul dérangera Le convive nouveau, en funèbre appareil, Qu'on descend au séjour de la monotonie.

En vain les yeux vivants, penchés sur leur néant, Tentent de réveiller ces puissantes paresse, Et d'absorber les corps à force de caresses Ainsi que le soleil aspire l'océan!

Anéantis, fermés et froids comme les astres, Ils restent. Ni les voix, ni le chant des clairons, Ni le sublime amour flamboyant n'interrompt Le silence infini de leur calme désastre.

Ah! les rires, l'espoir, les projets, les étés Sont d'incertains signaux à qui mon coeur résiste; La vie est sans aspects puisque la mort existe. Je vous salue, ô Morts! Constance, Fixité!

—On bâtit: des maçons debout sur les tranchées Font vibrer dans l'azur le bruit vaillant du fer, Mais mes yeux vont, emplis d'un songe âpre et désert, De nos maisons debout à vos maisons couchées.

Je laisse les oiseaux, dans le laiteux azur, Acclamer la saison insinuante et tendre; Je pense aux froids jardins enfermés dans les murs Où les morts patients rêvent à nous attendre.

Je m'éloigne de tout ce qui vit et qui sert; Je pense à vous: mon but, mes frères, mon exemple. La Mort vous a groupés dans son grave concert, Et sa sombre unité, nous la chantons ensemble!...

TON ABSENCE EST PARTOUT...

Ton absence est partout une obscure évidence, Vaste comme la foule, et comme elle encombrant La route où je m'avance, errante, et respirant Le souvenir diffus de ta sainte présence... Partout où tu étais, coeur à jamais enfui, Tu te dresses pour moi, fantôme tendre et triste, Et ta compassion inefficace assiste A tout l'étonnement qui porte mon ennui...

Puissé-je demeurer toujours grave, inquiète, Et n'accueillir jamais, au calme instant du soir, Cette paix sans bonheur qui lentement nous guette Quand l'âme est délivrée, enfin, de tout espoir...

LA NUIT RAPPROCHE MIEUX...

Et nous nous regardons tous les deux fixement, Elle qui brille et moi qui souffre. V. HUGO.

La nuit rapproche mieux les vivants et les morts; Dans l'ombre unie et calme où la fraîcheur s'élance Voici l'heure du rêve épars et du silence. A l'horizon s'installe, exacte et sans effort, La lune demi-ronde, amenant autour d'elle Son cortège glacé, scintillant et fidèle, Semblable aux feux légers dispersés dans les ports. Comme une blanche algèbre, énigmatique et triste, Cette géométrie insondable persiste, Et fait des cieux du soir un problème éternel... Mais rien ne vient répondre à nos pressants appels; Tout trompe nos regards assurés et débiles, Les cieux précipités qui semblent immobiles, L'ombre qui, sur nos fronts, met sa protection, Le silence propice aux nobles passions. —O lune aux flancs brisés, mélancolique amphore D'où ne coule aucun vin pour les coeurs altérés, Sur Tarente, Amalfi, sur les rochers sacrés, Baignant l'oeillet marin, les vertes ellébores, Vous sembliez parfois, d'un regard éthéré, Secourir notre amère et plaintive indigence, Mais ce soir je ne sens que votre froid dédain. —Excitant du désir et de l'intelligence, O lune, accueillez-vous dans vos pâles jardins L'immense poésie ailée et taciturne Qui mène les esprits par delà les instincts, Et que nous confions aux espaces nocturnes, A l'heure où, quand tout bruit et tout éclat s'éteint, Notre coeur vous choisit comme un appui lointain?... Mais en vain mon esprit qui souffre et qui

réclame Interroge.—La brise, alerte et tiède, trame Un tissu délié où les parfums se pâment. Et je respire avec un coeur exténué La douce odeur des nuits, qui vient atténuer Le vide sans espoir où ne sont pas les âmes...

PUISQU'IL FAUT QUE L'ON VIVE...

Puisqu'il faut que l'on vive, ayant de tout souffert: Puisqu'on est, sous les coups du muet univers, Le stoïque marin d'un persistant naufrage; Puisque c'est à la fois l'instinct et le courage D'avancer, en laissant tomber à ses côtés Tous les lambeaux du rêve et de la volupté, Et, qu'ayant moins de force, on se prétend plus sage; Puisque, sans accepter, il faut pourtant subir, Et que, songeur aveugle, on dépasse l'obstacle Comme des morts vivants glissant vers l'avenir; Puisqu'on est tout à coup surpris par le miracle Du printemps qui revient comme un apaisement: Arc-en-ciel jaillissant des sombres fondements; Puisqu'on sent circuler de la terre à la nue L'entrain mystérieux par qui tout continue, Et qu'on voit, sur l'azur, les lilas lourds d'odeur Balancer mollement des archipels de fleurs, Je pourrais croire encor que la vie est auguste, Qu'un sûr pressentiment, obscur et solennel, Fixe au coeur des humains le sens de l'éternel, Que le labeur est bon, que la souffrance est juste, Malgré l'essor sans but des méditations, Malgré l'inerte espace où les soleils fourmillent, Malgré les calmes nuits où froidement scintille Le blanc squelette épars des constellations, Malgré les mornes jours, dont chaque instant ajoute A la somme des pleurs, des regrets et des doutes Rués contre nos coeurs comme des ennemis,

Si je n'avais pas vu leur visage endormi...

JE NE VEUX PAS SAVOIR S'IL FAIT CLAIR...

Je ne veux pas savoir s'il fait clair, s'il fait triste, Si le printemps, exact, va reverdir encor, Si l'orgueilleux soleil jette son cerceau d'or Sur les chemins légers de la bleuâtre piste, Ni si le vif matin a son joyeux ressort, Et le soir ses couleurs de lin et d'améthyste, Je sais que pour les morts plus aucun temps n'existe: Je suis jalouse pour les morts.

JE RESPIRE ET TU DORS, A PRESENT...

Je respire et tu dors, à présent sans limite, Ayant l'âge du monde et de l'éternité, Et moi, mêlée encore à l'incessante fuite, Je vais regarder luire un éphémère été.

—Je vous verrai, montagne où le jour bleu ruisselle, Villas au bord des lacs, qui font croire au bonheur, Rivages où la barque en forme de tonnelle Berce un couple alanguie entre l'onde et les fleurs.

Je vous verrai, mouvante et rieuse prairie Où l'herbage léger, par les frelons pressé, Ondoie et luit ainsi qu'une cendre fleurie, Mêlant ce qui renaît à ce qui a cessé,

Et vous, molle fumée au-dessus des villages, De tout ce qui finit éphémère contour, Qui, sur l'air de cristal, déployez vos sillages, Pesante et calme ainsi qu'un confiant amour.

—Mais je n'écoute plus vos voix élyséennes O liquides tyrans des prés verts et des flots, Sirènes! taisez-vous,

mensongères sirènes! Je déjoue à jamais vos attrayants complots!

Moi qui suis la vigie ardente du voyage, Je sais que tout est vain et sombre atterrissage; Que pourrais-je espérer ou désirer encor, Puisque tout l'univers est posé sur des morts?...

MALGRE MES BRAS TENDUS...

Il est humiliant d'expirer... V. HUGO.

Malgré mes bras tendus, malgré mon coeur tenace, Vous entrez avant moi, compagnons de mes jours, Dans l'attirante terre, exclusive et vorace, Qui resserre sur vous ses humides contours.

Voilà donc l'avenir, c'est donc cela qui dure: La tombe, le caveau, le cloître souterrain! Et nous, vantant toujours la trompeuse Nature, Avec les yeux ravis du pâtre et du marin Nous bénissions le jour luisant, le soir serein; —Vous seule êtes fidèle, ô secrète ossature!

Autrefois, je voyais se dérouler le temps Comme une route blanche entourant la montagne, Et que gravit, dans l'ombre où l'aigle l'accompagne, Une foule au coeur gai, aux espoirs exultants;

Mais cette sinueuse et noble perspective, Ce haut pèlerinage au but ambitieux Etaient un enfantin mirage de mes yeux. L'humanité chantante, héroïque et pensive Retombe dans la terre ayant rêvé des cieux!

—Hélas, mes disparus, mes archanges sans ailes, Vous marchez devant moi pour m'éviter la peur; Et par vous je

sens croître et brûler dans mon coeur, Au milieu d'une
calme et stupéfaite horreur, Le sombre amour qu'on doit à
la mort éternelle!

Déjà combien de mains ont délaissé mes mains...

—Du moins, battez plus fort, coeur empli de courage!
Entraînez avec vous vos morts sur les chemins. Que leurs
regards nombreux brûlent dans mon visage, Que mon âme
abondante abreuve les humains, Et que je meure enfin
comme on vit davantage!...

PUISQU'IL FAUT QUE LA MORT...

Puisqu'il faut que la mort sépare enfin les êtres, Quel que
soit le constant et volontaire amour, O toi qui vis encor, je
bénirai le jour Où le destin, murant ma porte et mes
fenêtres, M'enferma brusquement dans son austère tour Où
jamais l'Espérance au doux chant ne pénètre.

J'ai souffert, mais du moins n'aurai-je point par toi Connu
cette rusée et lugubre victoire De demeurer vivante, alors
qu'un brick étroit Entraîne un passager vers les rives sans
gloire...

—Vivre quand ils sont morts! Respirer les saisons! Voir que
le temps sur eux s'épaissit et s'étire! Commettre chaque
jour cette ample trahison, Ne pouvoir échanger nos maux
contre leur pire, Et, relayant parfois leur inerte martyre,
Nous étendre le soir en leur froide prison, Tandis que leurs
doux corps rentrent dans les maisons...

JE VIVAIS. MON REGARD, COMME UN PEUPLE...

Je vivais. Mon regard, comme un peuple d'abeilles, Amenait
à mon coeur le miel de l'univers. Anxieuse, la nuit, quand
toute âme sommeille, Je dormais, l'esprit entr'ouvert!

La joie et le tourment, l'effort et l'agonie, De leur même
tumulte étourdissaient mes jours. J'abordais sans vertige
aux choses infinies, Franchissant la mort par l'amour!

Vivante, et toujours plus vivante au sein des larmes, Faisant
de tous mes maux un exaltant emploi, J'étais comme un
guerrier transpercé par des armes, Qui s'enivre du sang
qu'il voit!

La justice, la paix, les moissons, les batailles, Toute l'activité
fougueuse des humains, Contractait avec moi d'augustes
fiançailles, Et mettait son feu dans ma main.

Comme le prêtre en proie à de sublimes transes,
J'apercevais le monde à travers des flambeaux; Je possédais
l'ardente et féconde ignorance, Parfois, je parlais des
tombeaux.

Je parlais des tombeaux, et ma voix abusée Chantait le sol
fécond, l'arbuste renaissant, La nature immortelle, et sa
force puisée Au fond des gouffres languissants!

J'ignorais, je niais les robustes attaques Que livrent aux
humains le destin et le temps; Et quand le ciel du soir a la
douceur opaque Et triste des étangs,

Je cherchais à poursuivre à travers les espaces Ces routes
de l'esprit que prennent les regards, Et, dans cet infini, mon
âme, jamais lasse, Traçait son sillon comme un char.

Tout m'était turbulence ou tristesse attentive; La mort
faisait partie heureuse des vivants, Dans ces sphères du
rêve où mon âme inventive S'enivrait d'azur et de vent!

Ainsi, sans rien connaître, ainsi, sans rien comprendre,
Maintenant l'univers comme sur un brasier, Je contemplais
la flamme et j'ignorais les cendres, O nature! que vous
faisiez.

Je vivais, je disais les choses éphémères; Les siècles
renaissaient dans mon verbe assuré, Et, vaillante, en dépit
d'un coeur désespéré, Je marchais, en dansant, au bord des
eaux amères.

A présent, sans détour, s'est présentée à moi La vérité
certaine, achevée, immobile; J'ai vu tes yeux fermés et tes
lèvres stériles. Ce jour est arrivé, je n'ai rien dit, je vois.

Je m'emplis d'une vaste et rude connaissance, Que
j'acquiers d'heure en heure, ainsi qu'un noir trésor Qui me
dispense une âpre et totale science: Je sais que tu es mort...

1907-1913.

TABLE

I—LES PASSIONS

Pages

Tu vis, je bois l'azur 9 J'ai tant rêvé par vous 14 L'Amitié 16
Tu t'éloignes, cher être 19 J'espère de mourir 20 Que
m'importe aujourd'hui 23 Je dormais, je m'éveille 29 On ne
peut rien vouloir 31 Un jour, on avait tant souffert 35 Je me
défends de toi 37 La Douleur 39 Seigneur, pourquoi l'amour
42 Le Chant du Printemps 45 Je vous avais donné 49 O mon
ami, souffrez 52 Nous n'avions plus besoin de parler 53 J'ai
vu à ta confuse 55 Je marchais près de vous 56 Tel l'arbre de
corail 58 T'aimer. Et quand le jour timide 61 Cantique 63
Avoir tout accueilli 68 La Musique de Chopin 69 Tu
ressembles à la musique 71 Je t'aime et cependant 73 En
écoutant Schumann 75 Qu'ai-je à faire de vous 77 Bénissez
cette nuit 80 Tout semble libéré 83 Les soldats sur la route
84 La Tempête 87 La Nue est radieuse 91 La Passion 94 Je
ne puis pas comprendre 97 Tendresse 99 Le Monde intérieur
100 Je ne me réjouis de rien 103 Destin imprévisible 104
Comme le temps est court 106 Vous emplissez ma vie 108
Ainsi les jours ont fui 110 Soir sur la terrasse 112 O mon
ami, sois mon tombeau 114 Un abondant amour 117 La
Musique et la Nuit 119 La Constance 122

II—LES CLIMATS

Syracuse 125 Les Soirs du Monde 130 Dans l'Azur antique 135
Palerme s'endormait 140 Le Désert des Soirs 142 Le Port de Palerme 143
Les Soirs de Catane 145 A Palerme, au Jardin Tasca 148 Agrigente 152
L'Auberge d'Agrigente 156 L'Enchantement de la Sicile 158 L'air brûle, la chaude magie 161
Les Journées Romaines 164 Musique pour les jardins de Lombardie 170
Un Soir à Vérone 174 Un Automne à Venise 178 Va prier dans Saint-Marc 180
La Messe de L'Aurore à Venise 182 Nuit Vénitienne 184 Cloches Vénitiennes 186
Siroco à Venise 187 L'Ile des Folles à Venise 188 Midi sonne au Clocher de la Tour Sarrasine 192
Je n'ai vu qu'un instant 197 Ainsi les jours s'en vont 200 Le Retour au Lac Léman 203
Octobre et son odeur 206 Les Rives romanesques 208 Au pays de Rousseau 211
Un Soir en Flandre 214 Bonté de l'Univers que je croyais éteinte 218 Automne 219
Chaleur des Nuits d'été 220 Arles 223 La Nuit flotte 225 L'Evasion 227
Ceux qui n'ont respiré 229 Le Ciel bleu du milieu du jour 232 La Langueur des voyages 234
La Terre 235 Rivages contemplés 236 Un Soir à Londres 237 Le Printemps du Rhin 242
Ce Matin clair et vif 247 Les Nuits de Baden 248 Henri Heine 251

III—LES ELEVATIONS

La Prière 259 O Monde! Nous passons 264 Mon Dieu, je ne
sais rien 267 La Solitude 272 Si vous parliez, Seigneur 273
Mon Dieu, je sais qu'il faut 276 Comme vous accablez vos
préférés 279 Je suis fière de tout 281 J'ai revu la nature 283
On étouffait d'angoisse atroce 285 L'Espace nocturne 287 Je
vis, je pense, et l'ombre 290 Je sais que rien n'est plus 293
Le Destin du Poète 294 Elévation 296 En ces jours
déchirants 299 A Mistral 300 Vers écrits sur les Champs de
bataille d'Alsace-Lorraine 302 Les Mânes de Napoléon 306 O
Dieu mystérieux 310

IV—LES TOMBEAUX

Les Morts 317 Ainsi les jours légers 322 L'Abîme 324 Hélas,
il pleut sur toi 326 Puisque j'ai su par toi 327 Il paraît que la
mort 328 Les vivants se sont tus 330 Le Souvenir des Morts
331 Ton absence est partout 334 La nuit rapproche mieux
335 Puisqu'il faut que l'on vive 337 Je ne veux pas savoir s'il
fait clair 339 Je respire et tu dors, à présent 340 Malgré mes
bras tendus 342 Puisqu'il faut que la mort 344 Je vivais. Mon
regard, comme un peuple 345